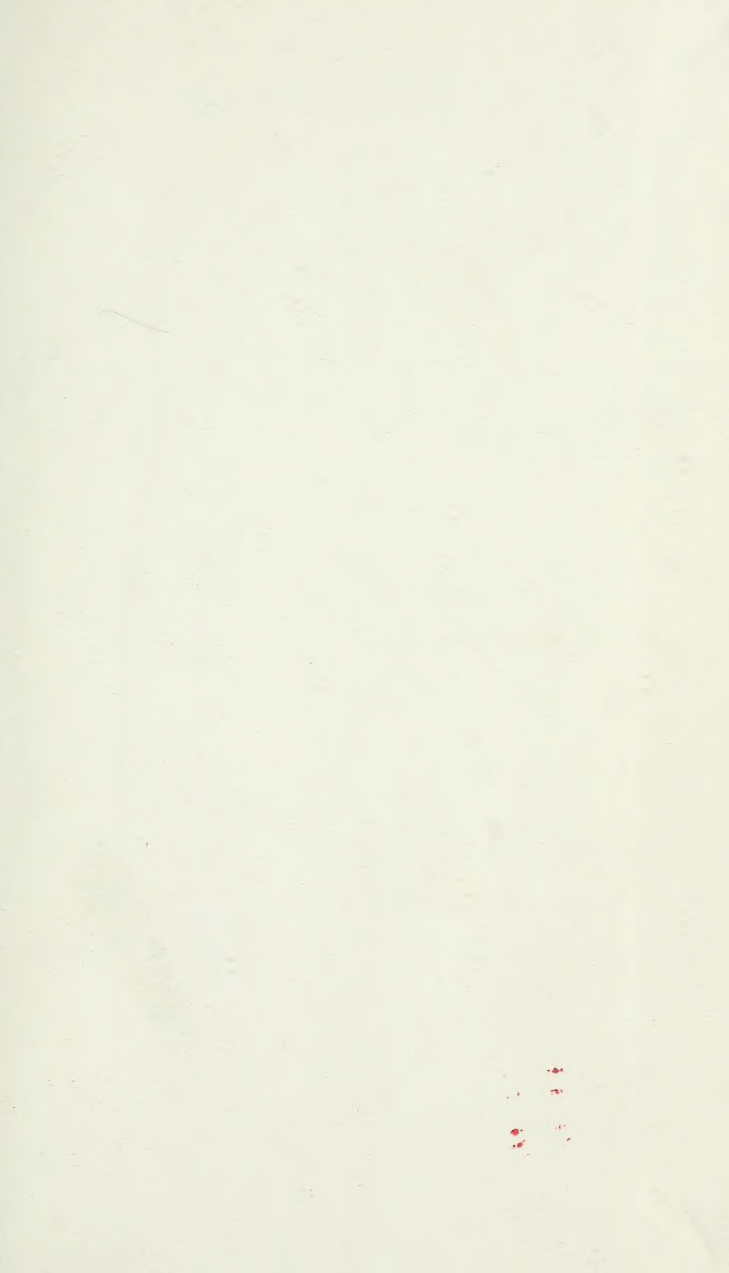


ERINDALE COLLEGE



3 1761 02423958 4



ALFREDO NICEFORO

—

Le

Génie de l'Argot

ESSAI

SUR LES LANGAGES SPÉCIAUX, LES ARGOTS
ET LES PARLERS MAGIQUES

Deuxième édition



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

Journal of the American Chemical Society

Volume 33, No. 1, January 1911

CHICAGO

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1911

53

LE GÉNIE DE L'ARGOT

ALFREDO NICEFORO

—

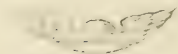
Le

Génie de l'Argot

ESSAI

SUR LES LANGAGES SPÉCIAUX. LES ARGOTS
ET LES PARLERS MAGIQUES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

11007 -

ERINDALE
COLLEGE
LIBRARY

17
E

INTRODUCTION

L'ARGOT DE LA LÉGENDE;
L'ARGOT DE LA RÉALITÉ.

L'argot a ses légendes.

C'est une légende de croire que l'argot est exclusivement la langue des criminels; — de même, c'est une légende d'affirmer que toute profession a son argot.

On a souvent donné à l'argot des limites trop étroites ou trop larges.

D'un côté, les argots — les véritables argots — des groupes non criminels ont été ignorés. De l'autre, le nom d'argot a été abusivement attribué à des langages qui croissent presque en marge de la langue courante, mais qui ne sont autre chose que des langages spéciaux ne présentant aucunement les stigmates caractéristiques de l'argot.

Ainsi, l'argot de la réalité — l'argot véritablement digne de ce nom — a une physionomie bien différente de celle que présente l'argot de la légende.

L'argot est un langage spécial, mais il a des caractères tout particuliers d'identité qui lui sont propres et qui le différencient des nombreux langages spéciaux avec lesquels, si souvent, il a été confondu. Si l'on veut comprendre la vie et l'esprit de l'argot il faut donc, d'a-

bord, étudier et comprendre la raison d'être, la naissance et le développement du *langage spécial* en général; seulement ensuite nous pourrons rechercher les caractères d'identification de l'*argot*.



Ce livre n'est pas un livre de philologie. Il n'aligne pas la multitude infinie des mots d'argot ou des langages spéciaux; il ne cherche pas à faire l'analyse et l'histoire des paroles.

Il n'est pas non plus un livre de psychologie. car il ne se donne pas pour but l'étude de l'âme collective des groupes argotiers telle qu'elle résulte de l'examen des mots que ces groupes ont créés.

Ce livre est un essai sociologique, qui, sans oublier le sens philologique et psychologique des mots, étudie les lois qui règlent la naissance, la formation et le développement des langages spéciaux, notamment de cette forme particulière de langage spécial qu'est l'argot.

Nous considérons le phénomène « langage spécial » comme étant le produit des groupes qui l'ont créé, en partant de ce principe : tout « produit » d'un groupe social est le résultat d'une combinaison entre les qualités psychologiques des individus formant le groupe et les forces du milieu où vivent les hommes et le groupe lui-même. Ce livre se demande donc pourquoi les groupes sociaux créent des langages qui leur sont particuliers; et après avoir fixé les lois de naissance de ces langages, il tâche de mettre en lumière les lois de leur développement.



Nous avons, il y a bien des années, énoncé les deux

lois que nous retenions, et que nous retenons encore, comme lois fondamentales de l'argot (1) : la *loi de naissance* (tout groupe, toute association si minime soit-elle, du simple couple au groupe le plus vaste, qui sent le besoin de se défendre du milieu où il vit, crée un argot destiné à cacher sa pensée) ; — et la *loi de développement* (plus la nécessité de défense et l'âpreté de la lutte sont accentuées, plus l'argot se fait complet et étendu). L'argot est ainsi essentiellement, pour nous, une arme dans la lutte pour la vie du groupe qui le parle, et il est constitué par un langage spécial qui naît ou qui reste intentionnellement secret.

Aujourd'hui ce livre, à l'aide d'une documentation toute nouvelle, reprend ces idées fondamentales, que des philologues, des psychologues et des sociologues nous ont fait l'honneur d'accepter ; il donne, encore une fois, les marques d'identité de l'argot ; — et il tâche en outre d'esquisser une théorie, biologique et sociologique à la fois, des langages spéciaux, étudiés dans les lois générales de leur naissance et de leur développement. Il fait finalement une place nouvelle à ces formes toutes particulières d'argot — argots magiques — qui, tout en constituant des faits de défense pour les argotiers, ne sont, en dernière analyse, que des survivances d'idées, de croyances, de nécessités si lointaines que les mots, aujourd'hui, sont répétés sans aucun souvenir des véritables causes qui les ont éveillés et qui en ont déterminé la naissance.



Personne plus que nous ne voit les imperfections, les défauts et les lacunes de cet essai.

(1) Dans notre livre : *Il gergo nei normali, nei degenerati e nei criminali*, volume XXXI de la Bibliothèque anthropologique et juridique Turin, Bocca, édit., 1897.

Mais les difficultés sans fin qu'on rencontre lorsqu'on s'efforce d'esquisser une théorie embrassant de la façon la moins incomplète les lois biologiques et sociales de naissance et de développement des langages spéciaux, et la différenciation exacte, parmi eux, de l'argot, sont si nombreuses et complexes que l'indulgence du lecteur voudra bien en tenir compte avant de juger avec quelque sévérité les pages qui vont suivre.

PREMIÈRE PARTIE

—

LES LANGAGES SPÉCIAUX

LANGAGE SPÉCIAL ET ARGOT.

On dit souvent, en parlant d'un langage spécial : — c'est un argot. Cependant, dans la raison d'être d'un langage spécial, dans le sens profond qui l'anime, dans sa façon de prendre contact avec la foule qui ne le parle pas, nous ne trouvons pas tout ce que nous découvrons dans l'argot. Le langage spécial manque, précisément, de ce qui caractérise l'argot. L'argot est un langage spécial, mais tout langage spécial n'est pas nécessairement un argot.

Qu'est-ce qu'un langage spécial ?

Qu'est-ce qu'un argot ?

DIFFÉRENCES DE SENTIR ; DIFFÉRENCES DE PARLER.

Lorsqu'on considère les hommes dans leur ensemble, le fait qui frappe immédiatement et davantage l'observateur est sans doute l'hétérogénéité de la masse observée.

C'est avec une réflexion analogue que Voltaire a voulu

commencer son traité de *Métaphysique* (1734), dont le premier chapitre porte pour titre : *Des différentes espèces d'hommes*. Quoique l'auteur ne fasse allusion, dans ce chapitre, qu'aux différences entre les « espèces humaines » qui augmentent avec l'étendue des observations, toutefois il nous avait déjà donné, dans ses *Premières remarques sur les Pensées de M. Pascal* (1728), cette observation très fine et très profonde : « Parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vues fines aperçoivent. »

Les hommes, en effet, diffèrent entre eux de tout point, et ces « petites différences dans la démarche », dont Voltaire parlait, sont aujourd'hui toujours davantage mises en lumière par le perfectionnement des recherches scientifiques.

L'instrument d'acier de l'anthropologue constate de telles différences physiques parmi les hommes qu'il est impossible de trouver deux individus qui présentent la même « formule anthropométrique », c'est-à-dire les mêmes mensurations de la taille, de la grande envergure des bras, de la longueur et de la largeur de la tête, du diamètre bizygomatique, de la coudée, et ainsi de suite ; de même qu'il est impossible de trouver dans la forêt deux feuilles qui se superposent exactement l'une à l'autre, dans leurs contours et dans le dessin de leurs nervures.

Les instruments de précision de la physiologie et de la psychologie expérimentale constatent également l'impossibilité de trouver deux hommes présentant la même formule physiologique, — je veux dire deux hommes qui présentent les mêmes chiffres et les mêmes diagrammes traduisant leur force musculaire, leur résistance à la fatigue, leur sensibilité, leur faculté de se souvenir, d'associer les idées, de calculer, de juger, d'être distraits, etc. Il ne pourrait pas en être autrement : si les hom-

mes diffèrent entre eux au point de vue physique et physiologique, ils doivent aussi différer au point de vue psychique et intellectuel. Car si les hommes sont physiologiquement différents, ils sentent aussi diversement, et, sentant diversement, ils pensent et jugent de différentes manières.

Ce sont là des « corrélations » entre le physique, le sensitif et l'intellectuel, dont on pourrait assez exactement démontrer l'existence grâce à des séries d'observations et de mensurations étudiées et élaborées à l'aide de méthodes biométriques, bien connues des statisticiens modernes.

Toutefois, dans la grande masse hétérogène des hommes, il n'est pas difficile de trouver des individus dont les « formules », sans jamais se superposer les unes aux autres, pourraient cependant être classées dans une même catégorie. Or, les hommes qui se ressemblent ont une tendance à se grouper ensemble pour former ainsi, — grâce à une espèce de sélection secrète, inconsciente et pourtant toujours présente et toujours puissante — des groupements homogènes, plus ou moins nombreux et plus ou moins riches d'individus. Cela se fait tout naturellement, car ceux qui sentent et pensent de même, jugent et agissent de la même façon ; leurs aptitudes, leurs tendances, leurs vocations se ressemblent, et tout naturellement ces hommes tendent à se réunir et à entrer dans le cercle d'un même groupe social.

Voilà donc, dans le sein de la société, la formation de groupes très différents les uns des autres, grâce à des attractions et à des répulsions, à des aptitudes et à des vocations qui s'attirent et se réunissent. Aptitude et vocation ne sont que des mots exprimant les qualités physiques et physiologiques de l'individu.

Ainsi, toutes sortes de différences séparent ces groupes : différences physiques, physiologiques, psychologi-

ques; et c'est précisément parce que ces groupes sentent, pensent et jugent différemment qu'ils *parlent* aussi de différentes façons.

Le langage — comment pourrait-on oublier ce fait fondamental? — est en rapport très étroit avec la façon de sentir, de penser et de juger. Parler, c'est en quelque sorte juger, puisqu'en se servant d'un mot plutôt que d'un autre, en présentant l'idée sous une forme déterminée de périphrase ou dans la grâce d'une métaphore, nous présentons la chose dont nous parlons sous le jour spécial dans lequel elle apparaît à nos sens. C'est donc là un jugement rapide, inconscient, instantané, que nous faisons. Parmi les paroles dont chacun dispose, ou parmi les images que l'on peut créer, celles qui mieux traduisent la façon d'être et de penser de l'individu sont par lui choisies de préférence. En disant que le langage de tout homme — ou pour mieux dire de tout groupe social — est un état d'âme, on ne ferait point une figure de rhétorique. On parle comme on juge — et on juge comme on sent.

COMMENT NAISSENT LES LANGAGES SPÉCIAUX.

Les différences de tout ordre existant parmi les hommes déterminent ainsi la formation de groupes humains très différents les uns des autres, et poussent les individus à créer, presque inconsciemment et sans pensée de dissimulation, des langages spéciaux.

Mais ce n'est là qu'une catégorie de causes de ce phénomène. Tout fait social (et le langage d'un groupe est un fait social) n'est que le résultat de deux catégories de causes : causes individuelles, ou *biologiques*, représentées par les qualités physiologiques et psychologiques de l'individu — et causes *externes*, ou *mésologiques*, repré-

entées par l'immense foule de pressions sociales, économiques, géographiques et autres, qui exercent, sur les hommes, leur puissante influence.

Affirmer que chaque groupe social tend à parler une langue spéciale parce que les groupes sociaux formés par union des vocations et des aptitudes semblables sont profondément différents les uns des autres, ce n'est que considérer une seule face du problème. La lumière ne serait projetée que d'un côté, n'éclairant que le mécanisme psychologique du fait à étudier.

Il ne faut jamais oublier, dans ces sortes de recherches, ainsi que dans l'étude de tout fait social, la sagesse et l'observation que Montesquieu énonçait dans la Préface de son *Esprit des Lois*, lorsque, après avoir rappelé que, dans l'infinie diversité des mœurs, les hommes n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies, il écrivait : « Pour peu qu'on voie les choses avec une certitude étendue, les saillies s'évanouissent ; elles ne naissent d'ordinaire que parce que l'esprit se jette tout d'un côté et abandonne tous les autres (1). » L'« autre côté », dans l'étude de la naissance des langages spéciaux, est le facteur mésologique ou l'influence du milieu. Quelle est l'action des causes mésologiques, de l'air ambiant, sur la naissance des langages spéciaux ? Cette deuxième question est légitime et nécessaire. Elle demande une réponse qui complétera la première déjà donnée.

S'OCCUPER DIFFÉREMMENT,
C'EST AUSSI PARLER DIFFÉ-
REMMENT.

Il n'est pas difficile de remarquer que les profondes différences de toute sorte qui séparent les groupes hu-

(1) Préface de *l'Esprit des Lois*, par MONTESQUIEU.

mais les uns des autres concordent avec une division du travail social. Les vocations, les aptitudes, les façons de voir, de sentir, d'agir, étant différentes pour chaque groupe, il s'ensuit forcément une diversité de travail dans l'activité de chacun de ces groupes. Dans un certain sens on pourrait dire que chaque groupe social est un groupe de spécialistes. Or, les nécessités du travail, de l'occupation, du milieu spécial où les hommes de chaque groupe doivent vivre et agir, créent, dans le sein de chacun d'eux, des gestes, des conditions, des états de fait qui sont spéciaux à chaque groupe : d'où la nécessité de créer dans le langage commun une place nouvelle pour chacun de ces faits spéciaux. La communauté des rapports doit forcément se traduire par une spécialisation des moyens de communication, donc du langage.

En parlant, en choisissant les mots, en leur donnant un sens particulier, chaque groupe se place, pour ainsi dire, à son point de vue spécial. La parole *opération* a un sens chirurgical pour le chirurgien ; elle indique un vol ou un assassinat pour le criminel, tandis que, pour le mathématicien, elle signifie un calcul, et pour le policier une rafle, une arrestation (1). La rémunération du travail s'appelle « traitement » pour l'employé ; « honoraires » pour le médecin ou l'homme de lettres ; « courtage » pour l'agent de change ; « salaire » pour l'ouvrier ; « solde » pour l'officier ; « gages » pour la servante. Le mot *Prussien* est un appellatif que prononce avec orgueil un Allemand, — mais qui constitue une injure pour le Français. De même l'appellatif de *socialiste* peut être prononcé avec fierté dans certains milieux, mais il constitue une injure dans l'armée allemande : le tribu-

(1) Voyez l'*Essai de Sémantique*, par BRÉAL, Paris, 1897, et le traité de CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, Paris, 1909, où l'auteur montre combien le langage varie en passant d'un groupe social à l'autre et d'une situation à l'autre chez le même individu.

nal militaire de Hanovre a infligé trois mois de prison au sergent S... pour avoir traité un soldat de *socialiste*. « Le terme *socialiste*, est-il dit dans les considérants, peut n'être pas injurieux en général ; dans l'armée, c'est une grave insulte. » (*Berliner Tag.*, 23 oct. 1911.) Et Voltaire avait déjà remarqué : « La consommation du mariage, et ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin, par le jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir ; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune homme indiscret aura dit avec audace ; et le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement (1). »

Puisqu'à chaque chose on peut donner des noms différents qui la peignent sous divers aspects et qui donnent d'elle des idées fort différentes, chacun peut choisir, selon son mode de juger et de travailler, l'un des mots de préférence aux autres pour indiquer le même objet. Mais la langue, si riche soit-elle, ne pourrait pourtant pas toujours suffire à la tâche ; la foule qui la créa et la transforma sans cesse ne pouvait pas prévoir ni connaître tous les faits spéciaux que la division du travail social appelle à la vie, au sein de chaque groupe ; elle ne pouvait pas en avoir la représentation. C'est au groupe alors d'aviser ; — il remplira les vides. Il créera le mot nouveau pour désigner le fait nouveau, soit en détournant de l'acception courante des mots dont tout le monde se sert déjà ; soit en ennoblissant des mots de basse extraction ou en ressuscitant des mots qu'on croyait morts à jamais ; soit en créant de toutes pièces des mots nouveaux ; soit, enfin, en ayant recours à des métaphores, à des périphrases, indiquant un état de fait ou d'âme,

(1) VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, lettre XIX, *Sur la Comédie*, 4734.

dont la naissance et la vie ne sont possibles que dans le territoire du groupe et qui s'y reproduisent habituellement.

DIFFÉRENCES DE SENTIR,
DIFFÉRENCES DE PARLER.

Deux faits se présentent toujours à la source des langages spéciaux : — sentir différemment c'est parler différemment ; — s'occuper différemment c'est aussi parler différemment.

Dans tel langage spécial, c'est la première des causes qui prédomine ; dans tel autre, au contraire, c'est la seconde. Certains langages spéciaux sont issus surtout de la façon exceptionnelle, parfois même anormale, dont jugent et sentent les individus qui les ont créés, et ils constituent ainsi un exemple des cas où les causes de la naissance et de l'évolution du langage spécial sont essentiellement d'ordre individuel. D'autres langages, au contraire, tels que les langages techniques des professions, sont à leur tour un exemple des cas où les causes mésologiques et les nécessités du travail spécialisé ont fait sentir davantage leur influence.

Quelques exemples, d'abord, des cas de langage spécial devant essentiellement sa raison d'être aux différentes façons de sentir.

Les enfants ont un langage spécial qui constitue, pour le psychologue, l'indice révélateur de la psychologie infantine ; à tel point que l'étude du langage enfantin peut être considérée comme étant l'une des méthodes pour l'étude de la psychologie de l'enfant (1). S'il est

(1) Voyez J.-C. CHAMBERLAIN, *Studies of a child*, Pedagogical Seminary. 1904-1905, où l'auteur donne aussi le compte-rendu de ses observations sur un langage spécial, artificiel, créé par un enfant qui, à partir du 33^e mois de sa vie, commença à forger des mots

banal d'observer que des individualités enfantines ont un langage enfantin, n'est-il pas extrêmement intéressant pour nous de remarquer que, dans l'hypnose et l'hystérie, le sujet qui se croit un enfant ou qui voit remonter à la surface de son être toute sa psychologie infantile, parle ou écrit comme un enfant (1).

L'exemple fourni par les « néologismes » des aliénés est aussi très frappant. Des individualités anormales, telles que les fous, créent souvent de toutes pièces des mots, des phrases, des parlars tout spéciaux et désordonnés qui sont l'expression vivace de leur personnalité âprement tourmentée. Dans ce fait, on voit comme en relief — relief apporté par l'état morbide — le lien intime rattachant la personnalité, l'individualité, la façon de sentir et de concevoir, à la façon de s'exprimer et de parler. La personnalité anormale crée le langage anormal, ainsi qu'elle crée, en même temps, l'écriture anormale et pathologique (2).

Les mots spéciaux créés par les aliénés, et surtout par les paranoïques, viennent de la tentative de traduire par des mots étranges et nouveaux les idées et les sensations les plus bizarres, les plus involues et les plus confuses suggérées par le délire qui les obsède sans

nouveaux et spéciaux. On trouvera sur le langage enfantin une large bibliographie dans l'étude de F. W. MEUMANN : *Die Sprache des Kindes*, Zurich, 1903, et dans le livre de WUNDT et C. et W. STERN : *Die Kindersprache*, 1907, où M^{me} STERN, l'un des auteurs, raconte que vers l'âge de dix ans elle avait fabriqué, avec une de ses amies, une langue spéciale. *Tha ratta lis the ratta alla shoming* voulait dire : « Der Vater und die Mutter haben Kinder. »

(1) Voyez les expériences de LOMBROSO sur l'écriture pendant l'hypnotisme, et le livre de JANET : *L'Automatisme psychologique*, Paris, 1899.

(2) V. les chapitres que LOMBROSO dédie aux néologismes et à l'écriture des aliénés, in *Uomo Delinquente*, 5^e édition; les études de J. ROGUES DE FURSAC sur *les Ecrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales*, Paris, 1905, — et le mémoire de J. SIKORSKI : *Die russische psychopathische Literatur*, etc., in *Arch. f. Psych.*, 1904.

cesse. Le fou délirant altère les paroles usuelles, en changeant, en supprimant ou en redoublant les syllabes; il unit plusieurs paroles dissemblables dont il compose un seul mot; il crée des paroles et des tournures de phrases nouvelles et énigmatiques. Les êtres symboliques, que les délirants voient voltiger autour d'eux et par qui ils se croient guidés, reçoivent des noms spéciaux : *Dominus motsperifateur quaquara novarese* (1); *amours vermifères*; *hydrophobie carniveuse*; *virus scorpionique*. Les agents physiques dont ils peuplent l'univers reçoivent aussi des noms spéciaux : *verrien* — de verre —; *fumées catastrales*; *pubérisation sèche*; *esmoplenik* et même *hyène infernale jouant avec le sexe humain*. Ils s'octroient à eux-mêmes les noms et les adjectifs les plus nouveaux et les plus étrangement formés : *Russonique I* (par association d'idées avec l'empereur de Russie), *Barolone I* (par association d'idées avec le vin de Barolo); ou bien *lis seul* (de la racine *lis*) *dismalicieux*. Des interjections toutes spéciales sont créées, ainsi que : *Lips!* *Aes!* *Livi!* *Cux!* Des mots incompréhensibles, absolument irréductibles à n'importe quelle étymologie, ou formés par l'assemblage désordonné des racines les plus différentes, se multiplient : *locomotivasolaramana*; *lurghinalungone*; *enunigration*; *agrenigrafegregos*; *pietasinaxfrotondooamente*; *mutolingogermanomondoromano*; *crocifissoasiarxfrotondooamente...*

C'est dans l'exposition de leur conception philosophique de l'univers que les délirants — à qui ce genre d'exercice intellectuel est très cher — alignent rapidement, les uns à la suite des autres, les néologismes et les phrases les plus étranges : *anthropotopatologie*, *théo-*

(1) Les néologismes créés par les délirants, et que nous citons ici, ont été recueillis dans les asiles d'aliénés de Florence et d'Aversa (Naples). Nous en donnons ici plusieurs en italien, en faisant suivre chaque mot d'une traduction française qui reproduit, autant que possible, la structure du néologisme.

photologie ; *électricité du pôle de la pensée* ; néologismes et mots spéciaux dont ruisselle toute reconstruction philosophique de l'univers faite par un délirant, et qui trouvent leur pâle reflet dans les mots spéciaux et le langage spécial dont les occultistes, spiritualistes, kabalistes et autres, aiment à se servir dans l'exposé de leurs conceptions de l'univers (1). Il y a en effet quelque analogie entre la conception idéologique de la vie telle qu'elle se forme dans le cerveau d'un délirant, et celle qui se reflète dans le cerveau de plus d'un philosophe occultiste ou spiritualiste. Dans le livre spirite *la Vie* (2), je trouve les mots suivants : mégalicité, prolicité, carottes magnétisées (par passes horizontales), infusion totale, bicorporéité, néohumainarchaïchiens...

Ce n'est pas seulement dans le mot nouveau et spécial que le délirant se révèle, — c'est aussi dans la façon toute spéciale de placer les mots lorsqu'il crée une phrase. Je trouve la page suivante dans les écrits d'un aliéné atteint d'un délire érotique-mystique-religieux :

« Moi et ce *gigliosa* (mot nouveau, de la racine : *giglio*, *Vis*) et rempli de pitié Melchisédech, et celle déjà choisie sainte, une *gigliosina* (idem) *premiatamente* (mot nouveau, de la racine : *prix*) domestique gaie âgée de 15 ans, tous les derrières du Paradis déjà saints et bien agrandis reçoit en paradis toute classification digne de bonheur. Je mérite beaucoup de ne rien avoir à dire en vérité, jamais et jamais et jamais pas un seul l'intention de sacrilège. »

Voici encore un de ces discours spéciaux, entendu à l'asile d'aliénés de la ville de Ferrare, et que l'aliéniste Forel a baptisés du nom de *salade de paroles*. « Aux aspects et qui sont si fréquents chez certaines catégories de

(1) V. *le Dictionnaire d'occultisme* de E. DESORMES et A. BASILE, Angers, 1897.

(2) PILLAUT, JÉSUPRET, BÉZIAT, *la Vie*, Paris, 1909.

fous de la condition en convention, réponse; premier sujet; la ferme du statut; s'ils veulent, comme premier l'Etat! »

Questionné sur le sens de ce discours l'aliéné répond :

— « Mettez le premier janvier avec sa confirmation d'observation, explorez et au revoir. Voilà. » L'aliéné demande ainsi un paquet de tabac au Directeur : « Les *versations* (mot nouveau pour cotisation, de verser), les commissions totales en prêt tabac ipsilon. Je jure et je confonds ne suis pas. Comme prix mille remerciements; son but, pour raison. »

Réponse au médecin : « Je pointe les ondes, le mal de mer. Si je monte le numéro du protocole, oui ! Si je descends, cinq. Avez-vous pris le cinq ? je ne voudrais autre chose que moi soussigné je suis le maître... »



Un cas bien plus intéressant que les précédents, et se rattachant plus à la psychologie qu'à la psychiatrie, est le langage créé par la voyante de la planète Mars, M^{lle} Smith. Ce langage est issu de toutes pièces de la façon spéciale et individuelle de voir et de sentir. Dans ses états de crise (étudiés à fond par le professeur Flournoy) (1), M^{lle} Smith se sent transportée dans la planète Mars, dont elle décrit admirablement les paysages et les habitants. Non seulement elle dessine les êtres et les choses de ce monde lointain, mais elle parle même la langue des Martiens.

Elle écrit aussi cette langue qu'elle prétend être celle

(1) FLOURNOY, *Des Indes à la planète Mars. Etude d'un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Paris, 2^e édition, 1900. — Voir VICTOR HENRY, *le Langage Martien*, Paris, 1901. — Voyez aussi l'étude de E. LOMBARD sur les glossolalies en général : *De la glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires*, Lausanne-Paris, 1910.

des habitants de Mars, et qui a son alphabet, ses caractères martiens, son vocabulaire, sa syntaxe. Une des chansons « martiennes », que la voyante a entendue pendant une fête sur la planète Mars, commence ainsi : Siké éveï drviné — Zé niké crizi capri — Né amé orié antech — E ézé carini — Niezi érié — E' nié pavinée — Hed lé sadri — Dé zé vechir tiziné (Siké, sois heureux ! Le petit oiseau noir est venu frapper hier à une fenêtre. — Et mon âme a été joyeuse — Il me chante — Tu le verras demain).

Visions ou souvenirs ? Souvenirs cachés, sans doute, restés à l'état latent pendant de longues périodes de temps, et ressuscitant tout à coup, à l'état plus ou moins fragmentaire, sous formes de paysages, de profils d'animaux, d'arbres et de sons de mots. Le psychologue qui a fait une étude approfondie du langage martien d'Hélène Smith et des signes de son alphabet a montré les grandes ressemblances qu'ont cette langue et cet alphabet avec les éléments archaïques du français et d'autres langues européennes. Tout ce que la voyante a vu et entendu s'est passé et se passe en elle-même, dans son imagination, dans le monde obscur où travaillent les sentiments et l'intelligence, laissant percevoir seulement, de temps en temps, quelques lueurs et quelques éclairs. C'est du travail tout particulier de cette personnalité intellectuelle et sentimentale si singulière, que sont issus non seulement les visions, mais aussi le parler spécial de la planète Mars.



En quittant maintenant le champ des phénomènes plus ou moins pathologiques ou franchement anormaux, pour entrer dans celui de la psychologie plus commune ou, pour mieux dire, de la psychologie moins anormale,

ne trouvons-nous pas dans le langage excentrique de certains écrivains, et de quelques écoles d'écrivains, l'empreinte toute particulière de la personnalité excentrique, sentimentale et intellectuelle qui a forgé ce langage ?

C'est, par exemple, grâce à une sélection d'esprits particulièrement sensitifs, et même quelquefois anormaux, que se forme ce groupe d'écrivains modernes qu'est le groupe dit des décadents. Toute « école », d'ailleurs, se forme par sélection et groupement d'esprits qui sentent et qui jugent de même. Pour les décadents, il était tout naturel que des esprits, assez souvent doués de grand talent, qui sentaient d'une façon spéciale ou qui affectaient de sentir ainsi, parlassent nécessairement un langage spécial ; d'où le langage décadent, dit aussi, par mépris, *l'argot des décadents*, — langage indiquant indubitablement un état d'âme tout spécial. Les paroles seront déformées ou transformées à l'aide de différentes méthodes : on modifiera la terminaison des substantifs ou des adjectifs ; — *vibrance* prendra la place de *vibration*, ou *atténuaance* celle d'*atténuation* ; on remplacera le mot courant par le mot moins usité, ainsi que *remise à demain* par *procrastination* ; des mots techniques ou des mots nouveaux, forgés d'après la dérivation grecque et latine, surtout latine, seront appelés à émailler la prose et les vers, de façon qu'une *Victoire sans ailes*, sur un bas-relief, ou dans le marbre ou le bronze d'une statue, deviendra une *Victoire aptère*. *Curvité*, par *courbure*, aura aussi un son extrêmement agréable. *Strideur*, *ultime*, *véloce*, *latance*, *cogitateur*, *albe*, *pérennal*, *venuste*, *gracile*, sont des mots qu'affectionne le vocabulaire des décadents, et dont la source latine est limpide et claire. De même, le décadent aimera ressusciter quelques mots ayant vécu une fois, parmi les branches vertes de l'ancienne langue, mais morts depuis.

Certes, les écrivains et les poètes qui ont recours à ce

procédé (1) n'ont pas l'intention de cacher leurs pensées ; ils désirent simplement trouver du nouveau pour se singulariser, et ils y réussissent, étant singuliers dans leur façon de voir et de sentir. Ce langage répond à la façon d'être de leur esprit, et il en est l'expression.

Simple question de mode, de parade, d'affectation ? Non pas. Les psychiatres enseignent que les simulateurs d'une folie sont réellement des anormaux. En transportant l'observation du champ de la pathologie, qui nous fait voir les phénomènes normaux comme à travers une loupe, au champ normal de la physiologie, nous pourrions croire que toute affectation, ou tout enthousiasme pour les modes excentriques de penser et d'agir, ne peuvent prendre racine que dans les esprits prédisposés et présentant déjà ces étrangetés de penchants qui ne demandent qu'à être éveillés.

De même, le langage des *précieuses*, langage spécial qu'on a plus d'une fois considéré comme étant un véritable argot, peut encore indiquer la façon dont une langue spéciale naît et grandit grâce à la psychologie des individus qui la parlent, — sans oublier cependant les conditions du milieu où ceux-ci vivent. Le langage spécial des *précieuses* était celui d'une coterie, d'un groupement de raffinés, d'élégants et de sélectionnés qui ne voulaient pas penser et parler comme la foule, et qui, effectivement, ne pensaient pas comme elle. Ayant une conception exagérée de leur personne, ils ne trouvaient pas de salut en dehors de leur manière de voir et de sentir ; d'où la formation d'un langage exagéré dans ses affectations et dans ses tournures. Molière, dans *les Précieuses ridicules*, — la vraie comédie ! disait la foule enthousiaste ; — Somaize, le paladin des *précieuses*, dans son *Dictionnaire*

(1) Voyez les quelques pages dédiées au « procédé décadent », par DESORMES et BASILE, dans leur curieux *Polylexique méthodique*. Angers, 1897.

des Précieuses (1), et La Bruyère (2), pour ne pas parler de la plaquette de l'abbé de Pure (3), ont fait la physiologie de cet état d'esprit particulier qui engendra un langage spécial. Les termes trop crus ou trop bas sont bannis, ainsi que les noms communs ; ceux-ci sont remplacés par leurs attributs ou par des périphrases. La main devient la *belle mouvante* ; les pieds, les *chers souffrants* ; la montre, la *mesure du temps* ; le fauteuil, les *commodités de la conversation*. Iris veut signifier les larmes ; *l'empire de Morphée*, le lit ; les *trônes de la pudeur* ne sont autre chose que les joues, et la lune devient le *flambeau du silence*. La lettre de Lérine, publiée dans le recueil de Somaize (t. I, p. 121), est un véritable feu d'artifice de ces figures et de ces circonlocutions assez souvent obscures et indéchiffrables. « Il faut nécessairement — écrivait Somaize (t. I, p. 158) — qu'une précieuse parle autrement que le peuple, afin que ses pensées ne soient entendues que de ceux qui ont des clartés au-dessus du vulgaire ; et c'est à dessein qu'elles font tous leurs efforts pour détruire le vieux langage, et qu'elles en ont fait non seulement un qui est nouveau, mais encore qui leur est particulier. »

Ce parler ne subsiste-t-il pas encore après le xvii^e siècle ? Sous le Directoire le parler tout spécial des Incroyables, différencié même par la prononciation, n'imiterait-il pas celui des Précieuses ?

LE LANGAGE ET LE TRAVAIL.

S'occuper différemment c'est parler différemment : le

(1) SOMAIZE, *le Grand Dictionnaire des Précieuses*, etc., Paris, 1661.

(2) Au paragraphe 65 de *De la Société et de la Conversation*, in *les Caractères et les Mœurs de ce siècle*.

(3) ABBÉ DE PURE, *la Précieuse ou le Mystère des ruelles*. Paris, 1656.

dictionnaire de la langue normale pourrait-il suffire à rendre l'expression verbale de toute une foule d'objets, de gestes, de conditions se présentant dans le monde si particulier et toujours nouveau d'un travail spécialisé ?

Or, le langage technique des professions est précisément un langage particulier qui doit principalement sa raison d'être à la nécessité d'exprimer, à l'aide de mots spéciaux, les subtiles spécialités du travail.

Le maître d'armes qui, pour indiquer les détails techniques de l'assaut et de la défense, dit : *porter une tierce*, se sert d'un langage spécial créé par les nécessités du métier, sans avoir pour cela aucunement l'intention de cacher sa pensée. Au contraire, il est là pour apprendre le mot et la chose aux non-initiés.

Le pathologue qui appelle *aléxine* la substance bactéricide du sérum normal crée un mot bref pour indiquer un fait nouveau, dont l'indication, à l'aide des mots courants, demanderait une longue définition ; — mais il n'a pas l'intention de cacher le fait, ni le mot.

Le démographe qui appelle *nuptialité* (le mot a été créé par Bertillon père) le rapport existant entre le nombre des mariages et le nombre de la population qui les a produits, crée un mot nouveau exprimant synthétiquement un fait assez complexe, dont l'étude était jusqu'à hier impossible ou ignorée ; — mais ce mot ne veut rien cacher.

M. Le Dantec, dans son livre sur *la Stabilité de la Vie* (Paris, 1910, p. 146), ayant étudié sous un point de vue nouveau les phénomènes biologiques, propose « une nouvelle manière de parler des phénomènes qui continuent » — une sorte de langage spécial nouveau, — de même que, pour les mêmes raisons, il avait proposé un « langage symétrique » dans *la Lutte universelle* (Paris, 1909). Le Dr W. Borgius propose aussi un langage nouveau et un nouveau système d'abréviations et

d'écriture pour simplifier les expressions et les annotations des faits sociaux et économiques rentrant notamment dans le domaine de la statistique, de la démographie, de l'industrie et de l'agriculture (1). Toutes ces nouvelles modes de s'exprimer ne serviraient pas, ainsi qu'on le voit, à cacher la pensée, mais plutôt à la manifester d'une façon plus exacte et plus concise.

Combien de fois cependant on a confondu l'argot avec le langage technique des sciences, des professions et des métiers ! *Le Glossaire des Gones de Lyon*, par exemple, publié par l'abbé Ad. Vachet (Lyon, 1894), a été plusieurs fois indiqué sous le nom d'argot des tisseurs de Lyon ; il n'est, cependant, qu'un recueil de mots strictement techniques concernant le travail de la soie aux métiers à la main. Les *gones* appellent *agnolet* l'œil de la navette ; *battant*, un certain organe du métier ; *chasse*, l'intérieur de la navette ; *lisserons*, certains triangles de bois faisant partie des instruments de travail, et ainsi de suite.

Pourrait-on de même affirmer, sans se tromper, que le langage spécial des joueurs est un véritable argot ? Lorsque ceux-ci, au jeu, se servent de leurs mots spéciaux, parlent-ils véritablement argot ? N'est-ce pas là, au contraire, une série de mots simples, techniques, destinés à exprimer les conditions spéciales d'un fait particulier au genre d'occupation ou de travail en question ? Les mots spéciaux créés par les joueurs italiens du *tresette* (les trois sept) : *lisse* ; *je tape* ; *plomb*, etc., sont prononcés par l'un des joueurs à l'adresse de son partenaire, pour lui donner des renseignements sur le jeu qu'il a en main, mais tous ceux qui prennent part au jeu connaissent ces mots spéciaux, créés uniquement dans le but d'indiquer brièvement et simplement des conditions de

(1) In *Volkswirtschaftliche Blätter*, 30 mars 1911, pp. 93-99.

choses qu'on ne pourrait indiquer, à l'aide du langage courant, qu'avec quelque longueur.

Ainsi les nécessités de la vie spécialisée dans un certain genre de travail, ou d'occupation, font naître le langage spécial. Cela est également vrai dans notre vie de civilisés et dans la vie et les labeurs des primitifs. Un homme d'Etat italien a consacré plusieurs chapitres d'un de ses livres au langage spécial de la vie parlementaire : *mozione, emendamento, sospensiva, pregiudiziale, questione di fiducia, dichiarazione, richiamo all'ordine, passaggio agli articoli, voti puri e semplici* (1). — Et de leur côté les ethnographes ont observé que les Herreros et les Dinka, éleveurs de bestiaux, possèdent la collection la plus riche qu'on puisse imaginer de noms indiquant toutes les nuances de la couleur du poil qu'on rencontre chez le bétail. De même les Samoièdes ont trouvé plus d'une douzaine de dénominations pour désigner les différentes nuances de la couleur grise et brune du renne (2).



Il suffit, d'ailleurs, d'étudier — et cette étude est sans doute l'une des plus pittoresques qu'on puisse faire sur le document vivant de la langue parlée — il suffit, d'ailleurs, d'étudier les transformations que la langue la plus noble subit lorsque ceux qui la parlent sont forcés, par les nécessités du milieu ou du travail, de vivre en

(1) ANGELO MAJORANA, *l'Arte di parlare in pubblico*. Milan, 1909.

(2) V. RATZEL, *le Razze umane*. Turin, 1891, volume I. En ce qui concerne les difficultés linguistiques pour indiquer les couleurs, voyez la curieuse étude que Ad. WACHTEL a publiée sur ce sujet in *Zeit. f. Kinderforschung*, t. XVI, n° 3, Wien, en réponse à la proposition du Dr WARBURG, de Cologne, qui avait essayé de mesurer l'intelligence des écoliers par le nombre plus ou moins grand des couleurs connues.

contact avec des hommes s'exprimant dans une langue toute différente, pour assister à la naissance d'une sorte de langage nouveau qui peut être considéré, sous bien des aspects, comme un véritable langage spécial. Les italiens immigrés aux Etats-Unis, en parlant entre eux leur langue diront toujours *carro* pour « tramway » et *tichetto* pour billet, donnant ainsi une forme italienne, quoique barbare, aux mots anglais correspondants. De même l'Italien immigré en France laissera presque toujours échapper de ses lèvres, en parlant sa langue *malla* au lieu de l'italien *baule*; *papiéri* pour le mot italien *carte*; *fermare* pour le mot italien *chiudere*; *assuranza* au lieu de l'italien *assicurazione*, et ainsi de suite. *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, qui a fait pendant tout un été la joie de Paris, a rappelé de la scène — avec la puissante exagération d'un haut relief — la langue originale de ceux qui — tout en parlant français — vivent tout près de l'âme, de la langue et de culture flamande et allemande. « Quand vous avez faim et que vous entrez dans un restaurant, vous regardez dans la carte — c'est Mademoiselle Beulemans qui écrit (1) — ce qui ira bien à votre estomac. Il y a des plats que vous n'avez pas de goût pour; il y en a aussi que vous dites: Tiens, ça je mangerais bien... etc. ». Les mots sont français; la tournure est allemande; le langage n'est plus ni du français ni de l'allemand; c'est un langage spécial qui n'est pas encore une véritable langue.



Nous avons indiqué l'importance qu'ont le milieu et le genre d'occupation dans la création du langage spécial et des mots spéciaux. Mais il ne faut pas oublier qu'à côté

(1) Lettre de M^{lle} Beulemans à une jeune fille de Paris, dans *le Matin*, sept. 1910.

du langage spécial d'une profession il y a assez souvent un vocabulaire tout particulier, formé par de véritables mots d'argot, destinés, non pas à communiquer la pensée, mais à la cacher aux profanes. Nous en parlerons largement, plus loin; ici nous nous limitons à indiquer la confusion, faite trop souvent jusqu'à ce jour, entre le langage technique des professions, ou des occupations, et l'argot.

LE LANGAGE SPÉCIAL DES ÉPOQUES NOUVELLES.

Il arrive aux groupes professionnels sentant la nécessité de créer un langage spécial, ce qui arrive aux époques historiques se différenciant brusquement des précédentes grâce à une découverte scientifique ou industrielle, ou à une révolution politique, économique ou sociale : l'époque nouvelle sent la nécessité de créer un langage nouveau, — qui est un langage spécial traduisant les découvertes nouvelles et les faits nouveaux apparaissant sur la scène de la vie. L'époque, alors, ne crée pas un argot, pas plus que ne l'ont créé les groupes professionnels spéciaux; elle crée des mots spéciaux parce que des idées nouvelles ont surgi qu'il faut exprimer et échanger.

Ce procédé est même tout à fait contraire au procédé logique de l'argot qui tend à être un instrument de mystère. Le langage spécial d'une époque nouvelle tend à mettre en circulation, dans la langue courante, l'expression verbale des faits nouveaux; il ne veut pas les envelopper de ténèbres; il veut les faire briller en pleine lumière.

Nous ne pouvons pas passer sous silence le langage spécial des époques spéciales, car de ce langage aussi on a faussement dit qu'il était un argot. N'a-t-on pas parlé d'un « argot révolutionnaire », pour indiquer cet énorme

bloc de mots nouveaux surgis sous l'influence des faits et des idées de la révolution politique, sociale et économique de 1789? François-Urbain Domergue écrivait pourtant avec grande justesse: « L'heureuse révolution dont nous sommes les témoins frappe notre esprit de tant d'idées inconnues qu'il faut absolument des termes ignorés de nos pères pour les rendre (1). » Il y a dans ces quelques mots l'indication exacte d'une des causes essentielles de la raison d'être et du développement de ce nouveau langage ou langage « révolutionnaire ». C'est la cause mésologique. Il ne faudrait pas cependant oublier que l'âme et l'esprit des créateurs du nouveau langage révolutionnaire ont aussi marqué de leur empreinte individuelle leurs créations nouvelles. Le nouveau vocabulaire fut assez riche. Ci-devants, — alarmistes, — les noirs, — agents de Pitt, — chiffonnistes, — christocolles, — le ventre (de l'assemblée) — thermidoriens, — collets verts, ou collets noirs, — muscadins, — ne sont que des mots nouveaux créés à cette époque où tant de choses se renouvelèrent; mots nouveaux créés dans les rues, sur les places, dans les clubs, dans les pamphlets, et surtout aux réunions politiques et à la tribune (2).

Ce nouveau langage fut considéré comme un véritable argot; à cause de cela, il ne trouva pas l'agrément des puristes. *Le Dictionnaire national et anecdotique pour servir à l'intelligence des mots dont notre langue s'est enrichie depuis la Révolution, par M. de l'Epithète* (à Politicopolis, 1790, attribué à Chantreau) n'aime pas les néologismes révolutionnaires; il se plaît à les dénoncer. Et le 19 mai 1792 les rieurs s'amusaient bruyamment aux dépens du nouveau mot: *publiciste*, prononcé par Merlin

(1) Journal, I, 26.

(2) V. AULARD, *Orateurs de la Législative et de la Convention*, I, 49.

à la Tribune. Mais combien de mots, dénoncés alors par les mécontents du langage révolutionnaire, ne sont-ils pas passés dans le langage courant; combien même ont été accueillis par la langue la plus pure et la plus noble! Tous les mots du système métrique, d'abord, pour qui Charles Nodier éprouvait une antipathie si marquée; ensuite les mots indiquant les nouvelles conditions de la vie administrative et constitutionnelle, ou de la fièvre révolutionnaire: administratif, — activer, — centupler, — cannibalisme, — constitutionnellement, — exportation, — guillotine, — préalable, — déficit, — luxueux, — incriminer, — influencer, — régulariser, — haut clergé, — utiliser, — fusillade...

D'autres paroles, au contraire, créées par le langage spécial de la nouvelle époque, eurent la vie brève comme celle des roses: aristocratie, — affamer, — culocratie (allusion à l'Assemblée qui votait par assis et levés). — défédéraliser, — dépanthéonisation, — fouloniser (pendre), — intrigailler, — retro-révolutionnaire, — sanguinocratie, — septembriseur, — subalterner, — anticivique, — activifié (pour indiquer un citoyen actif). Tels furent quelques-uns des mots morts à peine nés, et, comme les morts, bien vite oubliés!

Déjà bien avant la Révolution, la féodalité, en créant une société nouvelle sur les bases de l'ancienne, n'avait-elle pas également occasionné la formation d'un langage où les mots nouveaux devaient représenter les choses nouvelles? Vassal, maréchal, sénéchal, alleu, ban, mall, fief, étaient des choses toutes nouvelles, que l'époque baptisa de noms nouveaux. De même, les Barbares enrôlés comme soldats romains, les Francs et les Goths, en envahissant la Gaule, et les Normands au x^e siècle, créent des faits nouveaux, en même temps que des choses nouvelles, et la langue française forge nécessairement des mots nouveaux d'origine germanique; les guerres de

Charles VIII et de Louis XII apporteront, plus tard, les mots de guerre italiens (1).

Aujourd'hui les sports nous venant d'Angleterre nous permettent de parler, tout en parlant français, le langage spécial suivant qu'on pourrait entendre à Maisons-Laffitte ou à Chantilly, un jour de courses : « Les *lads* vont provoquer un *lock-out*... On est très ému sur le *turf*. Le *starter* disait, au moment où les *yearling* prenaient leur *canter*, que le *meeting* avait compromis le *steeple-chase* où l'*outsider* avait failli faire *walk-over*...

Point n'est besoin, donc, de remonter jusqu'à la Révolution ou à la féodalité pour s'apercevoir de l'influence que les nouvelles conditions de vie, et surtout les faits nouveaux, exercent sur la naissance d'un langage spécial. Ne vivons-nous pas à une époque où des inventions telles que l'automobilisme et l'aviation ont créé tout un langage spécial dont nous pouvons examiner, jour par jour, la formation et l'extension ? S'occuper différemment, c'est parler différemment ; ceci est aussi vrai pour les groupes sociaux que pour les époques et les siècles. C'est pour cela que la nouvelle occupation d'aujourd'hui, qui est aussi une nouvelle émotion réveillant l'intérêt et l'enthousiasme, a su créer le langage spécial de l'automobilisme et de l'aviation : aérodrome, — moto-légère, — démultiplicateur, — biplan, — monoplan, — piste de lancement, — rail de lancement, — kilomètre bouclé, — et ainsi de suite. Nous sentons même la nécessité de créer un mot nouveau pour désigner le geste de l'avia-

1) Voyez les différents dictionnaires étymologiques de MÉNAGE (1750), de LITTRÉ (1873-1874), de BRACHET (s. d.), de TOUBIN (1886), de DARMESTETER et HATZFELD (1890-1900), etc., ainsi que la monographie de BRUNOT, sur la langue française dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, etc., publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, Paris, vol. VIII. — Voir aussi les deux volumes de A. DAUZAT : *la Langue française d'aujourd'hui*, Paris, 1909, et *la Vie du langage*, Paris, 1910.

teur, le mot *voler* pouvant se confondre avec l'action méprisante de l'escroc. La chose nouvelle réclame le mot nouveau.

Pendant que nous écrivons, on est à la recherche de ce mot nouveau, et on propose *motoplaner* pour le verbe, *motoplaniste* pour l'homme, *motoplan* pour l'objet ; ou bien *autoplaner*, *autoplaniste*, *autoplan*. D'autres suggèrent *envol* pour vol ; ou *planer* pour voler ; d'autres encore recourent à des formations bizarres et se demandent s'il ne serait pas possible de qualifier *oiseleur* l'action de voler, et *oiseleaux* ceux qui l'accomplissent. Et pourquoi pas, ajoutent d'autres, *motovol* et *motovolé*? L'aviateur a motovolé, l'aviateur a exécuté un superbe motovol. Il ne faut pas croire qu'on s'en soit tenu à ces essais. En rappelant que de Mansart on fit *mansarde*, on propose *blérioter*, d'après Blériot, pour voler. Un homme a *blérioté*! D'autres, observant que l'homme est parvenu à voler sans ailes, veulent appeler le vol exécuté par l'aéroplane, un *aptervol*, c'est-à-dire un vol sans ailes, et de là ils tirent le verbe *aptervoler*, ou plus simplement *aptercer*. Ce n'est pas tout ; puisqu'on tire information d'informer, et donation de donner, faisons *volation* de voler, et de *volation* tirons le verbe *volater* : l'aviateur a volaté ; l'aviateur a fait une longue volation...

Autant d'efforts, plus ou moins efficaces, attestant la nécessité que sentent les hommes de créer le mot après avoir créé la chose !

Il se passe aujourd'hui ce qui se produisit toutes les fois que les découvertes des sciences et des industries créèrent, presque brusquement, un langage technique, un langage spécial qui depuis s'introduisit en partie dans la langue commune. Le XVIII^e siècle déjà assista à la multiplication des langages techniques issus des nouvelles conditions de fait des sciences et des industries, et il put voir une quantité de ces mots nouveaux et techniques

pénétrer peu à peu dans la langue courante. Voltaire, avec sa grande autorité, a beau s'écrier contre l'invasion (1). L'Académie, cependant si prudente, donne les patentes de noblesse aux nouveaux mots des langages spéciaux, et accepte, dans l'édition de 1762 du Dictionnaire, les mots suivants, qui jusqu'alors faisaient partie du langage spécial et technique des professions : bijouterie, boulonner, calfatage, carotide, flottaison, gastrique, hale, juxtaposition, narcotique, etc. Le XIX^e et le XX^e siècles, où surgissent tant de choses et d'idées nouvelles, voient encore davantage les langages spéciaux se multiplier; les dictionnaires techniques démontrent une fois de plus la nécessité, pour toute époque nouvelle, de créer des langages nouveaux.

Et non seulement les époques nouvelles, mais aussi le simple fait nouveau, même le moins digne d'intérêt, ou le fait retentissant de la chronique, ne suffisent-ils pas, parfois, à créer le mot spécial? La basse littérature internationale s'enrichit de *Nick-Carter le roi des détectives*, et voici un moraliste anglais proclamer que la jeunesse se *nickarterise*; il faut la *denickarteriser*. Le néologisme fait fortune pendant quelque temps. A Paris, la catastrophe de Courrières fit prononcer à tout le monde le mot *rescapé* et le mit à la mode. Les mots *liabouviste* et *liabouvisme* ont pris naissance d'un fait de chronique (2). La mode féminine lança le mot devenu célèbre : *l'entravée*. L'agitation des femmes désirant accourir aux urnes a fait surgir le mot *suffragette*. La lutte et la propagande de M. Charles Benoist pour la représentation propor-

(1) *Utile examen des trois dernières Epîtres du Sieur Rousseau et Conseils à un journaliste*. Mél., 1792, 2^e vol.

(2) Liabeuf fut guillotiné pour avoir assassiné un agent de police : les imitateurs surgirent, grâce à un phénomène de psychose collective endémique bien connu des criminalistes, et la haine « militante » contre la police, élevée à la dignité de doctrine sociale, fut appelée liabouvisme.

tionnelle n'ont-elles pas introduit dans le langage parlementaire et extra-parlementaire les mots de *proportionnaliste* et *arrondissementiers* ?

Une émeute retentissante éclate parmi les viticulteurs protestant contre la création d'une Champagne de « deuxième zone » ? Tout citoyen français parlera, pendant quelque temps, de la « deuxième zone » et bientôt cette désignation constituera une injure : « Va donc, deuxième zone » ! s'écriera le chauffeur, pilotant son auto, au modeste cocher de fiacre qui, en plein boulevard, lui barre le chemin. « Renonçons — proclame M. Charles Lallemand à propos de la question du latin et du mépris qu'on voudrait jeter à la figure des candidats au baccalauréat moderne, sans latin, — renonçons à faire des français de seconde zone .» (1)!

En Italie la conquête de l'Erythrée et la création d'un corps des troupes coloniales, formé par les *ascari*, a introduit dans le langage courant le mot *ascaro*, qu'on applique aux députés de la majorité; et tandis que nous écrivons, la conquête de la Tripolitaine a déjà introduit dans la langue commune le mot méprisant de « *ascherussa* » ou larron du désert.

L'organisation et l'activité de la Confédération générale du Travail ont lancé, à Paris, le mot *briochard* (à l'occasion de la grève des postiers; — *briochard* est celui qui mange de la brioche, le richard), le mot *ogéliste* (affilié à la C. G. T., Confédération générale du travail), et les mots *cheminots*, *renards*, *fainéant* (équivalent à *jaune*). De *jaune* les syndicalistes firent *jaunisse*, et on créa aussi l'expression de *machine à bosseler*, ou de *chaussette à clous*, pour désigner les armes préférées de certains militants dans leur *chasse aux renards*. Le mot *sabotage* est presque devenu historique (2). On peut vraiment affirmer que la

(1) V. la séance d'ouverture du 40^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences, tenu à Dijon en 1914.

(2) Dans un article de tête de *la Liberté* du 14 octobre 1910: *L'argot*

Confédération générale du Travail — quelque peu en collaboration avec M. Sorel — nous a gratifiés d'un tout nouveau dictionnaire : le dictionnaire syndicaliste.

Toute théorie sociale nouvelle, d'ailleurs, s'exprime avec un nouveau langage spécial. Quelquefois, il suffit de posséder le nouveau langage spécial pour croire pouvoir comprendre et expliquer les faits sociaux eux-mêmes. Le socialisme, au point de vue philologique, est un langage spécial : lutte de classes ; exploitation ; plus-value, etc. On pourrait affirmer qu'il en est de même aujourd'hui pour le syndicalisme.

LE LANGAGE DE L'ÉCRIVAIN : LE STYLE.

Le style de l'écrivain est aussi un « langage spécial » marqué par l'empreinte personnelle de celui qui écrit et par la couleur et le ton du milieu où l'écrivain a vécu.

Sentir différemment n'est pas seulement parler différemment, mais c'est aussi écrire différemment. C'est pour cela qu'on a affirmé et qu'on a répété (la phrase est même devenue banale) que le style c'est l'homme. Tout homme,

syndicaliste, M. Ernest Charles rappelle les mots : *cheminot*, *machine à bosseler*, *renard*, *fainéant*, *chasse au renard*, *chaussette à clous*, *jaune*, *saboter*, et à propos de ce dernier il écrit : « Tout un argot syndicaliste, qui ira grossir la langue, est ainsi en voie de formation, dont le plus souvent les origines sont pareillement inconnues. Qui nous dira celle de *sabotage* ? » Il nous semble — à part le nom de baptême à donner au parler syndicaliste, constituant, selon nous, non pas un argot, mais tout simplement un langage spécial — il nous semble que l'origine des mots syndicalistes *saboter* et *sabotage* (les Italiens en ont fait les néologismes barbares, mais très usités, de *sabottare* et *sabottaggio*) est assez claire. On dit depuis longtemps dans le parler populaire : *sabot*, pour indiquer ce qui est mauvais ; *savate*, pour ouvrage mal fait ; *saveter*, pour gâter un ouvrage ; *saboter*, mal travailler. Le syndicalisme a pris tout simplement du parler populaire le mot *saboter*, et il en fait *sabotage* pour indiquer par là une des méthodes de l'action syndicaliste : gâter le travail et les objets du travail.

ou, pour mieux dire, tout écrivain, se crée le style le mieux adapté à son tempérament, à sa mentalité, à son esprit.

On pourrait objecter cependant que le style est un produit artificiel qui ne résulte que d'un travail long et pénible de sélection et de choix, qu'il constitue une sorte de mosaïque, très travaillée, de mots, de phrases, de couleurs, que l'écrivain obtient soit en fouillant parmi les richesses de l'ancienne langue et en donnant la vie aux mots savoureux qui paraissaient morts, — soit en ennobliant les pittoresques expressions des patois, — soit encore en créant l'innovation hardie du mot nouveau... Eh bien ! Pourrait-on vraiment affirmer que la spontanéité seulement constitue, dans la manière d'écrire, l'expression de l'esprit et de la façon toute particulière de sentir ? Pourquoi ne voudrait-on pas admettre que la forme la plus artificielle et la plus travaillée du style représente, — tout autant que le style spontané, — l'expression de l'esprit et de la sentimentalité de l'écrivain ? Le style résultant du plus dur labeur de choix et de facture n'est-il pas lui aussi le résultat d'un processus de sélection opéré par l'écrivain parmi une multitude infinie de mots, de phrases, de couleurs, d'effets, parmi des matériaux très variés et multiformes, enfin, de quoi l'écrivain ne choisit que tout ce qui répond à sa manière de sentir et de juger ? C'est avec des matériaux de son choix qu'il compose la couronne polychrome de son style. A travers l'artifice paraît donc l'esprit et la « spontanéité » de l'écrivain.

Car l'écrivain, dirions-nous, choisit, parmi les mille paroles et les mille phrases, celles qui s'adaptent le mieux à son esprit, ainsi que fait un père lorsqu'il choisit pour son nouveau-né, avec un soin quelquefois très méticuleux, le nom de baptême. Quelque psychiatre a indiqué le résultat de ce choix comme une source indirecte d'information sur la mentalité du père de l'enfant porteur d'un

prénom déterminé (1). Si un aliéné possède un prénom baroque ou prétentieux, n'y aurait-il pas là un indice sur la mentalité de celui ou de ceux qui le lui ont choisi? On a trouvé des individus — aliénés ou non — qui s'appelaient de leurs prénoms Lucifer, Epaminondas, Euripide, Patrocle, Laetitia-Cymadocée, Virgile-Amour. Dans un petit *Almanach des noms de baptême* (Paris, 1910), écrit « pour suggérer aux parents chrétiens les prénoms à choisir dans la glorieuse phalange du Paradis » et combattre ainsi la tendance actuelle à donner des noms « empruntés au paganisme et à l'idolâtrie », nous trouvons d'autres noms qui seraient infailliblement des indices précieux sur la personnalité mentale des hommes qui voudraient les choisir pour les imposer à leurs fils ou filleuls : Ajut, Vulstan, Poppon, Remède, Calocère, Conon, Secondule, Chrodegaud, Troplume, Masculas. Abdécale, Crotat, Curcodème, Géréberne, Sosipâtre, Patermuthé, Ravon, Scubicule, Papoul, Euphrétite, etc.

Le choix des mots, ainsi, que ce soit sur le calendrier ou dans le dictionnaire, est sans doute un indice révélateur de la personnalité. Et le style est, comme les prénoms, l'expression de la personnalité qui le crée. Au fond, l'ancienne querelle entre les classiques et les romantiques — deux écoles, deux styles, — ne fut qu'une question de mode de sentir, et, par conséquence, de mode de parler et d'écrire. Car, romantisme et classicisme ne sont pas autre chose que deux styles, deux langages spéciaux. Plus d'une fois, en effet, les romantiques ont revendiqué pour leur style et pour leur langage spécial le droit de représenter la voix spontanée de l'esprit, ou la gloire de parler, aux moments les plus tragiques de la vie nationale, au nom des foules insurgées

(1) V. la communication du D^r E. LAURENT : *les Prénoms. De leur utilité dans l'examen anamnétique des aliénés*, in C. R. de la Société d'Hypnologie et de Psychologie de Paris, 1893.

contre l'étranger. Et ils opposaient, avec l'enthousiasme le plus vif, cet état d'âme — qui était aussi, en même temps, un style et un langage — au style et au langage des classiques, qu'ils considéraient comme étant froid et artificiel, privé de tout reflet de la vie moderne et réelle.

Ceci ne peut pas empêcher, ajoutons-nous, que le style classique, même le plus travaillé à l'aide d'un long labeur de mosaïque et de résurrection, ne constitue l'expression de la façon de sentir de l'écrivain : on ne devient pas artificieux ; on l'est. Et, d'autre part, même en maniant le style le plus artificiel, l'écrivain de génie peut susciter dans l'âme du lecteur l'émotion artistique la plus vive et la plus profonde.

Le passage tout entier de la personnalité de l'écrivain dans son style et dans son langage spécial est, d'ailleurs, très évident chez les écrivains qu'on pourrait appeler, d'après la terminologie de la psychologie — les visuels et les auditifs. L'esprit du « visuel » a surtout la fonction de « voir » : il voit des lignes, des profils, des couleurs, des formes. Toute image tend à se présenter aux yeux de l'esprit comme quelque chose de plastique ou de panoramique ; le style, alors, devient un vaste décor, un panneau, une scène pittoresque, où tout parle aux yeux. L'auditif, au contraire, forge son style à l'aide du rythme et de la sensibilité auditive. L'auditif préfère la sonorité, la cadence, le rythme, la musicalité des mots, à l'idée, au contour, à la ligne, à la couleur. Plusieurs fois, la pauvreté de l'imagination (ceci est aussi un stigmate strictement individuel) est cachée dans le tourbillon sonore des mots. La personnalité de l'écrivain, dans ce cas, ne voit pas avec les yeux, mais avec l'oreille ; — de là le style personnel et le langage spécial — qui peuvent plaire ou déplaire, — mais qui, de toute manière, indiquent, une fois encore, le lien très étroit reliant la personnalité

psychique des hommes à la manière d'écrire ou de parler.

Chaque écrivain, en outre, aurait pour la longueur des mots et des phrases des habitudes particulières que l'on peut traduire en chiffres (1), de manière que telles remarques peuvent mettre sur la voie d'interpolation de textes ou bien peuvent aider à résoudre, par la méthode statistique, des questions de métrique ; ce fait ne contribue-t-il pas à démontrer la présence, toujours évidente, de la psychologie individuelle dans la façon de rythmer la prose et de façonner le style ? La sympathie tenace et constante d'un écrivain pour certaines longueurs de phrases ou de mots peut sans doute trouver ses raisons d'être dans une question de mode et de suggestion, mais elle répond aussi à la manière d'être et de sentir de l'écrivain, et cette sympathie ou cette attraction, pouvant échapper aux critiques les plus consciencieux, est mise en relief par l'analyse minutieuse et microscopique de la méthode statistique. Cette découverte apparaîtra peut-être bien étrange ; mais l'étonnement pourra disparaître lorsqu'on pense que l'introduction de l'analyse statistique a déjà mis en évidence depuis longtemps, dans les questions d'art, des faits qui auraient indubitablement échappé à « l'œil nu » de l'observateur. Ainsi une école de sculpture est caractérisée par la fixité de certains rapports entre les mesures des diverses mesures du corps : des écarts numériques peuvent alors faire présumer une différence d'école.

Quelqu'un a même cru voir un rapport très étroit entre le mode de sentir et le mode de prononcer. Ce ne serait pas par hasard qu'un groupe ethnique déterminé adopte l'accent d'intensité, et un autre l'accent musical ; qu'une langue ait réglé grammaticalement la quantité de ses voyelles, tandis que l'autre ne l'a pas fait. « La quantité

(1) V. LOUIS HAVET, *Mélanges*, etc., Paris, Hachette, 1909.

des articulations employées peut aussi être déterminée, — écrit Ch. A. Seccheyaye (1) — par des motifs psychologiques. Telle langue emploie de préférence les voyelles claires, comme l'italien ; telle autre multiplie les consonnes et assourdit volontiers l'élément vocalique de ses syllabes, comme l'allemand. Est-ce une illusion de penser que cela correspond à la différence psychique qu'on constate entre ces deux peuples, l'un vivant en dehors de lui-même, aimant les couleurs et tout ce qui frappe les sens ; l'autre attaché davantage à l'aspect intellectuel et subjectif des choses ? » Ceci est vrai pour les différents peuples ainsi que pour les différentes familles du même peuple : l'Italien du nord, actif et travailleur, ne traîne pas les syllabes, en parlant ; il tend même à supprimer et à agglutiner ; le Napolitain, au contraire, qui se laisse quelquefois endormir par son beau soleil, s'arrête sur chaque syllabe et traîne sur chaque voyelle, — ce qui forme précisément la note caractéristique de sa prononciation.

De même que le mode de parler et d'écrire est un fait strictement personnel, ainsi l'obsession de se singulariser par la façon excentrique de parler ou d'écrire est un fait essentiellement psychologique et individuel, quoiqu'il puisse apparaître à première vue comme étant le simple résultat d'une mode passagère, c'est-à-dire du milieu. Cette obsession s'accompagne-t-elle du talent ou du génie ? C'est alors le style personnel et magnifique, original, incisif, somptueux, qui prend naissance. Dans le cas contraire, le nouveau langage, ou la nouvelle façon d'écrire, ne serviront que comme documentation aux studieux et aux classificateurs des faits humains.

La poursuite d'une originalité et d'un cachet spécial du

(1) CH. A. SÉCHEYAYE, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, 1908, ch. XII.

langage emploie les moyens les plus variés. Souvent la recherche de la nouveauté du langage est faite à l'aide de la création d'une multitude de mots archaïques évoqués des ténèbres suggestives du passé. Jean Lombard, qui avait pourtant du talent, a émaillé ses compositions de mots qui ont une forte saveur d'antiquité. *Bysance* pourrait servir d'exemple ainsi que le livre tout récent de Maurice Strauss : *la Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde* (Paris, 1909), où l'on trouve à chaque pas les armigres, les bambergues, les colobes, les calames, les pugillaires, les antrustions, les gamadales, les faudestenilles, les dapifères, les scyphes, les diatrebas... D'autres fois c'est l'originalité plus que malade de l'image qui, tout en créant un langage spécial (et quelle sorte de langage!), révèle en même temps l'état mental du créateur du « style ». Comme documentation, je rappelle *l'Arène des Crucifiés*, par L. de la Cruz (Paris, 1908), où je trouve le langage spécial suivant : « La mer léchait, écumante, les ongles de la falaise; ses gencives bleuâtres suçaient les veines des roches... La nuit, d'une bouchée, avalait la tiédeur du jour... Le soleil peignait ses favoris roux sur la glace de l'azur... » Ce ne sont là que des documents choisis dans une littérature bien modeste, mais toutefois bien intéressante pour un classificateur et un « clinicien » des langages spéciaux. On en pourrait trouver d'analogues, quoique bien plus nobles, parmi les ouvrages, les styles et les langages spéciaux des « seicentisti » italiens.



Nous ne voulons pas affirmer, cependant, que c'est exclusivement de la personnalité, et de la personnalité seulement, que jaillit le style. Dans le langage spécial de l'écrivain, comme dans tout langage spécial, on trouve

à la fois l'empreinte bien évidente de la personnalité et les traces de l'influence du milieu. M. Brunot écrit très justement, à propos de l'œuvre de Flaubert : « Que Homais parle, qu'il soit seulement question de lui, c'est un mélange de termes scientifiques et communs, de prétention et de vulgarité ; si c'est le curé qui apparaît, les formules élevées, retenues de ses études et de ses livres, viennent ressortir sur un fond de platitude native opposant la grandeur organique et idéale du rôle à la nullité rustre de l'homme. Lheureux, Charles, sa femme, Rodolphe, Léon, ont chacun leur langage comme leur style, où se marque la différence de leur nature, de leurs occupations, de leur naissance (1). » La *personnalité* et le *milieu* sont en effet les deux coefficients du style et du langage.

Certes, l'empreinte personnelle est bien plus profonde dans le langage spécial de l'écrivain de génie. Le véritable écrivain crée un style personnel et un langage personnel qui sont son cerveau, sa chair, son esprit. Les pastiches que les critiques font quelquefois de la manière d'un écrivain sont, par là, le plus bel hommage à sa personnalité. On ne pastiche pas un style terne et anonyme. Lorsque le style porte en lui-même sa signature — et seulement alors — le pastiche est possible. C'est donc que ce style est une personnalité. Mais dans le style le plus personnel, on peut retrouver de façon plus ou moins cachée l'influence du sol, du paysage, de la géographie et de la vie sociale environnant tout effort de la pensée. De même que, à travers chaque page d'Ossian, on aperçoit le brouillard blond du nord, — ainsi, à travers la *terzina* du Dante, on aperçoit, même si le décor est formé par les ténèbres de l'Enfer, la terre des fleurs :

(1) BRUNOT, *ouvr. cité.*

*Quali i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che il sol gl'imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo.*

Ceci est surtout évident — et pourrait-il en être autrement? — chez les poètes du terroir. Savourez les poètes du terroir et vous sentirez les effluves de la terre natale dans le langage de chacun d'eux. Aux charmes de ce milieu n'échappe pas non plus l'écrivain qui ne se cantonne pas dans sa « petite patrie ». Il suffit qu'on prononce — écrit à raison Adolphe van Bever dans son recueil de Poètes français d'Alsace, d'Anjou, d'Auvergne, du Béarn, du Berry, du Bourbonnais, de la Bourgogne, de la Bretagne et de la Champagne, — il suffit qu'on prononce les noms de François Villon, Rabelais, La Monnoie, La Fontaine, pour que nous évoquions, tour à tour, l'Île-de-France, la noble et douce Touraine, la joyeuse Bourgogne et la blanche et lumineuse Champagne (1) ! Le patois, d'ailleurs, — ce langage spécial qui est personnel aux petites patries, ainsi que le style l'est à l'homme qui le crée, — le patois lui-même n'est-il pas un produit spontané des deux facteurs : race et atmosphère?

(1) AD. VAN BEVER, *les Poètes du terroir du XV^e au XX^e siècle*. Paris, 1910. Les débats entre les partisans de l'influence personnelle et biologique sur le style de l'écrivain ou sur la création de l'œuvre d'art, — et les partisans de l'influence du milieu, ont fait écrire à Lombroso, à Woltmann et à Odin des pages extrêmement intéressantes. Tandis que Lombroso dans son *Homme de génie* (v^e édit., Turin, 1894) met en évidence le facteur biologique ou personnel, sans oublier, cependant, l'influence du milieu, Ludwig WOLTMANN, dans ses *Die Germanen und die Renaissance in Italien* (Leipzig, 1903) et dans *Die Germanen in Frankreich* (Jena, 1907), ne voit, et d'une manière toute paradoxale, que l'influence de la race (dolico-céphale blonde). Alfred ODIX, enfin, dans sa *Genèse des Grands Hommes* (Paris-Lausanne, 1895), donne la plus grande importance à l'influence du milieu.

LE LANGAGE SPÉCIAL N'EST PAS
L'ARGOT, CEPENDANT IL PEUT
REEMPLIR SPONTANÉMENT L'UNE
DES MISSIONS DE L'ARGOT : LA
PROTECTION.

Les langages spéciaux, issus de la différente façon de sentir et de juger, et des différentes sortes de travail auxquelles chaque groupe est adonné, ne constituent pas l'argot, qui est essentiellement un langage spécial né ou maintenu intentionnellement secret. Cependant, ils peuvent, spontanément, — nous dirions presque innocemment, — remplir de façon plus ou moins complète l'une des fonctions de l'argot : la fonction de protection du groupe.

Tout langage spécial ne peut-il constituer, en effet, une protection du groupe qui le parle ? Lorsqu'un groupe qui sent d'une façon spéciale et qui accomplit des gestes spéciaux se forge spontanément un langage traduisant ces deux spécialités, il ne fait pas acte prémédité d'hostilité ou de cachotterie envers le monde qui l'environne ; mais, vus du dehors, ces hommes parlent une langue qui n'est pas de suite compréhensible dans toutes ses parties. Ils parlent, pour les non-initiés, une sorte de langue sacrée devenant par cela même un tissu de protection, formé spontanément autour du groupe social.

On a beaucoup plaisanté pour cela la secrète affection que les hommes de certains groupes sociaux nourrissent pour leur langage spécial. On a jeté à la figure de ce langage le mot méprisant « d'argot », le mot né dans la société des larrons et des escarpes. Combien de fois les médecins et les hommes de loi ont été les victimes, — et souvent à raison — de l'ironie, tour à tour

lourde ou spirituelle, des non-initiés, à cause de leur langage spécial ! Les savants aussi — ou réputés tels — ayant pour chaque branche de la science un langage technique, ont été souvent gratifiés du nom d'argotiers ; mais en réalité leur prétendu argot n'est pas autre chose qu'un langage spécial, pouvant cependant, vu du dehors, être considéré comme faisant fonction de tégument de protection. Nous n'oserions pas affirmer qu'il n'existe pas des savants qui abusent de cette particularité spontanée et naturelle de leur langage et qui n'aiment pas s'envelopper de ténèbres d'érudition. C'est sans doute en se référant à ceux-ci, et non pas en faisant allusion à tous, que Charles Nodier, dans son *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, écrivait : « Comment les savants ont habilement perfectionné l'art de discourir sans être entendus (1)... ! » A rapprocher de la fine ironie d'un économiste italien, Achille Loria, qui, après avoir donné en mots très clairs la démonstration d'un « théorème économique », écrit : « Il y a des économistes qui affirment l'impossibilité de présenter une démonstration de ce fait sans avoir recours aux mathématiques supérieures. On voit que lorsqu'on se sert toujours de l'orgnon pour lire, on ne peut plus s'en passer (2) ! »

Les médecins praticiens ont été, beaucoup plus que les savants, en butte aux sarcasmes des profanes. Guillaume Bouchet, dans une de ses *Serees*, d'une langue et d'une psychologie si savoureuses, et précisément dans la *Dixiesme Seree*, fait dire à l'un de ses personnages : « Ne faut donc trouver estrange, si nous autres Medecins mentons bien souvent, n'estant permis qu'aux Médecins le mentir, et avons une escriture et un langage à part.

(1) Voyez aussi NODIER, *Notions élémentaires de linguistique*, Paris, 1834.

(2) A. LORIA, *la Sintesi economica*, Turin, 1909.

ne parlans pas aucunes fois clairement quand allons voir les malades, et se moquer, si nous sçavons quelque mot de grec, de l'alleguer et si nommons les maladies, les herbes, les simples et les composez et les remèdes par noms incognus, ... brouillans quelquefois l'escriture si bien qu'on ne la peut lire. Ce que plusieurs toutesfois blasment et repreunt, disans que nous faisons cela par ostentation. Mais cela se fait, disoit notre Medecin, craignant que si on decouvre nos receptes, on ne fist pas si grande estime de notre medecine : et aussi à fin que les malades ayent meilleure fiance aux remedes de la medecine (1). »

L'auteur des *Serees* avait les mêmes goûts que devait avoir plus tard le grand Molière, lequel, en vérité, ne prisait pas certains langages spéciaux pouvant se considérer comme des langages de caste. — celui des médecins (2) autant que celui des précieuses. Et, d'autre part, Guillaume Bouchet, juge-consul des marchands de Poitiers, n'aimait non plus les avocats « jugeant avec Platon que c'est une mauvaise provision de païs que jurisconsultes et médecins (3) ». N'en parle-t-il pas dans ces *Serees*, qui constituent souvent de vrais tableaux de psychologie professionnelle, à côté d'hommes présentant toute sorte de perversion morale ou physique, tel que pendus, décapitez, fouëttez, essoreillez, bannis, larrons, voleurs, picoureurs, mattois, boiteux, aveugles, borgnes, louches, bossus, contrefaits, monstres, sourds et muets ?

C'est que les avocats aussi ont leur langage spécial qui fut appelé argot — argot judiciaire — contre lequel

(1) GUILLAUME BOUCHET, *les Serees*, dixiesme Seree. Voyez la dernière édition chez Lemerre, Paris. Le premier livre de *Serees* parut à Poitiers en 1584.

(2) V. le chapitre que dédie à Molière et aux Médecins le Dr CABANÈS, in *Indiscrétions de l'Histoire*, 6^e série, Paris, s. d.

(3) Neuviésme Seree.

Colbert d'abord, en 1673, et plus tard plus d'un Garde des sceaux partirent en guerre. Colbert, à l'époque où toute l'organisation judiciaire venait d'être modifiée, fit établir des modèles de tous les actes judiciaires et imposa à la France entière un formulaire unique remplaçant les précédents. De nos jours, le ministre Monis nomma une commission « à l'effet de rechercher les simplifications qui pourraient être apportées dans les actes de procédure et de justice ». La motivation du décret instituant la commission (11 avril 1902) projette une lumière assez vive sur le parler des hommes de loi : « Considérant que les longueurs, les expressions parfois obscures que la procédure impose aux exploits et, en général, aux actes de justice, ne permettent pas toujours aux justiciables de se rendre un compte exact des réclamations dont ils sont l'objet ; qu'il paraît nécessaire, dans l'intérêt même du droit de défense, de rechercher si le style des actes judiciaires ou extra-judiciaires ne pourrait pas être notablement simplifié, etc., etc. » Il est intéressant de remarquer — afin de bien établir le manque de préméditation, bien arrêtée, de la part des hommes de loi, de rendre et de maintenir obscur leur langage spécial, que, par l'intermédiaire des parquets, les avoués et les huissiers de toute la France furent consultés sur l'opportunité du changement. Après pointage, on trouva que sur 885 avis émis sur la réforme il s'en trouvait 726 favorables contre 159 hostiles.

Il est certain qu'un groupe parlant un langage spécial, s'apercevant que son dictionnaire tout naturellement éclos dans l'atmosphère spéciale où le groupe vit, pense et agit, devient une sorte de protection, — tâche de tirer profit de ce fait : et on verra alors ces hommes se complaire à leur langage. Mais il est également certain que ce dictionnaire n'en restera pas moins un dictionnaire de langage spécial. Il ne deviendra un argot que

le jour où il sera maintenu intentionnellement et jalousement dans le secret et dans l'obscurité.

LANGAGE SPÉCIAL ET LANGAGE DE CASTE.

On ne pourrait pas comprendre exactement la physionomie que plus d'une fois prend le langage spécial, sans penser qu'il peut devenir assez souvent (ce qui lui a fait donner, dans ces cas aussi, le nom d'argot), une sorte de langue de caste — et spécialement d'une caste supérieure, ou redoutée, un signe de supériorité dans cette hiérarchie sociale qu'aucun progrès de l'esprit démocratique ne réussit à détruire. Il devient alors comme le sceau de la caste qui sait, qui enseigne, qui soigne, qui connaît la loi, qui commande, ou qui jouit de privilèges enviés : il devient comme l'un des ornements dont la caste se pare, l'un des tatouages de distinctions et de supériorité du groupe ; il devient en un mot une sorte de langage sacré auquel on tient — la faiblesse humaine est ainsi faite ! — comme on tient à tout signe qui sert à étaler, même dans les sociétés les plus démocratiques et aux époques les plus révolutionnaires, l'indice d'une supériorité quelconque, réelle ou non. Savants, médecins, avocats, précieuses, décadents, parlent tous, pour des raisons spéciales, un langage spécial — mais ils s'y complaisent aussi, car ce langage constitue non seulement une fonction spontanée de protection — mais aussi un *signum* de supériorité : supériorité du bourgeois cultivé sur l'ouvrier, — ou du noble et du sensitif sur le bourgeois et le philistin, — le *signum* d'une différenciation intellectuelle ou sociale.

Daunou, conventionnel quoique théologien, appela un jour du nom d'argot le langage spécial des héraldistes(1).

(1) Dans le *Journal des Savans*, 1837.

C'était sans doute du mépris que l'historien et le conventionnel manifestait pour le langage spécial d'une caste, langage issu de la technologie du blason, mais avant lui La Fontaine, — dont on a voulu montrer aujourd'hui l'esprit presque rationaliste et faire l'un des précurseurs des encyclopédistes du XVIII^e siècle et des démocrates modernes (1) — avait appelé jargon le discours des héraldistes, et dans la fable *le Marchand et le gentilhomme* avait raconté :

..... Le noble poursuitit :

« Moi, je sais le blason, j'en veux tenir école »,
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !

Le langage héraldique, en effet, est formé par des mots et par des signes tout spéciaux qui rappellent — pour ceux qui les comprennent et qui savent les lire — soit le fait à qui l'ancêtre doit la noblesse, soit le nom même, exposé sous une savante forme de rébus, de la famille anoblie ; — soit les symboles et les signes du langage féodal. Le héraldiste vous dira que : *des gueules à la double chaîne d'or posée en croix, sautoir et orle*, sont les armoiries de Navarre, rappelant que, le 16 juillet 1212, Sanche VII le Fort, roi de Navarre, gagna sur Aben-Mahomet la bataille de Muradal et parvint à percer un escadron carré qui, entouré de doubles chaînes de fer, servait de rempart au roi arabe assis sur un trône élevé au milieu de cette forteresse vivante. L'héraldiste vous dira, aussi, que : *d'or à la bande de gueules chargé de trois alérions d'argent*, sont les armoiries de Lorraine, rappelant Godefroy de Bouillon, qui, n'étant encore à ce moment que duc de Basse-Lorraine, avait d'un

(1) J. P. NAYRAC, *La Fontaine. Ses facultés psychiques*, etc. Paris, 1908.

seul coup de flèche transpercé trois oiseaux à Jérusalem. Le hérauldiste connaît toute signification technique des mots et des symboles de ce langage spécial dont nous venons de donner un exemple ; il vous dira que, pour lui *la croix* rappelle les croisades ; *bordure*, *orle*, *trescheur* rappellent camp retranché ; *charrues*, *tertres*, le droit de servitude ; *cornets*, *trompes*, *chiens*, droit de chasse ; *pal* le poteau de juridiction, et ainsi de suite. D'autres encore vous enseigneront que les *émaux* et les *métaux* (encore deux mots spéciaux) du blason, qu'on indique avec un langage spécial : *or*, *argent*, *pourpre*, *sinople*, *gueules*, *azur*, *sables*, ont une signification cachée, mais que tout hérauldiste doit connaître. Ainsi *azur* est en même temps le symbole de Jupiter, de l'étain, du saphir, de l'air, de l'automne, du mardi, de la « puérité » (jusqu'à quinze ans), du tempérament bilieux, de la confirmation, de la justice, de la loyauté, de la science (1). Quelques autres enfin prétendront que les *signes* héraldiques ne sont autre chose que les signes secrets des anciennes sciences occultes, indiquant l'initiation à une société secrète ou aux mystères de l'occultisme (2).

Or, quoi qu'en disent La Fontaine et Daunou, le langage spécial des hérauldistes — langue héraldique — bien qu'il soit incompréhensible pour la plus grande partie du public, n'est pas, au fond, qu'un langage technique. Il devient aussi dans la bouche des nobles qui le parlent, et qui l'ont surveillé avec un soin jaloux, une sorte de *signum* de la caste.

(1) V. SICILE, héraut du Roi Alphonse d'Arragon et de Sicile, qui dans son livre, *le Blason des couleurs en armes, livrées et devises* (réimpression de 1882, à Lyon, cité par MAZIÈRES-MAULÉON, *Rabelais hérauldiste*, in *Revue Héraldique*, XXI, a donné les correspondances entre les *émaux* du blason et leurs significations.

(2) V. MARQUIS DE MAGNY, *Des Couronnes, de la Symbolique héraldique*, etc. Florence, 3^e édition, 1878, et F. CADET DE GASSICOURT et DU ROURE DE PAULIN, *l'Hermétisme dans l'art héraldique*, in *Revue Héraldique*, 1906-1907.

Il faut chercher ailleurs, cependant, si on veut trouver, dans le langage spécial, un *signum* plus évident de la caste. La caste de l'intelligence et la caste des armes, dans les Ecoles supérieures et dans les casernes, parlent un langage spécial qu'on a trop souvent appelé argot, et dont le véritable sens a toujours échappé à ceux qui se sont occupés de ces dictionnaires tout spéciaux. C'est dans ces langages spéciaux — qui ne sont pas, ainsi que l'on a prétendu, des argots — que nous trouverons véritablement le signe évident de la caste et de l'initiation.

LE LANGAGE SPÉCIAL DE CASTE ET D'INITIATION.

Le signe de la caste, dans le langage spécial, prend une très grande importance chez les groupes ayant l'esprit et la fierté des castes privilégiées. Il est vrai que tout groupe social forme plus ou moins une sorte de caste; mais plus le sentiment de caste est vif dans le groupe, plus celui-ci tend à faire de son langage un des signes de la caste elle-même.

Plus le sens et l'esprit de caste — et de caste qui a ou qui prétend avoir des droits spéciaux — sont vifs chez un groupe parlant un langage spécial, d'autant plus ce langage sera considéré, par ceux qui le parlent, comme un *signum*. Dans ces cas, l'apprentissage du langage, de la part de celui qui commence à faire partie de la caste, — ainsi que le devoir de parler ce langage, — font partie de véritables rites d'initiation.

Des exemples typiques sont donnés par le langage et les rites des groupements d'étudiants, surtout lorsque ces groupes présentent encore maintes apparences d'une caste privilégiée ayant des uniformes, des emblèmes, des épées, comme en Allemagne et en Suisse, ou font

véritablement partie d'un corps armé, comme dans les Ecoles militaires. C'est ainsi qu'en confondant toujours l'argot avec le langage spécial on a parlé de l'argot des corporations d'étudiants allemands, de l'argot de Saint-Cyr ou de l'X, et même de celui des Normaliens parisiens.

A l'X, les camarades deviennent des *cocons* ; l'épée est la *tangente* ; être rat (rester derrière la grille) signifie arriver en retard. Les bonnets sont des *Ossians* (de Ossian Bonnet, le mathématicien) ; les armoires, des *coffins* (du nom du général Coffinières). Vous ne mangez pas de bœuf bouilli, ou du gigot aux haricots ; vous mangez de l'*anhydre* ou du *gigal harical*. A Saint-Cyr, les aspirants sont des *melons* ; *graviter à l'ours* signifie monter en salle de police ; la direction des études est *le corps de pompe* ; le professeur est *le pendu* ; la topographie, *le tapir* ; l'artillerie, *le bronze* ; la fortification, *les barbottes* ; les gradés Saint-Cyriens, *les petites huiles* ; le képi, *le kasaor*. A l'Ecole Navale, les élèves sont des *bordaches* ; le cours d'architecture navale, *la carlingue* ; le cours de machine, *la chafuste* ; le cours de physique, *le petpett*. *Joum* est le cours d'anglais ; *les éléphants* sont les civils. Le nouvel arrivé est gratifié du nom de *gnouf*. A l'Ecole forestière le nouvel arrivé est un *fagot*. Même au lycée, le professeur est *le prof.*, la récréation, *la récré* ; les mathématiques, *les math.* ; la composition, *la compôte* ; le tableau noir, *la planche* (1).

(1) A. WEIL, *l'Argot dans l'Université*, Besançon, 1904. ALBERT LEVY, *l'Argot de l'X*, Paris, 1905 ; G. MOCH, *Lexique-vocabulaire de l'Argot de l'Ecole polytechnique*, Paris, 1911. Pour l'« argot » dans les casernes, voyez LOREDAN-LARCHEY, *Nouveau supplément du Dictionnaire d'argot*, Paris, 1889 ; LÉON MERLIN, *la Langue verte du troupier*, Paris, 1886, et *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, tome XIV, col. 333 ; tome XIX, col. 297, 386, 406. Voyez aussi G. DE LA LANDELLE, *le Langage des marins*, Paris, 1859. Pour le langage spécial des étudiants allemands, consultez l'ancien *Burschenfahrten* ; *Beitrag zur Geschichte des deutschen Studentenwesens*,

Il est impossible de comprendre l'esprit de ces langages spéciaux, sans les rattacher aux rites d'initiation dont ils sont évidemment une survivance, et sans connaître, par conséquent, le sens des rites d'initiation en général. L'ethnographie moderne, grâce surtout à A. van Gennep, a projeté une lumière toute nouvelle sur une grande quantité de rites primitifs dont le sens nous échappait, et que cet ethnographe a groupés sous le nom de « rites de passage » (1), indiquant par là, dans le sens le plus large du mot, les rites qui accompagnent le passage des individus d'une classe sociale, professionnelle, ou autre, à une classe différente. C'est précisément dans une survivance de ces rites qu'il faut chercher — pensons-nous — le caractère du langage spécial parlé par les groupements que nous allons examiner, ainsi que le caractère des « épreuves » ou « brimades » que doivent subir ceux qui viennent à faire partie de la caste. Nous proposons d'interpréter ces faits comme étant la survivance, ou la résurrection, des anciens rites primitifs d'initiation.

Chez les primitifs, l'individu qui passait d'une classe, sociale ou autre, à une autre devait et doit se soumettre à une quantité de pratiques dont le sens profond est encore méconnu de plus d'un studieux. Dans une première période on *détachait* l'individu de la classe à laquelle il appartenait ; une seconde période, qu'on pourrait appeler « période de marge », constituait la période d'*attente* ; dans une troisième période on *agrégeait* l'individu, ainsi « renouvelé », à la classe nouvelle, dont il venait à faire partie. Les rites de ces trois périodes symbolisent essentiellement, grâce à la logique de la pensée magique

Iena, 1845, et John MEIER : *Basler Studentensprache*, Basel, 1910. Pour le langage spécial du soldat allemand, voyez : PAUL HORN, *Die deutsche Soldatensprache*, Giessen, 1899.

(1) A. VAN GENNEP, *les Rites de passage*, Paris, 1909.

qui anime tout geste des primitifs (1), la séparation de l'individu du monde qu'il doit abandonner, d'abord ; c'est ensuite la période d'attente, — et à la fin l'agrégation à un monde nouveau.

Les rites de la première période — période de séparation — symbolisent la séparation à l'aide de différentes pratiques ayant toutes, au fond, la même signification : ablation, sectionnement, mutilation, et, par là, circoncision, ablation d'une phalange ou du lobe de l'oreille, perforation, scarification, coupe de cheveux, arrachement des dents, etc. On « modifie » l'individu, qui n'est plus, par conséquent, après ces sortes d'opération, l'ancien individu : il devient un individu nouveau. D'autres fois l'individu sort du groupe auquel il appartient, par des rites symbolisant sa mort.

Les rites de la dernière période, — rites d'agrégation, — symbolisent, enfin, la résurrection dans une vie ou dans une classe nouvelle. Puisqu'il s'agit, en effet, de sortir d'un groupement pour faire partie d'un groupement nouveau, d'une nouvelle catégorie, ou d'une nouvelle classe, il faut d'abord mourir afin d'abandonner la catégorie d'où on sort et renaître ensuite pour entrer dans la catégorie nouvelle qui doit recevoir l'initié. C'est là, et seulement là, le sens profond des rites d'initiation. Pour Hubert et Mauss, qui, dans un certain sens, ont développé la doctrine de Frazer, les rites d'initiation auraient essentiellement pour objet d'introduire dans un corps une âme nouvelle (2).

Il faut maintenant réfléchir que nous nous trompons souvent lorsque, en tâchant d'interpréter les survivances actuelles des usages primitifs dont nous avons oublié les

(1) Voyez plus loin les chapitres dédiés à la pensée magique et aux argots magiques.

(2) HUBERT ET MAUSS, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, in *Année sociologique*, II.

origines exactes, nous donnons à ces survivances des raisons d'être qui n'appartiennent qu'au monde des idées modernes, inconnues aux primitifs. Nous donnons, en d'autres termes, aux faits dont nous avons oublié les origines, des interprétations *a posteriori*, qui nous apparaissent le plus souvent comme très satisfaisantes, mais qui sont bien loin de répondre à la vérité. Ainsi nous croyons généralement aujourd'hui que la raison d'être de la *brimade*, dans les écoles et à la caserne, repose sur l'idée bien simple d'éprouver le courage de l'initié; et les ethnographes — il y en a encore — qui ignorent la véritable signification de ces rites, tendent à expliquer de la même façon les rites sanguinaires d'initiation en usage chez les peuples non civilisés contemporains. Quelques criminalistes ont même cru voir dans ces pratiques, chez les primitifs, l'expression de l'âme criminelle du primitif, se trompant en cela grossièrement : toute la partie ethnographique de l'anthropologie criminelle, d'ailleurs (le crime chez les sauvages; origine de la peine; usages et mœurs des criminels, ou croyances sur les criminels) est à refaire.

Il est donc nécessaire de rattacher la *brimade* d'aujourd'hui (et la *brimade* est en rapport très étroit, ainsi que nous allons le voir, avec le langage spécial), aux rites de passage dont nous a parlé Van Gennep, et surtout à la première période de ces rites, dits de séparation.

Chez les primitifs, la *séparation* peut être accomplie par des rites indiquant soit la mutilation soit la mort; par des rites faisant donc de l'individu un homme qui est modifié par ablation, par sectionnement, par mutilation, ou qui est soumis à des pratiques symbolisant le meurtre et la mort.

Or, la *brimade* est issue précisément d'une survivance de ces rites. Toute *brimade* est douloureuse : les coups,

les blessures, les sévices, les tatouages douloureux, l'accompagne. Nous avons décrit ailleurs les « épreuves » que les prisonniers font subir au *nouveau* qui arrive à la prison (1). Les brimades exercées à la caserne sur les *bleus* sont assez connues. Elles ont provoqué en ces derniers temps des circulaires assez énergiques de la part du ministre de la Guerre. Les chroniques récentes ont aussi attiré l'attention du public sur les brimades de l'Ecole des Arts et Métiers à Lille, et spécialement sur cette catégorie de brimades que les élèves de l'école appellent, dans leur langage spécial, *balloner*, ou *ballon*. La brimade de l'Ecole Polytechnique, enfin, est très connue; elle est, selon nous, très caractéristique comme preuve de survivance des rites de *séparation*: le *nouveau* doit porter sa robe à l'envers et se barbouiller la figure de suie; n'est-ce pas là le changement de personnalité, qui atteste le divorce définitif entre l'individu et le monde d'où il sort?

Ces brimades, en général, sont appelées *épreuves*, car on croit qu'il s'agit effectivement d'épreuves; en réalité, ce sont des rites qui modifient l'individu, qui symbolisent des modifications et des passages: le *nouveau*, à l'Ecole Polytechnique, a la figure badigeonnée, et il doit défiler sur tous les bancs de la cour en franchissant des baguettes que les « anciens » mettent devant lui. En Amérique le président Taft a dû, tout récemment, manifester son intention bien arrêtée de mettre fin aux brimades que doivent subir, chaque année, les *nouveaux*, les « freshmen », des Universités ou des Ecoles Militaires. Plonger la main du *nouveau* dans un creuset plein de métal en fusion, qui n'est que du mercure; lui faire croire qu'on le brûle au fer rouge alors qu'on le pique,

(1) V. le chapitre dédié aux *jeux des prisonniers*, dans notre ouvrage, écrit en collaboration avec S. SIGHELE, *la Mala Vita a Roma*, Turin, 1898.

en réalité, avec des morceaux de glace; restaurer le « conserit » en lui faisant manger un plat de vermicelles refroidis qu'on dit être un plat de vers de terre; ce sont là des « épreuves » américaines auxquelles les anciens soumettent les néophytes, et qu'il faut rapprocher des tortures plus ou moins réelles des rites de séparation.

Pour plus d'un peuple primitif, en effet, la flagellation a le sens, d'abord, d'un rite de séparation, puis d'un rite d'agrégation (1). Dans les sociétés secrètes, tant au Congo que sur le golfe de Guinée, les rites de séparation séparent le novice de son milieu soit par la réclusion dans la forêt, soit par la flagellation, soit par l'intoxication par le vin de palme ou par absorption d'un anesthésique. En Amérique, on obtient l'anesthésie du novice par les mauvais traitements et les supplices. Le but est de faire « mourir » l'individu qu'il faut initier; de le modifier, de le mutiler. Les sociétés secrètes de la Mélanésie en font autant. Le lien qui rattache la *brimade* actuelle à ces usages est très évident. L'origine elle-même du mot ne contredit pas notre interprétation. *Brimade* vient de briser; car on *brise* le nouvel arrivé, on le dresse (*to break a horse*, dresser un cheval, briser un cheval, disent les Anglais). Briser s'associe à l'idée de frapper, de contusionner, de blesser, de même qu'à l'idée d'une ancienne existence ou d'un ancien genre de vie qu'on casse, qu'on brise, pour qu'une nouvelle existence ou un nouveau genre de vie commencent.

Il est maintenant fort intéressant pour nous de remarquer que chez les primitifs le novice doit aussi, plus d'une fois, apprendre une nouvelle langue et montrer avoir oublié l'ancienne. C'est la preuve que la séparation, d'abord, et l'agrégation, ensuite, ont été accomplies. Le novice a oublié l'ancienne langue (séparation) et a appris

(1) V. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, Paris, 1724, t. I.

la langue nouvelle (agrégation). Dans la région du Bas Congo les rites d'initiation sont confiés à un sorcier qui vit près du village. Celui qui doit s'initier prend d'abord un narcotique et perd connaissance ; il est alors entouré par les aides du sorcier qui le transportent dans la cabane de celui-ci. Le sorcier répand le bruit que le novice est mort. Le nouvel arrivé demeure là pendant quelque temps et apprend un nouveau langage ; puis, quand l'initié est ramené au village, il est présenté sous un nouveau nom ; il ne doit reconnaître personne, et ses parents l'accueillent comme s'il était ressuscité (1).

Il est clair qu'il ne faut voir, dans la langue spéciale usitée pendant ces rites, qu'un phénomène du même ordre que le changement de costume, la mutilation, etc., c'est-à-dire un procédé de différenciation, de modification, de résurrection.

Telle est, si nous ne nous trompons pas, l'origine primitive de la brimade et l'une des raisons d'être du langage spécial des groupes accomplissant des rites d'initiation. Par la suite, ayant oublié les véritables causes originaires des rites, et la coutume en étant réglée, on chercha et on trouva des interprétations nouvelles qui déterminent à leur tour des gestes nouveaux venant se greffer, s'ajouter, et s'entremêler aux gestes anciens et persistants. Car, il arrive aujourd'hui ce qu'il arrivait dès l'aube des temps préhistoriques : c'est le rite qui est primitif ; la croyance n'apparaît qu'après coup, pour le justifier (Robertson Smith). Puisqu'on croit aujourd'hui que la brimade est une épreuve, il est tout naturel d'ajouter aux anciens gestes symbolisant la mort, la mutilation et la modification de l'homme, des gestes qui mettent à l'essai son courage. Toute croyance et tout

(1) WEBSTER, *Primit. Secret. Societies*. New-York, 1908 ; et L. LÉVY-BRUHL, *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1910.

rite se transforment suivant une règle analogue, — ainsi que nous le montrerons mieux plus loin. Qu'il nous suffise ici d'avoir indiqué notre interprétation des langages spéciaux parlés par les castes et par les groupes qui imposent au novice des rites de séparation, d'agrégation et d'initiation. L'apprentissage du langage spécial, dans ces cas, fait partie d'un rite d'agrégation.

LE BAS LANGAGE.

Quelle pittoresque littérature n'a-t-on pas créée à propos de ce langage spécial — langage ou argot? — qu'est le langage populaire; de ce bas langage du peuple formant vraiment une langue à côté de la langue! Les dictionnaires, les études critiques, les compositions littéraires forgées de toutes pièces dans cette langue spéciale, savoureuse, étrange, se comptent par centaines. A-t-on esquissé cependant une véritable théorie sociologique sur la naissance et le développement de ce langage populaire?

Qu'il nous soit permis de reprendre ici, en les élargissant et en les corrigeant sur quelques points, les idées que nous avons indiquées à ce propos, il y a quatorze ans, dans l'étude, déjà citée, sur ce sujet.

Les idées essentielles sur lesquelles — disions-nous — il faut faire reposer une interprétation sociologique du bas langage populaire sont celles-ci :

1° Les différences de tout genre, naturelles ou autres, existant entre les groupes sociaux font nécessairement naître entre ces groupes un antagonisme naturel; de la différence et de l'hétérogénéité des groupes naissent donc l'opposition et la lutte (*Il gergo nei normali, nei degenerati, etc.*, page 47);

2° Il existe des différences très marquées et de toute sorte entre les hommes composant les basses stratifica-

tions sociales et ceux formant les stratifications supérieures. La façon de sentir, de penser et d'agir des uns se trouve en opposition avec la façon de sentir, de penser et d'agir des autres (*Id., id.*, pages 48-49) ;

3° Par conséquent, l'opposition et la lutte entre ces différents groupes sont nécessaires et fatales (*Id., id.*, pages 53-54-56) ;

4° D'autre part, puisque sentir différemment c'est aussi parler différemment, le bas peuple a nécessairement un langage à lui, expression de sa façon de sentir, de penser et d'agir (*Id., id.*, pp. 82, 87, 106) ;

5° Il existe, entre les basses stratifications sociales et celles qui leur sont supérieures, un état permanent de lutte créé par l'hétérogénéité de ces deux groupes et en conséquence par les conditions sociales (*Id., id.*, pages 53 et suivantes). Le bas langage, issu de ces façons si particulières de vivre et de sentir, sert, entre autres, comme fonction de protection du groupe et même comme arme dans la lutte et les oppositions sociales (*Id., id.*, pages 56-57).



Les différences biologiques et sociales qui séparent entre elles les classes de la société constituent le fait fondamental qui donne origine aux différentes sortes de parlars des classes et par suite au bas langage.

Il nous semble que les profondes différences biologiques et sociales qui séparent les classes aisées et supérieures des classes pauvres et inférieures, et par suite l'existence, sur le même territoire, de deux peuples presque étrangers l'un à l'autre quoique vivant si rapprochés, — apparaissent de la manière la plus évidente dans les investigations que nous avons conduites afin de nous efforcer de dessiner le tableau d'une partie nouvelle

de l'anthropologie : *l'Anthropologie des classes pauvres* (1).

Tocqueville avait déjà écrit : « Les classes qui constituent la société forment autant de nations différentes » ; et on avait pu avec raison affirmer : *dans chaque nation il y a deux nations*, mais on n'aurait jamais pu croire que l'examen biologique et sociologique des individus composant les classes sociales aurait donné de ces axiomes, qui avaient quelque peu l'air de paradoxes, une confirmation exacte et constituant même un fait nouveau à cause de la richesse des détails qu'elle fournit sur l'inégalité — on pourrait même dire sur l'opposition — des classes sociales.

L'anthropologie des classes pauvres se propose l'étude positive et scientifique des classes pauvres, étude qui est nécessairement faite comparativement à celle des classes aisées et supérieures. Comme l'étude anthropologique d'une tribu, d'un peuple, d'une race, est conduite par le naturaliste moyennant l'examen des caractères physiques, psychologiques et ethnographiques des hommes composant le groupe examiné, sans oublier l'étude des causes (internes et externes) qui ont produit ces caractères, — de même l'anthropologie des classes pauvres « fait » l'anthropologie de ces classes en étudiant les caractères physiques, psychologiques et ethnogra-

(1) Voyez : *Note préliminaire d'anthropologie sur 3147 enfants des Ecoles de Lausanne, étudiés par rapport à la condition sociale* — in *Scuola Positiva*, Rome, 1903, mémoire récompensé par la Société d'Anthropologie de Paris; — *les Classes pauvres*, recherches anthropologiques et sociales. Paris, Giard et Brière, éditeurs, 1905; — et les volumes qui font suite à cet ouvrage : *Forza e ricchezza; studi sulla vita fisica ed economica delle classi sociali*, Turin, Bocca éditeur, 1906, et Barcelone, Henrich et C^e éditeurs, 1907; — *Ricerche sui contadini*, Sandron éditeur, Palermo-Milano, 1907; — *Anthropologie der Nichtbesitzenden Klassen*, Maas et Suchtelen, Leipzig et Amsterdam, 1910; — *Antropologia delle classi povere: studio biologico delle classi e delle professioni*, Milan, F. Vallardi éditeur, 1910, ouvrage récompensé par la Société d'anthropologie de Paris.

phiques des hommes qui les composent et en traçant l'étiologie de ces mêmes caractères.

Philosophes, économistes, hommes d'Etat avaient depuis longtemps étudié les problèmes qui touchent à la misère et aux classes pauvres, mais ces études économiques, morales, sociales, et autres, laissaient de côté l'homme de chair et d'os. L'anthropologie des classes pauvres, au contraire, se propose essentiellement l'étude de l'homme; elle n'admet pas qu'on fasse, pour l'étude de la pauvreté et des différentes zones de la hiérarchie sociale et économique, ce que les métaphysiciens ont fait pour l'étude des phénomènes sociaux : qu'on détache le phénomène lui-même des hommes qui l'ont produit, pour l'étudier à part, comme s'il n'avait pas ses racines dans la chair, le sang, les nerfs et les os des hommes chez lesquels il s'est manifesté. Elle veut étudier les hommes; elle veut apporter dans cette étude les résultats des sciences naturelles et médicales et les méthodes d'observation et d'expérimentation (1).

Il nous a été ainsi possible de démontrer que les classes socialement et économiquement inférieures diffèrent des classes supérieures, au point de vue des caractères *physiques et physiologiques*, à savoir : la taille, le poids

(1) L'anthropologie des classes pauvres se sert de deux méthodes fondamentales de classification des groupes sociaux : elle classe d'abord les hommes selon leur degré d'aisance (groupes aisés, groupes pauvres), et sur ces groupes ainsi formés elle procède à ses recherches; ensuite elle classe les hommes selon la profession (classes professionnelles : manuelles et intellectuelles, paysans, ouvriers des villes, ouvriers des mines, etc.) et sur ces nouveaux groupes elle répète les recherches déjà faites, ou elle en accomplit de nouvelles pour lesquelles cette dernière classification se prête mieux que la précédente. Ensuite, comme analyse complémentaire, elle groupe les hommes suivant la richesse ou la pauvreté des zones qu'ils habitent dans le même Etat; et elle tâche de dégager les caractères physiques, ethnographiques, etc. des hommes des zones riches par rapport aux mêmes caractères observés chez les hommes des zones pauvres, tout en recherchant quelle est la part qui revient aux influences économiques du milieu.

du corps, la circonférence de la tête, la hauteur du front, la capacité du crâne, le poids de l'encéphale, les proportions du crâne, l'angle facial, les différentes mensurations du crâne et de la face, la force, la résistance à la fatigue, le jeu et le périmètre du thorax, la capacité pulmonaire, la vélocité de la croissance, le poids des nouveau-nés, les déformations du squelette, la physiologie, les anomalies du crâne et de la face.

Ce qui se rapproche davantage du sujet qui nous occupe, ce sont les caractères *psychologiques* et *ethnographiques*, qui sont d'ailleurs intimement liés aux caractères physiques. Il y a là, aussi, deux psychologies, comme il y a deux classes. Entre les classes supérieures et les classes inférieures, nous constatons — toujours à l'aide des mensurations exactes de la psychologie expérimentale — des différences de sensibilité et de mentalité. Il y a de même deux ethnographies comme il y a deux classes. On a beaucoup parlé de l'ethnographie des nationalités, des peuples, des tribus ; on n'a pas suffisamment attiré l'attention sur l'ethnographie des classes sociales. Cependant, de même que pour faire l'ethnographie d'une tribu ou d'un peuple, on étudie son degré de civilisation, ses usages, ses mœurs, ses croyances, ses préjugés, et les manifestations de ses sentiments esthétiques, pourquoi ne devrait-on pas faire la même chose pour les classes sociales ? Car, de même que toute nation ou toute tribu possède une ethnographie qui lui est, dans un certain sens, particulière, de même chaque classe sociale a une ethnographie qui lui est propre. Etre différent (différences physiques), c'est aussi sentir, penser et juger différemment (différences psychologiques), et par conséquent c'est aussi agir diversement et se créer des mœurs, des coutumes et des usages spéciaux (différences ethnographiques).

De là, les différences ethnographiques entre les clas-

ses — et de là, les différences de langage; — l'étude du langage constitue précisément l'un des chapitres de l'étude ethnographique d'un groupe humain. Or, l'étude ethnographique des classes sociales constate de profondes différences entre les classes supérieures et les classes inférieures en ce qui concerne le degré de diffusion de la civilisation moderne, les croyances, la survivance des anciennes croyances magiques, animistes et totémiques, les formes que prennent les sentiments esthétiques (chansons, danses, dessins, croyances, etc.). Elle découvre aussi de très grandes différences en ce qui concerne les phénomènes démographiques, tels que la natalité, la mortalité, l'âge du mariage, la morbidité, la nuptialité.

Lorsqu'on est arrivé à la fin de ces comparaisons ethnographiques, on voit que les différences entre l'ethnographie d'une classe sociale et celle d'une autre — aisées et pauvres — sont parfois plus profondes que celles qui séparent l'ethnographie d'un peuple donné de celle d'un autre peuple très éloigné. C'est qu'en réalité les frontières qui séparent les deux grandes classes sociales, — aisées et pauvres — sont plus nettes et plus marquées que celles qui séparent les peuples les plus dissemblables; et, d'autre part, il y a plus de points de ressemblance entre les hommes des mêmes classes sociales de deux pays très différents qu'entre les hommes composant les hautes et les basses classes sociales d'un même pays (1).

(1) « L'anthropologie des classes pauvres » recherche aussi les causes de ces profondes différenciations entre les classes et elle met en lumière le mode de formation et de développement de ces classes. Après avoir constaté qu'il existe de profondes différences parmi les hommes et qu'il existe une loi selon laquelle ces différences se répartissent parmi les individus, elle fait remarquer que les hommes des classes inférieures présentent dans leur ensemble des caractères bio-psychologiques d'ordre inférieur, soit



Il y a donc surabondance de raisons pour que de ces différences de toutes sortes entre les classes sociales naissent les différentes formes de lutte et d'opposition, et pour que ces classes se créent des langages spéciaux. C'est donc pour cela que les basses classes de la société ont leur langue, qui est le bas langage.

La collection du *Père Peinard* (1883-1890), échantillon si pittoresque du bas langage parisien, s'ouvre précisément avec cette très fière déclaration, affirmant que le bas langage est le langage du peuple (n° 1, du 24 février 1889) : « Il est permis à un zigüe d'attaque, de la trempe de bibi, de faire en jabottant ce que les gourdes de l'Académie appellent des *cuirs*. Et j'en fais, mille tonnerres; je suis pas bouiffe pour des prunes! Pourquoi donc que je m'en priverais en tartinant? J'ai la tignasse embrous-

parce que les hommes naissant avec des caractères biopsychologiques inférieurs tendent à rester dans les degrés les plus bas de l'échelle sociale ou à tomber des degrés les plus hauts, tandis que les hommes présentant des caractères biopsychologiques plus élevés tendent à monter l'échelle sociale, ou à garder leurs positions supérieures, — soit parce que les conditions du milieu, chez les basses classes sociales, constituent une source permanente de causes de dégradation de tous les caractères physiques et mentaux. En démontrant en outre, — à l'aide de mensurations rigoureuses et de la méthode d'analyse statistique dite des sériations, — la présence chez les hommes des classes supérieures, d'une certaine quantité d'individus présentant les caractères physico-mentaux des hommes des classes inférieures — et dans les classes inférieures la présence, d'une quantité d'individus présentant les caractères biopsychiques des hommes des classes supérieures, l'anthropologie des classes pauvres donne, pour la première fois peut-être, la démonstration biologique de la possibilité de ce fait que les économistes appellent « la circulation des molécules sociales » indiquant par là l'ascension des « meilleurs » du bas en haut, et la descente des inférieurs du haut en bas. Consultez pour cela spécialement : *Anthropologie der Nichtsitzenden Klassen*, Leipzig, 1910, paragr. 62 et 63 — et l'*Antropologia delle classi povere*, Milan, 1910, qui lui fait suite; pp. 68-74 et 105.

saillée, je la démêle, comme on dit, avec un clou ; — je vois pas pour quelle raison je bichonnerais mes flanches... Mes phrases ne sont pas pondues pour les petits crevés, qui font leur poire un peu partout. Les types des ateliers, les gas des usines, tous ceux qui peinent dur et triment fort me comprendront. *C'est la langue du populo que je déroise*, et c'est sur le même ton que nous jabottons quand un copain vient me dégouter dans ma turne et que j'allonge les guiboles par-dessus ma devanture pour alier siffler un demi-setier chez le troquet du coin. *Etre compris des bons bougres, c'est ce que j'veux ; pour le reste, je m'en fous.* »

Il faut être Parisien, et même, comme on dit, Parisien de Paris, c'est-à-dire tout à fait connaisseur du langage spécial du bas peuple, — aujourd'hui si répandu dans le roman-feuilleton, au café-concert et au théâtre, — pour comprendre exactement ce préambule du Père Peinard. Celui qui connaîtrait à la perfection la langue française, sans connaître le bas langage parisien, ne pourrait pas, même en s'aidant de tous les dictionnaires de l'Académie, comprendre ce langage. Il trouverait, il est vrai, dans le dictionnaire de l'Académie, l'explication de quelques mots familiers (tartiner, gas), ou très familiers (jabotter), — mais il ne trouverait pas *zigue, bibi, bouiffe, flanches, petit crevé, copain, dégouter, turne, guiboles, troquet, bougres*, — mots appartenant soit au véritable langage spécial du bas peuple, soit au langage très familier. Le Dictionnaire de l'Académie n'a pas encore eu le courage, ou l'occasion, de les enregistrer... Cela viendra, peut-être, un jour.

Ce n'est donc pas sans un sens profond et admirable de réalité que Zola fait parler à ses ouvriers le vrai langage du peuple, — et que bien plus tard le traducteur français de Plaute — Laurent Tailhade — empruntera au bas langage populaire parisien ses phrases et ses

formules pour rendre au dialogue latin de Plaute, dans *la Farce de la Marmite*, la vie et la réalité qu'une traduction incolore lui aurait enlevées. C'est Laurent Tailhade lui-même qui nous dit, à ce propos, quelle fut son ambition. Tenter de restituer au vieux comique le mouvement, la drôlerie et le pittoresque dont une longue suite d'incolores versions l'a dépouillé ; emprunter à l'argot ses formules concrètes, ses images, ses tropes éclatantes, ses contrastes et ses raccourcis ; ne reculer ni devant l'archaïsme ni devant le modernisme de l'expression, garder cependant les formes du langage, les mœurs et les décors latins ; ne franciser ni les vêtements ni les ustensiles... calquer parfois le texte avec la plus étroite minutie et parfois l'interpréter de la manière la plus libre ; attribuer à la populace une part légitime dans l'héritage plautinien...

Et les enfants du peuple, les petits enfants qui parlent à peine, n'emploieront-ils pas le langage spécial du peuple lorsque le poète de la misère, Jehan Rictus, les fera parler dans des vers truculents, pleins de force et de coloris ?

Nous, on est les pauv's' tits Fan-fans,
Les p'tits flaupés... les p'tits foutus,
A qui qu'on flanqu'sur le tu-tu ;

Les ceuss' qu'on cuit, les ceuss' qu'on bat,
Les p'tits bibis, les p'tits bonhommes,
Qu'ont pas d'bécots ni d'sucs de pommes,
Mais qu'ont l'jus d'triqu' pour sirop d'gomme
Et qui pass'nt de beigne à tabac.

Les p'tits vannés... les p'tits vanneaux
Qui flageol'nt sur leurs p'tits échasses
Et d'qui on jambonn' dur les chasses,
Les p'tits Pierrots... les tit's vermines
Les p'tits sans cœurs, les p'tits sans-dieu,

Les fuit-d'-partout... les pisse au pieu
 Qu'il faut ben que l'on esstermine... (1).

« Etre compris des bons bougres, c'est ce que je veux ; pour le reste, je m'en fous. » L'expression est crue et incisive. Elle révèle cependant avec une netteté admirable ce caractère des langages spéciaux que nous avons appelé le *signum* de la classe, ou de la caste. Le peuple, lui aussi, est une caste : il proclame de ne pas avoir tous ses droits et il les réclame. Il n'a pas de costumes de soie ou d'or, il n'a que des haillons ; il ne connaît pas le langage des Académiciens, il n'a que son bas langage ; mais il est fier de ses haillons et de son bas langage qui constituent les indices de sa classe. Ainsi autrefois les gueux avaient quelque fierté d'être les *Gueux*, et les révoltés des Pays-Bas, appelés par mépris les gueux, eurent l'audace de s'appeler eux-mêmes ainsi et de faire du nom de gueux le nom glorieux de la classe et de la nation. Qui est-ce, ce père Peinard qui aime tant à dégoïser le langage des bons bougres ? Le « populc », le « prolo ». Et il en est fier. « Je suis un prolo, un rapetasseur de savates ; si vous préférez gniaff, ou mieux bouiffe... Le Père Peinard a mis la patte à trente-six métiers. Naturellement, pas dégotté de picaillons. C'est pas en turbinant qu'on les gagne. Il n'y a qu'un moyen pour faire rappliquer les monacos dans sa profonde : faire trimer les autres à son profit.. Pas de regret ; je préfère être resté prolo. » Dans ces quelques lignes, les mots du langage spécial jaillissent comme des fusées. Il y a, de la part de l'auteur, une profonde et véritable complaisance à employer le langage dont il est fier, comme il est fier d'appartenir à la classe sociale qui le parle. Vous trouverez le *rapetasseur*, terme familier, dans le

(1) JEHAN RICTUS, *les Soliloques du pauvre*. Paris, 1897.

Dictionnaire de l'Académie; vous y trouverez *trimmer* comme étant populaire, — mais pour *prolo*, *gniaff*, *bouiffe*, *dégotter*, *picaillons*, *turbiner*, *rappliquer*, *monacos*, *profonde*, il faut que vous recherchiez dans la mosaïque étrange et irisée — formée par des apports si différents — du langage le plus bas.

C'est parce que le langage spécial du *populo* est, en quelque sorte, une marque de distinction dont le peuple est fier, qu'on a soin de se servir de ce langage lorsqu'on s'adresse au peuple pour le flatter, pour obtenir quelque chose de lui, pour combattre dans ses rangs, même si on sort d'une classe, d'une caste, d'un milieu différents de ceux du peuple. Il ne serait pas difficile de collectionner un grand nombre de mots et d'expressions du bas langage populaire en feuilletant les discours électoraux des candidats des différents partis (surtout des socialistes), s'adressant au peuple; ou en feuilletant le journal socialiste français *l'Humanité*, dont les *Echos* présentent assez souvent la phrase du langage spécial. « Il avait du poil l'avocat. Il en avait jusque dans la main, — lit-on dans un des *Echos* concernant la théorie d'un avocat socialiste expliquant « comment on renverse un omnibus pour commencer une barricade » — « et à tous il donnait rendez-vous à la prochaine occase ». Et à propos d'un célèbre procès :... « C'était se payer la balle des jurés; ils se sont offert celle de la Cour en répondant non. » C'est aussi dans le bas langage du peuple que s'exprime le placard clérical vendu dans les bureaux du *Peuple du Dimanche*, et distribué dans la région de Charleville, au lendemain de la mort de Ferrer. Nous y trouvons les expressions suivantes : « Il n'y a que les poires qui ont marché dans la combinaison;... c'est bien fait pour sa gueule;... sale coco;... une grue;... passer l'arme à gauche... », etc.

On fait ainsi de nos jours ce qu'on faisait autrefois

lorsqu'on voulait parler au peuple ou faire parler le peuple : dans les vieux Mystères, — par exemple dans le *Mystère du Viel Testament* (1458?) — parmi les vingt-cinq personnages qui animent la scène, Saouldouvrer, charpentier, et Gasteboys, son valet, y parlent le langage du peuple, — ainsi que fait aujourd'hui Dranem au café concert, — tandis que le bourreau Gournay et son valet Micet y ajoutent quelques expressions d'argot. De même dans le *Romant de la Rose*, Jean de Meung, lorsqu'il veut imprimer une allure vulgaire au dialogue, se sert d'un bas langage :

Vers. 9. 249 Pour moi mener tel rigolage
 Pour moi menes-vous tel bobant (1)?
 Qui cuidés-vous aller lobant (2)?
 9. 259 A cui pares-vous ces chataignes (3)?

Bien plus tard, le *Drapeau rouge de la Mère Duchesne contre les factieux et les intrigants* (4), pièce royaliste, sera écrit dans le style du journal rédigé par Hébert, ainsi que les deux pièces populaires royalistes : *Grand jugement de la Mère Duchesne* et *Nouveau Dialogue* (5).

Et aujourd'hui, puisque en France les classes les plus déshéritées se sont avancées au premier plan de la scène sociale et se meuvent en pleine lumière en attirant le regard et la curiosité du public, quoi de plus naturel que même l'homme de lettres s'efforce de créer — en créant son œuvre d'art — une œuvre où le bas langage et l'orthographe populaire forment la parure la plus belle et la plus pittoresque (6)?

(1) Forfanterie.

(2) Plaisantant.

(3) Qui voulez-vous tromper?

(4) 1^{er} Dialogue, mars 1792.

(5) S. D. (1792).

(6) V., par exemple, *l'Épopée au Faubourg*, par ALFRED MACHARD, in *Mercure de France*, 16-VIII-1911. « — Hé ! P'tit Louis, magne-toi !



Il est tout naturel que ce bas langage remplisse un rôle très efficace de protection et de défense de l'organisme social qui l'a créé. Car une des lois du langage spécial n'est-elle pas celle-ci : le langage spécial de chaque groupe développe plus ou moins sa fonction de protection précisément en rapport au degré de différenciation (physique, mentale, professionnelle ou autre) du groupe ? On peut même voir dans le langage spécial du peuple une arme véritable dans sa lutte de groupe. Le peuple ne forme-t-il pas un groupe social qui se trouve perpétuellement en lutte contre les autres groupes sociaux ? Les raisons d'être de l'opposition entre les groupes sociaux sont permanentes et nécessaires. Des différences physiques et mentales entre les groupes jaillissent les oppositions et les affinités, de même que les affinités mentales et autres font naître la collaboration et la cohésion. Le biologiste et le statisticien peuvent mesurer, et dans plusieurs cas avec une exactitude mathématique, la puissance des différentes forces d'opposition et d'attraction parmi les molécules sociales. C'est ainsi que l'a fait Galton en étudiant, dans la formation de la société conjugale, la force d'attraction des différents caractères physiques et mentaux (taille, couleur des yeux, culture, tendances artistiques) (1). Or, les hommes tendent à se grouper en

C'est bien bath aujourd'hui chez Mame Piénu... — Un' loterie jusqu' on gagne un bocal ed' pralines. Viens voir que j'te dis!.. — Pas l' temps. J' vas mener la gosse. — Ta frangine ! Elle attendra. T'as-ti un sou?... »

(1) V. aussi les études du même genre de K. PEARSON et LEE sur l'« assortative mating », in *Phil. Trans. Roy. Soc. London*, 1896 et 1900, et in *Proc. Roy. Soc.*, 1899, et l'article de J. BERTILLON : *Sur une méthode de calcul pour apprécier la fréquence des mariages mixtes*, in *Annales de démographie internationale*, VI, 1882, pp. 140 et suiv., où l'on compare la probabilité mathématique de certains faits, tels que les mariages entre les personnes appartenant à la même religion, avec la probabilité statistique.

classes, en hiérarchies sociales ou autres, précisément grâce à des phénomènes de sélection qui déterminent la réunion en groupe des éléments semblables. Tant qu'il y aura des différences physiques et mentales parmi les hommes, il y aura des groupements différents formés par les ressemblances, et il y aura par conséquent des phénomènes d'attraction et de répulsion. De ces différences parmi les hommes — remarquons-le en passant — il en existera toujours, puisque tout homme naît avec des caractères physiques et mentaux qui lui sont propres et qui ne sont, pour ainsi dire, superposables à ceux d'aucun autre homme (1).

Ainsi les inégalités et les oppositions constituent des faits nécessaires et inévitables, même en dehors des concurrences et des oppositions économiques auxquelles Marx limitait les causes des luttes sociales. Dans ces luttes, pouvant jaillir même en dehors du facteur économique, la langue spéciale peut servir d'arme d'offense ou de défense. De ce langage spécial de la misère et de la souffrance, on peut vraiment encore aujourd'hui répéter ce que chantait, à propos du véritable argot, Olivier Chéreaux :

O argot incomparable,
L'appuy de tous les souffreteux,
Le confort des misérables,
Indigens et nécessiteux,
Vive l'argot et tous les gueux!

Le bas langage — à qui la haine n'est pas étrangère

(1) On pourrait démontrer la vérité de ce fait en étudiant la distribution des caractères physiques et mentaux, traduisibles en chiffres, parmi les hommes, ainsi que l'a fait Quételet pour la taille en obtenant une courbe binomiale. C'est sur ce principe, d'autre part, que reposent tous les systèmes et toutes les études sur l'identité, judiciaire ou non, études qui se servent soit des empreintes digitales, soit de l'anthropométrie, de la colorimétrie et du « portrait parlé ».

— attaque ainsi de toute sa force et de toute sa rudesse les hommes, les choses et les idées de la classe ennemie. Il est tout fait pour chanter la chanson de la haine, et quoique les moralistes et les sociologues tâchent de toutes leurs forces d'écartier la haine de tout jeu des forces sociales, il est indéniable que cet éternel sentiment est toujours présent dans l'éternelle lutte des groupes et des classes.

Il ne serait pas difficile, d'ailleurs, de justifier en quelque sorte la fatalité et le rôle de ce sentiment qui tient éveillé au cœur de l'homme le désir âpre et insatiable de courir toujours plus loin, de s'élever toujours plus haut; de ce sentiment qui tient éveillé aux cœurs des groupes et des classes le désir farouche de lutter, de vaincre, et de conquérir toujours d'avantage des droits nouveaux, de nouvelles jouissances et de nouveaux espoirs. Paul-Louis Courier n'a-t-il pas fait, avec l'esprit fin et profond dont il était coutumier, l'apologie du pamphlet (1)? Et le pamphlet ne remplit-il pas, dans le drame des luttes de la parole, la mission cruelle que la haine remplit dans les luttes sociales? C'est dans l'expression ardente de la haine qu'apparaissent, plus qu'ailleurs, toute la force et toute la saveur, dense et concentrée, du bas langage populaire. Hugo a écrit que la prose de Tacite était un acide corrosif qui tuait. Mais n'y aurait-il pas dans une seule phrase de bas langage plus d'acide corrosif et plus de poison que dans toute la prose de Tacite?

Le langage du bas peuple est essentiellement l'expression du sentiment. Ce n'est guère le raisonnement qui pousse à l'action les groupes sociaux; c'est le sentiment, — et parmi ces sentiments la haine, quoi qu'on en dise, joue l'un des rôles les plus efficaces. Les théoriciens des

(1) Dans le *Pamphlet des Pamphlets*, 1824.

luttres sociales ne s'en cachent pas. Dans *la Guerre sociale* (janvier 1910), on trouve, à propos des polémiques engagées pour ou contre la représentation proportionnelle, une curieuse documentation de cet état d'esprit, fait de sentiments souvent aveugles, mais toujours efficaces — : « Nous proclamons, une fois de plus, que ce n'est pas en alignant des chiffres froids et glacés ou des raisonnements impeccables de logique abstraite... qu'on entraînera le peuple, mais en s'adressant à sa passion, en faisant vibrer chez lui la corde sentimentale, en faisant miroiter à ses yeux des paradis terrestres à sa portée quand il le voudra, en adoptant une façon de combattre capable de l'intéresser comme un drame et un roman-feuilleton. » Et pendant que *la Guerre sociale*, en prenant place de ce côté de la barricade où luttent les classes qu'elle désire conduire à l'assaut, écrivait ces lignes, monsieur Pataud, de la Confédération Générale du Travail, proclamait, dans un grand journal bourgeois, que le syndicalisme se serait servi, entre autres armes, du « sabotage des plaisirs bourgeois », en affirmant ainsi, une fois de plus, le rôle du sentiment et de la haine dans la philosophie et la pratique des luttres des classes. Il était moins en désaccord, en cela, de ce qu'on pourrait croire au premier abord, avec monsieur Paul Bourget assurant, dans sa *Barricade*, que les classes vivent à l'état de lutte, et que c'est dans l'état perpétuel de résistance qu'une classe, voulant s'imposer et vaincre, doit vivre. *La Barricade*, écrit Paul Bourget, pose nettement ce fait indiscutable : qu'il y a des classes ; — ce second fait, non moins indiscutable, que ces classes sont soumises à la loi de la lutte pour la vie, aussi vraie pour les espèces sociales que pour les espèces animales, et elle formule hardiment ce pronostic, que la civilisation doit devenir plus forte, plus accomplie, si, acceptant cette loi de la lutte et la pratiquant virilement, les classes développent, les unes

contre les autres, des puissantes qualités d'attaque et de résistance. Il s'en suit qu'en présence du formidable mouvement ouvrier qui se dessine partout à l'heure présente la classe capitaliste : nobles, bourgeois, patrons, doit s'organiser, si elle veut vivre, à l'état de résistance (1).

Comment écarter le sentiment de la haine de cet état perpétuel de lutte qui anime les classes sociales ; comment écarter la haine de cet « état de résistance » perpétuel où sont appelées à vivre les classes, celles du haut comme celles du bas ?



Il faut bien avoir saisi l'importance du fait que nous venons d'indiquer pour voir dans toute son exactitude l'un des côtés les plus caractéristiques du bas langage : l'esprit de dégradation et de dépréciation. C'est dans un furieux langage de haine que *le Père Peinard*, documentation pittoresque et abondante du bas langage, exprime au nom des *prolos* son aversion profonde pour tout ce qui n'est pas de son monde, de son groupe, de sa classe. La chronique raconte que la misère a tué un pauvre diable dans un taudis ? « Si ça ne fait pas bondir, des fourbis pareils, dus à la misère ! Et tout cela, nom de Dieu, pendant que les types de la haute nocent à tire larigot, et gaspillent plus de picailions qu'il n'en faudrait pour donner un peu de bonheur à la floppée des ventrescreux ! » Le gros banquier amasse des sacs pleins d'écus d'or ? « Que ça peut bien lui foutre que des milliers de pauvres diables se ruinent, tombent dans la mistoufle, qu'ils se fassent sauter le caisson de découragement ?.. C'est ce roi de la finance qu'il faut estourbir tout le premier... Mais les têtes de veaux de la triperie (2) sont les

(1) Lettre de M. BOURGET au *Journal*, 7 janv. 1910.

(2) Les sénateurs. *Le Père Peinard* appelle : les grosses tripes,

laquais du gros banquier... Je ne saurais trop le seriner. Toutes ses richesses ont été barbotées. Quand donc irons-nous foutre notre nez par là? Ce sont des turnes très bath. Le *populo* y serait chouettement. Ce qu'ils pionneraient les mômes qu'on collerait dans les plumards du Roi des Grinches! Et son château! Ça sera un chouette patelin pour la convalescence des éclopés du turbin!»

La philosophie de l'histoire des luttes sociales : les bourgeois succédant aux aristocrates et s'emparant des droits et des privilèges de ceux-ci, malgré les idées égalitaires de la Révolution. — est brièvement exposée en quelques lignes de bas langage au bon *prolo*, aux bons *purotins*, aux bons *turbineurs*, le jour de la commémoration de la prise de la Bastille — avec qui devaient tomber tous les privilèges! — le 14 juillet 1890 :

« Y a plus de seigneurs !

« Mais les billets de banque c'est plus urf que les parchemins : les bourgeois ont choppé la place des nobles !

« Le droit de cuissage n'est pas mort !

« C'est les patrons et les richards qui en usent : qu'une ouvrière fasse sa mijaurée ; elle sera saquée illico...

« Y a plus de roi ; c'est très bath ! Mais, au fond, c'est kif-kif ».

Le *populo* crève la faim ? L'hymne de haine du *populo* argotier se fait encore plus farouche : « Si c'est pas dégoûtant de voir les quotidiens constater en deux lignes qu'un ouvrier vient de mourir de faim près des

les sénateurs, probablement à cause du ventre qu'ils doivent avoir à cause de leur âge ; et de cette image il a dérivé les autres : *triperie*, le Sénat ; *têtes de veaux*, les sénateurs. Les députés ne sont pas mieux traités : ce sont « les bouffe-galette de l'Aquarium du Quai d'Orsay » : ils sont donc les poissons (et l'injure est atroce de la Chambre, placée sur le bord de l'eau.

Halles !... Car, enfin, si — comme on dit — les canards sont mis au monde pour instruire le *populo*, ils doivent dauber sur ses vrais intérêts. Ah, ouiche, va t-en voir si les poules pissent ! Des mistouffles, des pauvres bougres, faut pas en parler... Comment, à côté de cette sacrée carcasse de fer (les Halles) où il y a des cargaisons de boustifaille, un homme claque ! Un déchard crève, le ventre vide à côté de la cathédrale de la mangeaille ! Et c'était pas un flemard que ce pauvre bougre ! Il avait — le couillon — massé toute son existence pour engraisser son singe. Le feignasse tient le pognon et godaille avec ; — le *prolo* est mort ! »

Ainsi le langage spécial du bas peuple sert aujourd'hui comme hier à combattre la lutte contre les hommes des classes privilégiées, à les attaquer, à les insulter, à les berner ; — aujourd'hui comme hier, lorsque la bouquetière poissarde insultait Vadé, le poète, dans ce langage des Halles que l'anonyme auteur du *Dictionnaire* (1) définissait comme le langage des « plus vils artisans, des crocheteurs, des bateliers, des porteurs d'eau, des goujats d'armée et d'autres personnes qui ont une langue à part », langage dit des Halles « parce que le langage dont il s'agit vient proprement de ce pays là et que c'est aux Halles qu'un tel jargon a plus de cours ». — « Echappé d'andouille », — « meuble de Châtelet » — « que Charlot vous endorme » ! crient les poissardes :

Qu'il est genti ! Y s'fache ! Y rira ;
 Sa bouche commence à s'fendre ;
 Ce s'roit ben dommage de l'pendre
 Car il paroît qu'il grandira (2).

(1) Le *Dictionnaire des Halles* (attribué à Artaud ou à Furetière), Bruxelles, 1696.

(2) VADÉ, *Œuvres*, tome III. Paris, 1758.



Le bas langage est donc, en quelque sorte, le *signum* dont est fière la caste qui le parle; il est aussi une des armes à l'aide de quoi le peuple, qui est en bas, se sert pour assaillir les classes supérieures dont il veut prendre la place.

Ce sont là les *fonctions* essentielles du bas langage. Quel est, essentiellement, le mode de sa *composition*?

Si nous ne nous trompons pas, il faut chercher le fait fondamental constituant l'esprit du bas langage, dans sa tendance constante à la *matérialisation* des idées et, par là, à l'*abaissement* de tout ce qui se passe à travers le tamis impitoyable de cette forme si caractéristique de langage spécial.

Matérialiser signifie rendre concret ce qui est abstrait; incarner dans un fait matériel ce qui est spirituel; faire tomber le plus possible les idées sous les sens; faire passer l'abstrait au concret et l'intellectuel au sensitif; substituer à chaque image qui ne soit pas l'image d'un objet matériel, l'objet qui est en rapport analogique avec l'idée dont il doit prendre la place. Mépriser devient cracher sur; étudier devient piocher; faire une maladresse devient mettre les pieds dans le plat; coûter cher devient coûter les yeux de la tête. M. Raoul de la Grasserie a fait à ce propos une observation vraiment géniale dans son livre : *Des parlars des différentes classes sociales* (1), lorsqu'il a observé que le peuple, en transposant les idées du monde abstrait au monde concret, se sert d'une série de processus logiques qui font descendre l'idée, plus ou moins abstraite, au monde de l'homme, de l'animal, de la plante, des objets inanimés. Toute idée abstraite, en d'autres termes, est matérialisée à l'aide d'une comparai-

(1) Paris, P. Geuthner, édit., 1909.

son avec les membres du corps humain ou avec les actions humaines et les ustensiles domestiques, — ou bien à l'aide d'une comparaison avec les animaux, les plantes et objets inanimés.

Alors, avoir une déception devient se casser le nez (homme); le dénonciateur devient le *mouton* (animal); l'insuccès devient un *chou blanc* (végétal); perdre la raison deviendra *perdre la boussole* ou la *boule* (objet inanimé) ou *avoir une araignée dans le plafond*. C'est aussi dans les proverbes — forme caractéristique où s'exprime la pensée du peuple — que la matérialisation est évidente. Le proverbe matérialise toute idée dans des images prises au corps humain, aux animaux, aux végétaux, aux minéraux et aux objets inanimés : qui trop embrasse mal étreint ; il faut hurler avec les loups ; quand la poire est mûre elle tombe ; tout ce qui reluit n'est pas or ; la lame use le fourreau, etc.

L'individualisation est aussi très usitée par le bas langage ; elle n'est pas autre chose qu'une forme de matérialisation. Individualiser c'est appeler Charlot le bourreau, Jean Raisin le vigneron, Judas le traître, Sainte-Touche le jour de la paye ; c'est donc matérialiser.

La matérialisation de l'idée constitue l'indice d'un rapprochement entre la mentalité du peuple matérialisant sa pensée et celle du primitif ou de l'enfant, qui en font autant. Il faut remarquer cependant, — ce qui manque à l'idéation primitive et enfantine — que la matérialisation de la pensée dans le bas langage se plaît, la plupart des fois, à concréter l'image dans des formes qui la dégradent. La matérialisation peut assez souvent donner de la saveur à l'image ; c'est pour cela que l'on s'accorde à trouver si pittoresque le bas langage, mais le peuple ne préfère que cette forme de matérialisation qui déprécie et qui fait descendre d'un degré ou de plusieurs degrés l'idée qu'il veut matérialiser. Les objets matériels,

déjà matérialisés dans le langage plus noble, devront par conséquent descendre d'un ou de plusieurs degrés et être indiqués par des objets qui soient, pour ainsi dire, plus matériels encore. L'homme, qui pourtant est déjà quelque chose de matériel, sera ainsi dégradé jusqu'à l'animal, à la plante, à l'objet inanimé; — au lieu de corps on dira la carcasse; au lieu de cuisses, les gigots; au lieu de pieds, les pattes; au lieu de jambes, les fuseaux.

Tout ce qui est abstrait doit se matérialiser; tout ce qui est matériel et animé doit se matérialiser davantage, se dégrader et se déprécier en descendant d'un degré ou de plusieurs degrés.

Tels, il nous semble, sont les faits fondamentaux qui règlent le processus logique de formation du bas langage et qui lui donnent en même temps la saveur, l'ironie, le pittoresque. Ce désir d'abaisser, de dénigrer, de déprécier, cette expression de la jalousie et presque de la haine, ne sont-ils, en grande partie, le résultat des luttes et des oppositions entre les classes inférieures et celles qui leur sont supérieures? On affirme que les bossus ont de l'esprit; ils ont certainement une tournure de l'esprit qui aime à dénigrer, à abaisser, à déprécier; d'où l'ironie et la saveur. Mais c'est que le bossu est tout naturellement porté à voir les hommes d'un œil jaloux et envieux; — de même le bas peuple ne se voit-il pas, lorsqu'il se compare aux hommes qui jouissent de la vie, de l'argent ou de pouvoir, comme doit se voir l'homme contrefait, lorsqu'il se compare aux autres hommes? L'état perpétuel de jalousie, d'envie, d'opposition chronique et systématique, d'infériorité sociale ou autre, où le peuple vit, fait surgir de l'âme du peuple l'instinct de dépréciation, d'abaissement et de dénigrement, qui forme un des stigmates, et non des moins évidents, du bas langage.



Le stigmatisme de l'ordurier et de l'obscénité, qui marque assez souvent le bas langage, est encore une des expressions de l'âme populaire. Le bas langage, en matérialisant, impose aux mots les plus nobles un sens ignoble : cela ne lui suffit pas, car il impose aux mots et aux phrases les plus claires un sens équivoque, nous voulons dire un sens ordurier ou obscène ; ce qui est aussi une forme de dégradation.

Que le bas langage soit trop souvent ordurier et obscène, c'est là un fait tant de fois signalé et démontré qu'il est inutile de s'arrêter sur ce sujet sinon pour indiquer une différence essentielle, à ce point de vue, entre le bas langage du bas peuple italien et celui du bas peuple français.

Les allusions obscènes sont très fréquentes dans le langage du bas peuple de Rome, que nous avons tout particulièrement étudié ; mais il n'y a sous ce rapport aucune comparaison à faire avec le bas langage parisien. Le bas peuple romain aime, à tout instant, faire allusion aux organes génitaux et aux manifestations les plus sensuelles et les plus perverses de l'amour, tandis que le bas peuple parisien se contente d'allusions ordurières, mais moins libertines. Nous avons collectionné et publié, aux chapitres de l'ouvrage déjà cité, dédiés aux *sordida verba* du bas langage de Rome, une centaine de phrases de bas langage où les idées les plus innocentes et banales ne sont rendues que par des phrases du langage spécial contenant les allusions les plus obscènes. Pour dire, en effet : — voilà une jeune fille qui n'a pas de dot ; — cet homme dit être malade, mais en réalité il se porte très bien ; — il faut soutenir un combat ; — il assure de l'aimer, mais, en réalité, il ne l'aime pas ; — il a fait un déjeuner délicieux ; — il s'est marié ; — pourquoi es-tu

de mauvaise humeur? — c'est l'enfant gâté de sa mère; — je n'ai pas peur; — tais-toi! — il faut essayer plusieurs fois avant de réussir; etc., etc., le bas langage se sert d'expressions typiques qui contiennent toutes les allusions les plus effrontées aux nudités les plus cachées du corps.

Nous avons recueilli aussi des dialogues injurieux, en langage spécial, dont chaque mot est une obscénité, des dialogues assez longs, — car les hommes du peuple aiment à se donner la réplique des injures dans leur langage spécial, et cela avec des phrases déjà établies — et nous avons aussi collectionné des chansons, des devinettes, des prières même, — oui, des prières, — ainsi que l'*oremus* et une sorte de *pater noster* dit le « *pater noster della Francia* » (*pater noster* de France) exclusivement composés de mots profondément obscènes. Pourquoi les romains d'aujourd'hui appellent-ils ce *pater noster* énigmatique et obscène — exprimé avec les mots les plus typiques du bas langage, et que certaines midinettes récitent avant de commencer leur journée de travail, — *Pater Noster* de France, voilà ce qu'il nous a été impossible de découvrir. Probablement les raisons qui les ont conduites à faire remonter aux étrangers la paternité de cette obscène déformation d'une prière sont du même genre que celles qui font appeler l'avarie *mal français* par les Italiens et *mal napolitain* par les Français!

Nous avons collectionné aussi des dialogues d'injures (*botta e risposta*) où les individus, en s'injuriant, se donnent la réplique avec des mots et phrases obscènes, les répliques étant, la plupart du temps, commandées par la rime ou par l'assonance; nous pourrions aussi citer, pour le bas langage de Rome, la réplique obscène à presque tous les numéros, de 1 à 90 (les numéros avec lesquels on joue au loto) et même les répliques, du même genre, aux litanies et aux différentes phrases, les plus

connues, composant les fables populaires les plus répétées.



Après avoir remarqué l'importance que prend, dans la création du bas langage, l'état perpétuel de jalousie, d'envie, d'opposition, d'infériorité, où le peuple vit — il ne faut pas hésiter à attribuer à cet état perpétuel de jalousie, de concurrence et même de haine, la déformation ironique, grotesque, dépréciante, dégradante, que le bas langage imprime constamment aux mots, après l'avoir imprimée aux images. La déformation des mots, qui se trouve à chaque page du bas langage, ne forme-t-elle pas partie du même processus logique de dégradation que le bas langage imprime aux images ?

On a beaucoup parlé des déformations imposées — avec des chances et des fortunes bien diverses ! — aux mots par le bas langage populaire ; on a interprété de différentes façons cette manie qu'a le peuple de triturer les paroles, de les amputer, de les allonger, de les déformer à l'aide de tampons qu'il met entre les syllabes et qui les rendent difformes, gibbeuses, cahotantes. Ce n'est pas là, pourtant, un fait bien simple et tout naturel de dégradation syllabique auquel le peuple est porté pour les mêmes raisons psychologiques qui le portent à la dégradation, à l'abaissement et au déigrement des images ?

Ce procédé de déformation des mots dans le bas langage fourmille d'une grande quantité de méthodes. Ajouter aux mots des suffixes ; retrancher des mots la dernière syllabe (déjà Privat faisait remarquer qu'à Paris, en 1830, on ajoutait aux mots la syllabe *mar*, — *épice-mar* pour épicier, — et qu'en 1823, époque où les dioramas avaient le plus grand succès, on parlait en

rama) (1); substituer aux lettres, ou aux syllabes, des lettres ou des syllabes assonnantes; transposer les lettres et les syllabes; fondre deux mots en un seul; tout cela est un jeu, et une nécessité, pour le bas langage, qui prend d'assaut les mots ainsi qu'il a pris d'assaut les images, et qui désire dégrader, déprécier, abaisser, ridiculiser les uns et les autres.

De cette déformation et de cette [dégradation, toutes mécaniques, des mots peuvent naître automatiquement des images qui donnent à leur tour naissance à des paroles nouvelles; c'est là une véritable découverte que Graziadeo Ascoli avait entrevue dans ses *Studi critici* (2) et que Marcel Schwob et Georges Guieysse ont mise au point d'une façon si remarquable (3), ainsi qu'il nous sera donné de le montrer plus loin.

En partant de ces principes, et en feuilletant la monographie que Charles Nisard a dédiée aux parisianismes populaires (4), nous trouvons une certaine quantité de mots dont on a cherché à expliquer l'origine par les étymologies les plus ingénieuses, mais qui en réalité n'ont — pensons-nous — d'autre origine que le «truquage» usité chez le peuple par l'application de suffixes et de préfixes, par changement de syllabes, etc., ainsi que *accueillir* pour prendre, chercher, qu'on voudrait faire descendre de *aquilir*, anglo-normand, prendre, mais qui, assez vraisemblablement, n'est que le produit, pensons-nous, du

(1) A. PRIVAT D'ANGLEMONT, *Paris anecdote*, 1854. Voyez aussi le *Père Goriot*, de BALZAC, page 56, édit. du Centenaire : *santérama*, *froitorama*, *soupeaurama*, etc.

(2) G. ASCOLI, *Studi critici*, in *Studi orientali e linguistici*, fascicolo III, Milan, 1861.

(3) M. SCHWOB et G. GUIEYSSE, *Etude sur l'argot français*, in *Mém. de la Soc. Linguistique de Paris*, tome VII. Paris, 1889.

(4) CH. NISARD, *De quelques parisianismes populaires*, etc., Paris, 1876. Voyez aussi du même auteur : *Etude sur le langage populaire de Paris et de sa banlieue*, des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, Paris, 1872, et *l'Histoire des livres populaires*, tome second, ch. XII, dédié à la Linguistique, Paris, 1864, deuxième édition.

truquage du mot *cueillir*, à l'aide du préfixe *ac* ; — *apparat* pour appartement ; — *avisoire* pour avis ; *battre la calabre*, pour battre le pavé, vagabonder (calabre est une déformation de calade, terme de manège par lequel on désigne la pente d'un terrain) — *cen, sen, san*, pour ce, dans les écrits populaires du xvii^e siècle ; — *ch'* pour cher ; — *chochon* pour compagnon (prononciation déformée de *soçon*, mot de l'ancien français qui signifiait compagnon ; le truquage de prononciation suggère une image nouvelle, le *cochon*, et la création de la phrase populaire : *camarades comme cochons*) — *crin d'œil* pour clin d'œil ; — *définition* pour fin ; — *je te dis et je te douze*, pour je te dis et je dis encore ; — *dormir comme une soupe*, pour dormir comme une souche (à remarquer que l'homme, grâce au procédé d'abaissement de rang, est comparé à la souche, et ce dernier mot, déformé, devient à son tour soupe) — *dos et ventre*, pour lods et ventes ; — *écritoire*, pour écriture ; — *emplan*, pour coup de poing (déformation du mot *empan*, mesure de l'étendue de deux bras : donner un empan sur la figure) — *galaminer*, se dorloter, se goberger, faire le fainéant (truquage du mot de vieux français *gale*, joie, réjouissance) ; — *haingerie*, haine (truquage du vieux français *haingue*, à qui on a ajouté le suffixe déformateur *rie*) — *hodelureau* pour godelureau ; — *Jean l'enfumé* pour jambon (le mot Jean dérive évidemment du truquage de jambon) — *ne c'est* pour ce n'est ; — *je vous en ré, ma foy, pons*, pour je vous en répons ; — *paroli* pour parole, style, discours ; — *demoiselle de Pont-Torchon*, pour chiffonnière (truquage du mot Pontorson, ville du département de la Manche, où l'on fabriquait de la toile ; ce n'est pas l'image des torchons qui a suggéré la phrase : c'est le truquage du mot qui a fait naître automatiquement l'image) — *rémotif*, pour motif ; — *remoucher* pour moucher, espionner ; — *roublie*, pour oublier ; — *s'yvrer* pour s'enivrer.

De même, une grande quantité de mots du bas langage parisien d'aujourd'hui ne pourraient-ils pas trouver leurs origines dans un procédé de déformation et de truquage par suffixes, préfixes, etc. ? On sait que l'ancien argot appelait *lime* la chemise (Pechon de Ruby), de *lime* on a fait certainement *limace*, grâce au suffixe déformateur *asse*. Quelqu'un a trouvé très pittoresque ce mot de *limace*, faisant image ; mais le mot, si pittoresque soit-il, n'a pas été suggéré, pourtant, par une image ; il est sorti tout naturellement du procédé de déformation des mots par suffixe, ainsi que la *likette* d'aujourd'hui, — toujours pour chemise, — qui provient probablement du mot ancestral *lime*, truqué par déformation et suffixe.

Sont issus très probablement du même procédé les mots de bas langage parisien : *bacchante* pour barbe (de la racine *ba*) ; — *aff* pour affaire ; — *bagotier* (de *bagot*, déformation de *bagage*) ; — *baguenaude* pour poche (à rattacher à *blague*, le sac, et au latin *bulga*, sac, mot considéré par les Romains comme d'origine gauloise : les mots du bas langage, *bacreuse*, *bulade*, *ballade*, *vague*, *vaguenaude*, *valade*, *vallade*, pour poche, ne sont que des déformations issues de la même racine) ; — *barberot* pour barbier ; *bocon* pour garni, logis (de *bocal*, qui signifie aussi, par transposition d'images, logement) — *boutogue*, *boutange* (de *boutique*) pour boutique ; — *bouscaille* pour boue ; — *boutanche* pour bouteille et boutique ; — *brodancher* pour écrire (de *brodage*, écriture), — *burlingue* pour bureau ; — *buter* pour tuer (transposition de lettres) ; — *cabermont* pour cabaret ; — *calancher* pour mourir (du truquage de *caleter*, s'en aller, se sauver) ; — *faire cherance* pour faire bonne chère ; — *cibige* pour cigarette ; — *clavin* pour vin ; — *conobrer* pour connaître ; — *crie*, *crigne*, *crignole*, *criole*, *criolle* pour viande (de l'ancien mot d'argot *creia*, pour viande) — *cribler* pour crier ; — *cribleur de verdouz* pour marchand de quatre saisons (crieur de verdure) ;

— *dorancher* pour dorer, — *loufoque* pour le fou (procédé *largongi* ; où la consonne initiale est remplacée par *l* et reportée à la fin du mot avec une terminaison quelconque, mais plus généralement en *i*, *em*, *ème*, *i*, *ic*, *oc*, *uche*).

La matérialisation des idées, — le dénigrement, se plaisant à faire descendre d'un ou de plusieurs degrés les idées et les êtres, — et la dégradation des syllabes — indiquent l'état de lutte, d'opposition, d'assujettissement où le peuple se trouve, mais ne sont pas les seules caractéristiques du bas langage.

En maniant et en anatomisant ce bas langage, nous trouvons, au fond du mécanisme logique d'où jaillit l'image, une pensée vitale, toujours présente, qui constitua l'aurore de la pensée primitive et qui forma l'un des premiers patrimoines intellectuels de l'humanité : la pensée de l'*analogie*. Pour le primitif, il existe un lien indissoluble entre tout ce qui est analogue ; les analogues s'identifient entre eux ; le semblable attire et provoque le semblable ; l'un des deux analogues peut se substituer à l'autre. Le primitif — et nous verrons cela plus loin, lorsque nous étudierons la pensée et l'argot magiques — n'accomplit aucun geste sans penser, avec crainte ou avec espoir, à l'analogie. Il voit toujours, derrière le fait, son analogue. Il est suggestionné par l'idée de l'analogie. Or, dans le bas langage, la matérialisation et la dépréciation se font précisément à l'aide de l'analogie. On descend de l'idée ou de l'être, à son semblable placé plus bas d'un rang ou de plusieurs rangs. En choisissant ses images, le bas langage, même s'il ne dégrade pas, travaille toujours dans la direction de l'analogie substituant à l'expression de chaque image qu'il veut

chasser de la langue son doublet analogique. On pourrait dire, sous une forme paradoxale, mais qui contient un fond de vérité, que le bas langage ne voit pas le monde tel qu'il est, mais tel qu'il se reflète dans ses analogies, car le peuple regarde à travers chaque idée ou chaque fait et ne voit que leurs analogies. C'est précisément des analogies qu'il exprime et à qui il donne la vie et l'esprit de la réalité.



Ce langage, qui matérialise, qui ironise, qui déprécie, qui déforme, ce langage qui voit à travers chaque idée son idée analogique, devient tout naturellement un langage pittoresque, dont plus d'une fois la langue la plus noble et la plus pure daigne s'enrichir. Il arrive aux mots — somptueux dans leurs haillons — du bas langage (et nous voulons parler des mots et des images les plus pittoresques), — ce qui arrive aux hommes qui les parlent. Au lendemain d'une bataille sociale gagnée par les gueux, il surgit de la masse des serfs victorieux une élite d'esclaves qui prend la place de l'élite détrônée et qui s'installe parmi les richesses, les honneurs et les gloires de la classe déchue. Il existe une « circulation » des mots du bas langage — passant des bas-fonds et de l'enfer de la vie sociale la plus misérable aux honneurs des degrés hiérarchiques les plus élevés, — ainsi qu'il existe une « circulation » des molécules sociales qui montent des degrés les plus bas de l'échelle sociale aux degrés les plus hauts et les plus enviés.

« Circulation » des mots dont la théorie de G. Schütte, en partie inexacte cependant, a soupçonné l'existence en affirmant que, dans une société où les classes sociales reçoivent des degrés d'instruction différents, les classes supérieures ont un langage archaïsant, tandis que la

langue subit dans les couches inférieures de la population un développement spontané et normal; mais lors des bouleversements sociaux, la langue des hautes classes disparaît et seule la langue populaire subsiste (1). A cette même « circulation » de mots faisait allusion, plus exactement, dans un hymne superbe où la poésie, cependant, fait voir quelque peu agrandie et exagérée la vérité, Jean Richepin, dans son discours de réception à l'Académie (2) : ... « Les riches parents de qui nous tenons cet héritage (de la langue), les véritables et presque les seuls créateurs de toutes ces merveilles, et aussi leurs plus sûrs colporteurs à travers les temps, c'est bien, en province, le laboureur de la glèbe; à Paris, ceux qu'on désigne Montaigne et Malherbe; c'est la suite, comme en farandole, de ces toujours renaissants transmetteurs des lumineux flambeaux, c'est la ronde des paysans, des marins, des ouvriers, des mendiants, des vagabonds, des commères, des gosselines, des goussepains, des mères-grands, des gagne-petit, des gens du peuple enfin, c'est l'infatigable et inépuisable et anonyme tourbe de ces fourmis sacrifiées et de ces abeilles obscures, grâce à qui jamais la fourmilière n'est sans travail, jamais la ruche n'est sans miel... »

Certes, ce n'est pas exclusivement de la sève du bas langage que la langue se nourrit, car, parmi les mots scientifiques et techniques, parmi les néologismes de toute sorte, parmi les mots de la politique ou du journalisme, ou du sport, ou de la mode, ou du théâtre, — parmi les mots, enfin, de la vie tout entière en évolution perpétuelle, parmi les mots dont on pourrait faire tout un dictionnaire spécial à côté du dictionnaire de la lan-

(1) G. SCHÜTTE. *Ueber die alte politische Geographie der nicht-Klassischen Voelker Europas, in Indo-Germanische Forschungen*, 1903-1904.

(2) 18 février 1904.

gue (1), combien en est-il de destinés à faire partie de la langue la plus noble !



Le bas langage dont le peuple se pare nous apparaît donc comme un signe de la classe, et constitue une de ses armes pour la lutte ; le procédé logique essentiel qui l'anime est formé par la matérialisation et par la dégradation des images et des paroles, — et par le passage analogique d'une idée à l'autre et même d'un mot à un autre. Quoique servant de *signum*, quoique servant d'arme pour la lutte, et quoique déformant les images et les mots, ce langage n'est pas encore un argot ; il est et il reste un langage spécial.

Quel est donc le véritable argot ?

(1) Le professeur italien ALFR. PANZINI a fait cette tentative, qui est peut-être l'une des premières en ce genre. Dans un « Supplément aux dictionnaires italiens » il a collectionné les mots qui, tout en ne figurant pas dans le dictionnaire de la langue, font pourtant partie du langage courant, parlé ou écrit. Il en est résulté un volume de 350 pages : *Dizionario moderno: supplemento ai dizionari italiani*, Milane, 1905. — qui publie aussi, en appendice à la première édition, des lettres des professeurs d'Ancona, Renier, Cian, Galanti, Mario Pilo, Sergi, et de nous-même, exprimant les opinions les plus variées au sujet du rajeunissement et de l'évolution de la langue.

DEUXIÈME PARTIE

—

LES LANGAGES SPÉCIAUX ET L'ARGOT

LES LOIS DE NAISSANCE ET DE DÉVELOPPEMENT DU LAN- GAGE SPÉCIAL.

Nous avons vu que le langage spécial remplit spontanément une fonction de *protection* plus ou moins efficace; et nous avons ajouté que le langage spécial devient aussi, assez souvent, le *signum* dont se parent les groupes qui le parlent, surtout les groupes qui soumettent encore leurs initiés à des restes de rites d'initiation.

Il faut maintenant tâcher de spécifier ces indications et de faire disparaître ce qu'elles ont de trop vague. Car il n'est pas impossible de définir plus exactement quelles sont les règles d'après lesquelles le langage spécial devient toujours davantage une fonction de *protection* et un *signe*. Il faut rappeler à cet effet les lois d'après lesquelles il naît et il se développe.

Il faudra d'abord, encore une fois, indiquer que notre essai n'est pas un essai philologique, ou de psychologie, mais une tentative d'interprétation *sociologique* des langages spéciaux, y compris l'argot. Notre essai, donc, plus qu'une exposition de *faits* — du plus grand nombre de faits concernant l'argot — constitue essentiellement

une recherche de *lois*. Les classificateurs des sciences ont distingué les sciences des *faits* des sciences des *lois* (1). Les premières, dans leur ensemble, s'efforcent d'embrasser tous les faits de tous ordres et dans tous les temps. Les deuxièmes étudient les faits, mais ils les considèrent à un autre point de vue. Elles cherchent, derrière le contingent, le général et le nécessaire. Partant de ce postulat scientifique que partout où les mêmes conditions sont réalisées le même effet doit se produire, elles cherchent, plus qu'à savoir en quel lieu et en quel temps tel phénomène s'est réalisé, à connaître d'une façon générale les conditions des phénomènes. Chez les unes on veut fixer le fait, chez les autres on veut découvrir la loi; les unes connaissent principalement l'ordonnance chronologique et topographique; les autres ne connaissent que les ressemblances ou les différences qualitatives; toute chose est analysée en ses éléments, et chaque élément expliqué suivant les lois spéciales de l'ordre auquel il appartient (2). Ainsi, nous nous préoccupons essentiellement ici des lois qui font surgir et développer le langage spécial et l'argot.

Quelles sont les lois de naissance et de développement du langage spécial?

Le langage spécial naît grâce à la différenciation psychologique existant entre les différents groupes sociaux et grâce à la spécialisation de chaque groupe dans un travail.

Or, le langage spécial de chaque groupe développe plus ou moins sa fonction de protection, précisément en rapport au degré de différenciation psychologique du groupe, et en rapport au degré de spécialisation du même groupe dans un travail. *Plus le groupe se différencie, par*

(1) Voyez A. NAVILLE, *Nouvelle classification des sciences*. Paris, 1901.

(2) CH. ALBERT SECHÉHAYE, *Programmes et méthodes de linguistique théorique*, Paris, 1908, ch. I.

la mentatité de ses composants, du milieu qui l'entourne. plus il sentira différemment et d'autant plus son langage se particularisera et, par conséquent, plus ce langage deviendra un véritable tissu de protection. En outre, plus le travail auquel le groupe s'adonne, ou plus le milieu intérieur que le groupe a créé seront spécialisés, plus le langage deviendra une langue spéciale, car d'autant plus se fera sentir la nécessité de créer des mots et des phrases adaptés à la spécialisation du travail et du milieu.

Ceci vaut essentiellement pour ce qui concerne le degré de différenciation et le degré de fonction de protection du langage spécial. Mais pour ce qui concerne particulièrement l'utilité de sa valeur comme *signum*, ce n'est plus seulement du degré de différenciation du groupe ou de la spécialisation de son travail qu'il faut tenir compte ; mais aussi du grade que le groupe occupe, ou croit pouvoir occuper, dans l'échelle sociale des droits, des valeurs et des privilèges. *Plus le groupe parlant un langage spécial se considère comme ayant des droits et des privilèges, plus son langage spécial devient un « signum » et une marque extérieure. Signum et marque d'autant plus solennels que le langage se sera plus spécialisé.*

LANGAGE CLAIR, LANGAGE SPÉCIAL,
PSEUDO-ARGOT ET ARGOT.

L'on comprend alors assez facilement pourquoi on a si souvent confondu le langage spécial — ou, pour mieux dire, certains langages spéciaux, — avec l'argot. Lorsque le groupe qui parle un langage spécial est composé d'individus très différents de ceux qui les environnent (et cela par la force d'une sélection qui tend à rapprocher les semblables) et lorsque chacun de ces groupes, en outre, étant adonné à un travail très spécialisé, a su créer un

milieu intérieur tout à fait particulier, — il est bien naturel que le langage soit aussi très spécialisé et assez obscur pour les profanes. Tout cercle d'hommes plus ou moins fermé donne spontanément, presque tous les jours, des significations toutes spéciales aux mots les plus usuels ; chacune de ces significations a été originée, la plupart des fois, par un hasard, par une coïncidence ; elles continuent cependant à rester attachées au mot, même lorsque les coïncidences qui les ont fait naître ont disparu ou ont été oubliées : il est tout naturel qu'il se forme ainsi, spontanément et nécessairement, un dictionnaire de mots à signification spéciale dans chaque cercle fermé, des mots qui n'ont aucunement l'intention de cacher la pensée, mais qui — vus du dehors — ont cependant toutes les apparences d'un argot. Dans un petit livre anonyme : *Conseils d'un vieil adjudant à un jeune soldat* (Paris, 1909), nous lisons : « Il me souvient qu'aux manœuvres dernières, pendant une journée de marche, sous un soleil de plomb, dans un nuage continu de poussière, ma section était harassée. A chaque halte c'étaient des chutes dans les fossés plutôt que des repos, tranquilles. Me rendant compte de cet état de choses j'eus l'idée, au coup de sifflet du capitaine, de remplacer le commandement par la phrase suivante : « Ceux qui n'ont pas de commissionnaires sont priés de prendre leurs valises. » Et aussitôt chacun de mes hommes de répéter : « En avant les valises ! » Le mot avait fait fortune : il n'a été qu'un écho pendant tout le reste de la manœuvre... » Prendre ses valises, — pour « se mettre en marche » ; voilà un exemple qui nous semble typique. Les hasards du travail en commun donnent une signification spéciale à un mot courant ; cette signification reste, et le mot « nouveau » fait partie, pour un temps plus ou moins long, du langage du cercle fermé.

Il ne faut pas voir autre chose dans les quelques mots

spéciaux dont se servaient entre eux les amis de l'A. B. C. que Victor Hugo a chantés dans ses *Misérables*. L'aigle s'appelait *Bossuet* (l'aigle de Meaux); *Mademoiselle Le noir* et *Monsieur Leblanc* n'étaient que Cosette et Valjean (1). Ainsi, dans le cercle fermé des amis, une plaisanterie (l'aigle, Bossuet), une coïncidence, avaient fait surgir le mot à signification spéciale, ou le mot nouveau. *L'Elysée*, dans le cénacle d'amis de la Bohême décrit par Münger, indique l'appartement de Marcel. L'intention de cacher n'existe pas; le mot, cependant, n'est compris que par les initiés. Ce n'est pas un argot. C'est un langage spécial.

Sur ce terrain, tout fait, même le plus modeste, a son importance; c'est pour cela que nous rappelons que lorsque madame Ste... se trouvait emprisonnée à Saint-Lazare et que tout Paris parlait d'elle, les employés du Métropolitain, en jouant avec les mots, ne désignaient pas, en parlant entre eux, la gare Saint-Lazare de son véritable nom: ils disaient tout simplement: *gare Ste...* Ce petit fait, assez banal, ainsi que les « valises » de l'adjudant, ne constituent-ils pas des exemples bien frappants d'un des processus de naissance des mots spéciaux, ou à signification spéciale, dans les cercles fermés? Des mots qui nécessairement apparaissent comme obscurs aux profanes, sans qu'il y ait pourtant préméditation de la part de ceux qui les ont créés?

Or, puisque l'argot, le véritable argot, apparaît aussi, vu du dehors, comme un langage obscur et incompréhensible, l'assimilation entre les deux sortes de langages fut vite faite. Il y a là une erreur très excusable d'identité. Nous disons: très excusable, car, en effet, certains langages spéciaux (et nous savons maintenant comment et pourquoi) ont tout l'aspect extérieur de l'argot; — nous pourrions même les appeler des *pseudo-argots*. Si

(1) *Les Misérables*, partie III, IV.

on pouvait manier les différents blocs de langages spéciaux ainsi qu'on manie sur une palette toutes les nuances des couleurs, on pourrait disposer ces langages les uns à côté des autres en assignant à chacun d'eux sa place logique dans une chaîne nuancée des langages allant du langage clair et normal, patrimoine universel de tous les hommes et consigné dans le dictionnaire de la langue, au groupe extrême formé par les argots véritables. On aurait alors le langage clair et normal, d'abord ; puis, tout à côté, le langage des groupes les moins différenciés de la grande masse des hommes par leurs qualités individuelles et par leurs spécialisations, des groupes parlant par conséquent le langage spécial le moins différent du langage clair et normal ; et à côté de ces groupes se placeraient tous ceux où la différence avec le milieu se fait toujours plus marquante, à tous points de vue, et pour cela parlant des langages toujours plus spécialisés. Nous arriverions ainsi aux pseudo-argots, où la spécialisation du langage devient une véritable obscurité, — pour finir avec les argots authentiques où l'obscurité devient plus épaisse et complète, jalouse, intentionnelle et préméditée.

LA MARQUE D'IDENTITÉ DE L'ARGOT.

L'argot, tout en étant un langage spécial, présente des signes qui lui sont tout particuliers, et qui manquent aux autres langages spéciaux.

Issu des groupes où l'opposition et la lutte avec le milieu sont très vives, issu des groupes qui se servent d'armes qu'il n'est guère possible de montrer en pleine lumière, l'argot n'est plus un simple langage spécial qui, sans avoir l'intention bien arrêtée de cacher quoi que ce soit, peut néanmoins servir de protection, — il devient, ou il peut devenir lorsque le besoin se fait sentir, une

arme cachée, une arme sournoise d'offense, pour tromper, pour blesser et surtout pour attaquer et détruire le sens de la vue et de l'ouïe des profanes qui voudraient regarder et écouter.

L'argot est, par conséquent, un langage spécial qui reste intentionnellement secret, ou qui forge, toutes les fois que la nécessité le réclame, des mots et des phrases intentionnellement maintenus dans l'ombre, car son but consiste essentiellement dans la défense du groupe argotier.

C'est donc seulement de l'argot, qu'on peut dire qu'il s'agit d'un langage secret. L'intention de demeurer secret afin de protéger le groupe argotier, ou l'intention de naître dans l'ombre — la *préméditation* — forme sa marque d'identité.

LES MOTS QUI DEMEURENT ET LES MOTS QUI NAISSENT SE- CRETS.

Pourquoi parlons-nous — en étudiant l'argot — de mots qui *demeurent* intentionnellement secrets, et de mots qui *naissent* intentionnellement secrets ?

L'argot étant un langage spécial, on trouve, parmi les causes qui le font naître, vivre et développer, toutes les causes qui font naître, vivre et développer les langages spéciaux. L'argot est créé par des groupes sociaux ou bien par des couples (le couple est la forme élémentaire du groupe et de l'association) où les individus se sont associés pour des raisons de ressemblance et d'affinité; ceux-ci forment par conséquent une unité homogène qui les différencie du milieu. Cette unité, si élémentaire soit-elle, tend à marquer son langage de son stigmate personnel, précisément parce que la nouvelle communion formée par l'affinité a un cachet tout person-

nel, sent et pense d'une façon qui lui est particulière. Ainsi, les mêmes raisons d'ordre psychologique et individuel qui tendent à faire naître le langage spécial chez tout groupement se présentent à la naissance de l'argot. Et, d'autre part, les mêmes raisons d'ordre mésologique entrent en cause, puisque les groupes qui parlent le véritable argot sont aussi des groupes ayant des occupations, des gestes, des conditions de vie professionnelle, sociale, économique, affective et autre, qui leur sont spéciaux, des conditions, donc, qui demandent des paroles ou des tournures de phrases toutes spéciales.

Tout cela est dans l'argot comme dans les langages spéciaux. Mais dans l'argot il y a quelque chose de plus — avons-nous vu — quelque chose qu'on chercherait en vain dans les différents langages spéciaux : la préméditation d'envelopper les mots d'un voile épais de ténèbres. Or, ce but peut être atteint de deux façons : *laisser* dans l'obscurité le langage spécial issu spontanément de l'association (les mots, donc, doivent *demeurer* obscurs) ou bien créer intentionnellement, soit de nouveaux mots, soit, de nouvelles significations qui *naissent* ainsi dans l'ombre, et qui, dans l'ombre, doivent vivre et agir. Des mots spéciaux naissent sans aucune préméditation de dissimulation dans un groupe plus ou moins fermé : nous en avons donné plus d'un exemple. Il suffit que ces mots, chaque jour fleurissant dans le parler des cercles fermés, soient maintenus dans l'ombre, pour que l'argot apparaisse.

Mots spéciaux qui naissent intentionnellement dans l'ombre, et qui restent dans l'ombre : les pages qui vont suivre en montreront toute une multitude fleurie dans tout milieu et à toute époque ; mais le mécanisme qui aurait fait surgir l'ancien argot des « merciers, porte-balles et autres » pourrait servir dès maintenant comme exemple. On lit dans *le Jargon, ou langage de*

l'argot réformé, etc. Lyon, Nicolas Gay, 1634 (1): « L'antiquité nous apprend, et les docteurs de l'argot nous enseignent, qu'un roi de France ayant établi des foires à Niort, Fontenay et autres lieux du Poitou, plusieurs personnes se voulurent mêler de la mercerie. Pour remédier à cela, les vieux merciers s'assemblèrent et ordonnèrent que ceux qui voudraient, à l'avenir, être merciers se feraient recevoir par les anciens, nommant et appelant les petits marcelots, pêcheurs, les autres melotiers-hure. Puis ordonnèrent un certain langage entre eux, avec quelques cérémonies pour être tenues par les professeurs de la mercerie. » Un exemple plus évident et plus sûr est donné par la création d'un argot spécial de la part des voleurs roumains qui, lorsque, il y a quarante ans, fut organisée la police en Roumanie, nommèrent dans la prison de Bacau, en Moldavie, une « commission » de voleurs hongrois, israélites, roumains, russes et bohémiens, pour créer de toutes pièces un langage nouveau et incompréhensible afin de mieux lutter contre la nouvelle police qui allait les traquer (2).

LA LOI DE NAISSANCE ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'ARGOT.

L'argot naît chez tout groupe où les individus, en créant et en déformant les mots, en forgeant, même, une langue nouvelle ou en tenant secret leur langage spécial tout naturellement issu de leurs conditions de

(1) Les éditions modernes sont d'Epinal et de Tours; elles ont pour titre: *le Jargon ou langage de l'argot réformé, à l'usage des merciers, porte-balles et autres; tiré et recueilli des plus fameux argotiers de ce temps*, par M. B. H. D. S., archisuppôt de l'argot. Consultez, à ce propos, le livre de L. SAINÉAN, *l'Argot ancien*, Paris, 1907.

(2) Voir l'article de SCINTEE dans le feuilleton du journal *mineatsa*, 21 novembre 1906, Bucarest, cité par L. SAINÉAN.

vie et de travail, ont l'intention bien arrêtée de cacher leur propre pensée à ceux qui peuvent écouter.

L'argot est par cela une arme de défense du groupe qui le parle. Tout groupe qui engage une lutte pour l'existence envers et contre le milieu où il vit et où il se débat crée, si la nécessité se fait sentir, l'argot, ou transforme en argot son langage spécial. L'argot est ainsi, pour le groupe, l'une des armes de la lutte pour la vie. La langue met un masque, la pensée se cache derrière la métaphore, elle se travestit et se grime comme un policier sur la piste ou comme un malfaiteur, afin de protéger les initiés du groupe argotier ou d'en blesser les ennemis. La langue, en se désagrégeant, en se faisant méconnaissable et ténébreuse, non seulement sert de tégument de protection à l'organisme qui le parle, elle court aussi à l'assaut. *La défense du groupe qui parle l'argot constitue alors l'idée centrale, la raison d'être de l'argot, de même que la préméditation en constitue la marque d'identité.*

Si l'argot est un langage spécial, tout langage spécial n'est donc pas un argot. Le territoire de l'argot, toutefois, restreint de ce côté, s'élargit considérablement d'un autre, quand on pense (étant donnée la raison psychologique de la naissance de l'argot) que tout groupe d'individus qui sent le besoin de cacher sa pensée, de conspirer, dans un certain sens, contre les étrangers, crée un argot. Et ces groupes sont légion : du simple groupe d'amis formant, pour ainsi dire, le premier degré de l'association, jusqu'aux associations les plus vastes et les plus complètes.

L'argot est partout où il existe une association, si minuscule soit-elle, dont les individus groupés d'une manière durable par n'importe quel lien : amour, amitié, haine, communauté de métier ou de lutte sociale, passion politique, liens inavouables, crime ou autre, sen-

tent le besoin de se communiquer leurs pensées à l'abri des oreilles indiscrètes ou simplement étrangères; de donner un masque à la pensée; ou d'en faire un coup d'épingle, ou de couteau.

Il n'est pas exact, donc, que les véritables argotiers ne se trouvent que parmi les criminels, et que l'argot soit comme le sceau, tout particulier, de l'association criminelle; il n'est pas exact que l'argot soit une fleur ayant besoin de la boue pour s'épanouir et se transformer en fruit. On voit, au contraire, combien est plus large et varié le champ de naissance et de développement de l'argot.

Telle est la loi qui préside à la *naissance* de l'argot : *nécessité de défense*. Si la loi de naissance de l'argot se trouve dans le besoin de défense de tout groupement sentant la *nécessité de cacher* ou de voiler sa pensée, sa loi de *développement* repose sur le même principe : *plus le groupe a besoin de lutter et de se cacher, plus l'argot devient complexe, étendu, organisé*, et d'un simple recueil de paroles qu'il était, il devient une véritable langue enrichie du plus complet des dictionnaires.

A l'aide de ces deux lois, et à l'aide de la notion de la différence entre argot et langage spécial, on peut éclairer de la manière la plus saisissante la vie entière de cet organisme spécial qu'est le langage secret, à tous les moments de son existence et à chacune des phases de son développement. Certains aspects les plus saillants de la vie individuelle et collective, tels que la psychologie de l'amour, de la haine, du crime, pourront révéler quelques détails nouveaux lorsqu'on approfondit le langage d'offense ou de défense des hommes groupés par la suggestion de ces passions et lorsqu'on fait la physiologie de ces modes de parler. Certes la langue secrète ne constitue qu'une expression minuscule, presque méprisante, des luttes et des oppositions entre les groupes sociaux; son

analyse microscopique, cependant, peut apporter quelque lumière sur une foule de faits d'ordre général et d'un intérêt bien plus vaste que celui présenté par le simple examen de la dégénérescence, de la transformation et de la maladie de quelques mots.

TROISIÈME PARTIE

—

L'ARGOT DES COUPLES

L'ARGOT DES COUPLES D'AMIS.

Chez les couples d'amis, l'argot — langage secret de défense — ne se présente que dans une forme embryonnaire. Les amis, au cercle, au café, parmi les étrangers, ont-ils besoin de se communiquer une idée? Quelques mots conventionnels, forgés par eux, ou des simples mots courants, auxquels, cependant, la vie commune des amis a donné des significations toutes spéciales, viennent à leur secours.

Deux de nos amis — alors que nous étions tout jeunes étudiants — avaient créé toute une liste de mots secrets dont la plupart avait été forgé d'après la racine grecque ou latine correspondante. *Ghina* était la femme (de γυνή); *gelatinoso* (gélatineux) avait la signification de ridicule (de γέλω, je ris) et on disait *gelare* (geler) pour rire; *donner en op* pour regarder (de la racine ὀπ du verbe ὀράω, je regarde); *oppa* pour regarde (id.); *la grande metéra* pour la terre (de μήτηρ, la mère); *gheronte* pour vieillard (de γέρων, vieillard); *dramare*, courir (de τρέγω, racine : δραμ, courir), *néotero* pour jeune (de νεώτερος, comparatif de νέος, jeune); *subo* pour cochon (du latin

sus); *subuta* pour cochonnerie (id.); *donner en orghe* pour se fâcher (de ἐργή, colère); *chionte* pour chien (de κύων, chien), *anagignoscere* pour lire (de ἀνά γινώσκω, connaître sur). *Epire*, *epienza*, *epiente* (verba erotica) indiquaient respectivement l'acte d'embrasser (*epire*, de ἐπί, sur, et du latin *ire*, aller); la femme qui était embrassée (*epienza*, même dérivation) et l'homme qui embrassait (*epiente*, id.).

D'autres mots de ce même dictionnaire d'amis ne pouvaient pas, certes, se vanter d'origines si classiques et si nobles. Grâce à un procédé idéologique que nous trouverons souvent dans toute forme d'argot — et par cela même dans l'argot des criminels — on appelait certains objets du nom d'un autre objet qui avait des rapports directs avec lui : les souliers étaient des *brufs*, car c'est dans la peau de ces animaux que l'homme se taille sa chaussure ; et les habits étaient des *brebis*, qui fournissent la laine. La pensée, donc, est d'abord proménée — pour ainsi dire — d'un objet à d'autres qui lui sont associés ; on supprime ensuite les intermédiaires, et le premier terme de la série devient égal au dernier : procédé de cryptographie de la pensée simple et ingénieux. On passe des habits à la laine, de la laine à la brebis ; on escamote le trait d'union — l'argot est malicieux et cachottier — et l'habit devient la brebis.

Il ne manquait même pas, à ce petit dictionnaire d'amis, une autre forme de cryptographie du langage qu'on pourrait appeler le procédé de bouchage. C'est une façon de cacher que de supprimer les anneaux intermédiaires qui forment une chaîne logique d'idées ; mais c'est aussi une façon de cacher que d'implanter des coins entre les mots clairs et compréhensibles : nos amis, en se parlant rapidement, plaçaient entre les mots clairs des mots conventionnels, sans aucune signification ; et spécialement les mots *giambo*, *cav*, *dare in cav*, qui —

s'ils étaient fréquemment intercalés entre les paroles, — rendaient singulièrement obscur le langage. C'est un peu le même procédé auquel a recours une forme très élémentaire de cryptographie consistant à inscrire, entre les lettres ou les syllabes de la parole claire, des lettres conventionnelles amenées pour tromper l'œil et l'esprit du lecteur.

Nous rappelons encore, parmi les mots secrets que d'autres couples de nos amis avaient forgés pour se communiquer leurs idées, des mots comme ceux-ci : — le *double R*, pour indiquer une jeune fille dont le nom comptait précisément ces deux lettres ; le *Vésuve*, pour désigner une jeune fille née à Naples ; *Astarté*, pour indiquer une jeune israélite ; la *blonde*, pour la jeune fille qu'on aime, soit-elle blonde, ou brune, ou même d'un roux Titien. D'autres mots, — créés grâce à un long procédé de dérivation d'idées à travers lesquelles la pensée se glisse, — indiquaient, après avoir supprimé les idées intermédiaires, — que l'on pouvait émettre des doutes sur l'honorabilité d'une personne présente, surtout d'une jeune fille ou d'une jeune femme.

Créer des mots en les faisant dériver des racines classiques des langues mortes ; encastrer des mots obscurs, sans signification, entre les mots clairs pour dérouter l'esprit ; supprimer des idées intermédiaires ; désigner un objet par l'un de ses attributs ; — tous les différents mécanismes de la vie de l'argot sont employés spontanément par des jeunes gens qui, tout en ne connaissant pas la technique de l'argot, ni ses lois, ni ses procédés de formation, sont forcés de produire un langage secret, un langage conventionnel, même dans des formes embryonnaires et d'étendue bien limitée.

Le procédé par lequel le couple d'amis a recours à l'enchâssement d'un groupe de lettres conventionnelles entre les mots clairs apparaît plus complet, et même

dans toute cette perfection classique qu'il prend chez les argotiers les plus authentiques, dans le langage secret des couples de jeunes filles.

Les couples de jeunes filles se servent très fréquemment de l'argot, et généralement dans la forme dont nous venons de parler; au lieu de créer des mots de toutes pièces, ces argotières préfèrent s'adresser la parole en intercalant entre chaque syllabe de chaque mot une syllabe convenue, ou bien en ajoutant à la fin de chaque mot des syllabes spéciales, ou bien encore en déplaçant les syllabes ou les lettres de chaque mot selon une règle fixée. Ce sont donc trois méthodes différentes, qui rentrent cependant dans la même catégorie logique et technique de dissimulation et de défiguration de la pensée. Si on parle rapidement, la langue devient absolument incompréhensible, même pour ceux qui, tout en connaissant la clef du langage, n'ont pas l'habitude de le parler ou de l'entendre. On a ainsi : *bonque jourque*, pour *bonjour*, en prononçant la syllabe *que* après chaque syllabe; *bonille jouruche*, toujours pour *bonjour*, en ajoutant à la fin de chaque syllabe *ille*, *uche*, alternativement. On a aussi *néejour* pour *journée* en déplaçant les syllabes; et *enrouj*, toujours pour *journée*, en déplaçant les lettres.

Deux amies de collège parlaient entre elles en intercalant successivement, à la fin de chaque mot, les syllabes suivantes : *akrain*; *etes*; *ifis*; *ocronde*; *uvec*, qui n'ont aucune signification; il en résultait une arabesque glottologique incompréhensible : *Disakrain, letes asifis tuocronde vuuvec ?* signifiait tout simplement : *Dis, l'as-tu vu ?*

Remarquez bien que cette forme d'argot, que nous avons trouvée très répandue, à Rome, dans les ateliers de femmes — couturières, blanchisseuses, etc. — est usitée aussi par les romanichels, les saltimbanques et les criminels, ainsi que le lecteur le verra plus loin;

on l'aurait aussi trouvée chez les sociétés secrètes circassiennes, qui intercalent les syllabes conventionnelles *ri* ou *fé* entre chaque syllabe du mot clair (1).

Mais les couples ou les associations d'amis, surtout lorsque leurs composants possèdent une culture supérieure, plutôt que de recourir à ce procédé de bouchage ou de permutation, préfèrent forger de toutes pièces les mots de leur argot, en recourant soit aux racines des langues étrangères, soit aux procédés imaginatifs de la métaphore et des associations d'idées. C'est ainsi que Louis Settembrini et ses amis se parlaient, en se communiquant leurs pensées et leurs espoirs les plus secrets. Le grand patriote et littérateur italien Louis Settembrini (1813-1876), après avoir été condamné à mort par les Bourbons de Naples, vit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité; il raconta, dans ses *Ricordanze*, qu'il avait réussi, avec ses amis, prisonniers politiques comme lui, à créer dans le pénitencier un argot spécial tiré soit des racines des langues étrangères, soit des noms de quelques personnages de romans célèbres. A l'aide de ces mots, incompréhensibles pour les gardiens, les prisonniers se confiaient leurs espoirs et leurs craintes. La prison fut appelée *latomé*; les prisonniers *latomest*; l'Italie — l'Italie unifiée dont on ne pouvait pas parler à haute voix, mais qui était présente et vivante dans la pensée et dans les cœurs de tous — *la botte*, et les patriotes *les bottis*. *Zarcan* était le roi de Naples, et *Tristan* son ministre. Le commissaire fut appelé *Trois Echelles*; l'inspecteur de police, *Petit André*. « J'eus l'idée, écrit Settembrini dans ses *Ricordanze* (2) — de composer une langue; de forger une centaine de mots étrangers indiquant les objets et les choses les plus importantes dont

(1) Voir G. ASCOLI, *Studi critici*, in *Studi orientali e linguistici*, fascicolo III, Milan, 1861.

(2) L. SETTEMBRINI, *le Ricordanze*, Naples, 1880, I, pp. 132 et 130.

nous voulions parler; des mots que personne ne devait comprendre. J'ajoutai, plus tard, d'autres mots à la première centaine de paroles, et les camarades, à leur tour, en ajoutèrent d'autres. Une véritable langue conventionnelle fut ainsi créée; le diable lui-même ne l'aurait pas comprise et nous parlions avec la plus grande facilité. » La nourriture était appelée *sitos*; le fil, *dontus*; le géôlier, *chius*. Moi, c'était *iace*; toi, *seit*; lui, *iul*; nous autres, *imis*; vous autres, *izabi*; eux, *scils*. Devait-on dire oui? On disait : *ne*. Devait-on nier? On disait : *u*. Pour les verbes, les amis avaient adopté une seule voix pour tous les temps, toutes les personnes, et tous les modes. *Mellin* signifiait être; *telo*, vouloir; *graft*, écrire; *labactain*, abandonner; *fein*, dire; *antifein*, répondre; *string*, il faut; *idin*, voir; *rasc*, se fâcher...

L'ARGOT DES COUPLES D'AMANTS.

Les couples d'amants ont souvent un argot plus complexe que celui des couples d'amis. L'amour n'a-t-il pas beaucoup plus de mystères à cacher que l'amitié? Combien de fois les amants créent des expressions qui ne doivent servir qu'à eux seuls! La nouvelle société psychologique que forment les amants sent la nécessité d'un nouveau langage : on s'écrit alors des lettres d'amour dont les mots, d'un argot tout personnel, cachent les plis les plus secrets de la pensée, de peur que le message ne tombe entre des mains étrangères. On glisse dans le discours des mots qui ont une signification secrète. On a recours même à l'argot mimique (argot qui est aussi en usage chez les criminels et chez plus d'un groupe professionnel du bas peuple), argot mimique à l'aide du mouchoir, de la canne, de l'éventail, des fleurs. Ainsi font les odalisques pour tromper la vigilance farouche des gardiens et du seigneur : elles composent à l'aide de fleurs

symboliques, dont chacune d'entre elles a une signification bien déterminée, des bouquets qui sont des pages d'amour tout entières, et qu'elles envoient à l'être secrètement aimé. Un bouquet d'aloès, de jonquilles, de thé et de pervenches dit : *Couronne de mon front, médecine de mon cœur* (aloès); *guéris-moi* (jonquilles), *toi, ô soleil, ô lune, tu as donné la lumière à mes jours, tu as donné la clarté à mes nuits* (thé). *Oh! viens me consoler!* (pervenche). Un bouquet d'œillets et un abricot, enlacés par un fil d'or ou de fer, signifient : *Je t'aime; tu es ce que j'ai de plus cher au monde; viens cette nuit, je t'attends.*

Le philologue Biondelli, dans ses *Studi sulle lingue furbesche* (Milan, 1846), a pu dresser, à l'aide des informations données par le baron Hammer-Purgstall, qui vécut à Constantinople, un petit dictionnaire de ce langage secret des odalisques, langage qui ne confie pas seulement ses pensées aux fleurs, mais aussi aux fruits, aux rubans, à une foule d'autres objets. Il y a aussi un langage secret des bijoux et des parfums.

Étudiez ce curieux dictionnaire et vous découvrirez la technique de sa formation cryptographique, assez exceptionnelle. Le passage de l'idée claire, indiquée par l'objet, à l'idée qu'il suggère et qu'il exprime en abandonnant l'idée primitive, est suggérée, dans une grande quantité de cas, par la rime.

Vous vous rappelez que, dans le couple d'amis, les habits suggéraient l'idée de laine, et celle-ci des brebis; donc les habits devenaient des *brebis*; ici, au contraire, c'est la rime du mot clair qui suggère l'idée : ainsi le mot *kalem*, qui veut dire plume, rime avec *melhem*, qui veut dire angoisse; donc en langage secret le mot *kalem*, une plume, est choisi pour signifier *angoisse*. Le secret est donc obtenu à l'aide d'un processus de dérivation d'idées emboîtées les unes dans les autres et par la suppression des intermédiaires, — ce qui est assez commun; — mais

ce processus est suggéré non pas par une association logique d'idées, mais par une association mécanique de syllabes, par la rime ; et cela est assez exceptionnel dans la technique des langages secrets, quoiqu'on puisse trouver dans nos argots les plus organisés des procédés qui se rapprochent de celui-ci.

Les objets, d'autre part, qu'on charge du message secret ont une signification d'espoir ou de désespoir, de plaisir ou de peine, qui est en rapport analogique avec leur matière ou leur couleur. La fleur du grenadier, couleur de pourpre, signifie : *mon cœur brûle d'amour pour toi*. Le ruban bleu parle ainsi : *tu es mon maître, je suis ton esclave*. La branche verte du myrthe annonce l'espoir d'être aimée. La suggestion et l'insinuation d'une idée par un objet, et le fait de voir surgir une idée de l'analogie qu'un objet peut avoir avec l'idée elle-même sont parmi les formes les plus élémentaires de la pensée. Elles ont constitué une des formes primitives du raisonnement, ainsi que l'ont enseigné les études modernes sur les idées dites « magiques » (analogie et sympathie), et elles apparaissent assez fréquemment dans la technique de formation des mots d'argot.

Les amants, ainsi, toujours en lutte avec le milieu où ils vivent, sentent continuellement la nécessité de recourir à toutes sortes de messagers spéciaux de leur pensée. De Kâlidâsa, le grand poète hindou qui, dans le *Méghadoûta*, parle à sa bien-aimée à l'aide du nuage passager (1), à Roméo, qui dit à Juliette : « Adieu, mon amour, je ne laisserai pas passer l'occasion de t'envoyer, n'importe comment, l'expression de ma pensée (2), » à quel artifice les amants n'ont-ils pas recouru pour correspondre entre

(1) KALIDASA, *Méghadoûta* (le nuage passager), texte sanscrit : édition Wilson, 1813 ; texte italien : Flechia, 1901 ; texte allemand : Fritz, 1879.

(2) SHAKESPEARE, *Juliette et Roméo*, III^e acte, scène iv.

eux? Bernard de Ventadour, l'ancien trouvère, n'avait-il pas déjà dit à sa belle : *Si quelqu'un nous regarde, tâchons de parler à l'aide de signes; si le courage nous manque, recourons à l'astuce.* Toujours les mêmes fleurs, là où l'amour passe! Au Japon, la femme voulant prévenir son amant qu'elle l'attend à minuit chante : *Cette nuit, à minuit, la belle fleur du prunier de l'île s'ouvrira pour toi!* C'est l'argot de l'amour, c'est l'argot de défense, c'est le voile qui enserme et protège de ses mailles le couple amoureux.



Lorsque le couple d'amants n'a pas seulement à cacher une pensée chaste, ou un sourire, ou un baiser, — mais tous les détails d'une passion sensuelle, l'argot devient très complexe, et le dictionnaire secret s'enrichit singulièrement, car tous les gestes d'amour et tous les objets qui prennent part à la fête d'amour reçoivent un nom spécial, un appellatif secret, jalousement caché comme l'objet même que le nouvel argot veut indiquer.

Nous parlerons plus loin du sens qu'il faut attribuer à la « pudeur » des mots. Ici nous indiquerons seulement que nous avons recueilli un certain nombre de ces mots secrets, dans la correspondance et les billets d'amour de plusieurs couples — notamment dans la correspondance d'une poétesse italienne assassinée par un jeune artiste (correspondance saisie par le juge d'instruction à l'occasion de l'assassinat, et que nous avons pu consulter). Nous en avons tiré une foule de mots spéciaux, soulignés, se référant à des gestes et à des parties du corps que la pudeur empêche d'appeler par leurs noms. Est-il nécessaire de publier ces documents de psychologie amoureuse? Ne suffit-il pas, tout simplement, d'indiquer l'existence du fait, et de laisser le reste à l'imagination du

lecteur. tout en ajoutant que la technique de cet argot d'amour le plus secret consiste principalement (au moins pour les mots tombés sous nos yeux — une quarantaine dans l'indication de l'objet, ou du fait à indiquer, par l'un de ses attributs, ou par une périphrase, ou par un nom de personne (1).

L'ARGOT DE L'AMOUR MORBIDE ET CRIMINEL.

L'argot de l'amour est véritablement un argot à l'aide duquel le philologue pourrait composer tout un dictionnaire de *verba erotica* en confiant au latin (encore une

(1) Quelques lecteurs pourraient s'étonner que, dans un essai scientifique sur les argots, nous nous soyons arrêté devant les formes les plus basses et les plus choquantes du langage secret, et que, détournant nos regards, nous évitions d'en parler. Cela nous arrivera plus d'une fois. C'est que, lorsqu'on descend dans le sous-sol de la société ou de l'âme humaine pour regarder, pour étudier, pour analyser et pour collectionner des documents, on a beau rappeler les mille et une sentences des sages affirmant que la science n'est jamais impudique, car tout ce qu'elle touche est anobli; — on a beau poser la question : le soleil se souille-t-il lorsqu'il illumine la fange? Illusion! La foule est et reste la grande hypocrite, et votre documentation — même si elle est faite avec la plus grande sérénité et avec une parfaite froideur — sera trop souvent considérée comme une prose dont il faut quelque peu rougir. Dans notre volume italien sur l'argot, publié il y a bien longtemps, nous faisons, sans y prendre garde, tout un alignement de quelques milliers de mots d'argot, ou de bas langage, recueillis dans toutes les boues. Quand on est jeune — et ajoutez que le livre faisait partie d'un recueil très technique d'anthropologie criminelle — on aime à croire, assez ingénument, qu'on peut appeler toute chose par son nom. Pas du tout. Combien de personnes, tout en nous faisant l'honneur d'accepter notre théorie sur la naissance et le développement de l'argot, n'ont pas trouvé de leur goût certaines parties de la documentation! Documentation impudique? Soit. Le public n'aime pas être renseigné. Il aime, en « art », les femmes nues sur la scène : il feint l'indignation devant les mots nus, dans les livres. Tant pis. Nous supprimons donc par ci, par là, quelques documents. Là où l'affirmation de l'auteur ne sera pas documentée, le lecteur voudra bien nous croire sur parole. Si non, qu'il tourne la page et continue sa lecture.

langue spéciale, une langue sacrée qui devient, en certains cas, une langue de protection et de défense) ce qu'il n'oserait pas confier aux mots destinés à passer sous les yeux de tout le monde ; mais cet argot est dépassé, pour l'extension des choses, des objets et des gestes impudiques à cacher et à indiquer, par un autre argot d'amour : par l'argot de l'amour morbide.

Dans le couple d'amis ou d'amants, lorsque l'amitié ou l'amour se désagrège dans d'inavouables formes de psychopathie, l'argot se fait très complexe. Il ne suffit pas de cacher seulement quelques secrètes pensées d'amour, même très sensuel ; il faut cacher aussi le vice et la honte. Alors, chez ces couples d'amants anormaux, l'argot se fait encore plus obscur, plus jaloux, plus caché. Les détails les plus libertins et les habitudes les plus infâmes sont désignés par des mots qui les voilent sous l'étrange caresse des métaphores les plus hardies.

On sait que la réunion permanente de jeunes gens du même sexe, en pleine fleur de puberté, entre des murs infranchissables, soit d'un collège, soit d'un couvent, soit d'une prison, est capable d'entraîner toutes sortes de déformations dans le développement de la psychologie sexuelle de l'individu. Il s'agit là d'un principe que l'hygiène sexuelle ne devrait jamais perdre de vue. Ces déformations apportent avec elles un cortège infini de malheurs, et elles ont leur pâle reflet, — sous forme de mots secrets, — dans le langage et les écrits de ces couples. Les collèges, les séminaires, les casernes, les prisons, les couvents, les maisons de correction, — partout où des jeunes gens ou des êtres humains dans la fleur de leur jeunesse, ou dans la plénitude de leurs forces, sont enfermés, — font bien souvent éclore la fleur empoisonnée.

Le Dr Obici et le professeur Marchesini, dans un volume très documenté, ont étudié, particulièrement au point de

vue psychologique. les amitiés de collègue (*amori fiammeschi*) chez les jeunes filles et ont trouvé fort souvent chez ces couples l'aube première de quelque déformation de la psychologie amoureuse et sexuelle. Des lettres de jeunes couples — jeunes gens ou jeunes filles — ont été publiées par ces auteurs : lettres d'amitié et de sympathie qui semblent de véritables lettres d'amour, contenant quelquefois des mots et des formes cryptographiques qui ne sont que des formes bien arrêtées d'argot (1). Nous-même, dans l'ouvrage déjà cité, nous avons publié une certaine quantité de documents épistolaires, recueillis parmi la correspondance d'amitié de jeunes collégiens et de couples dégénérés et malades ; documents épistolaires où on trouve à chaque page les mots conventionnels de l'argot d'un amour inavouable.

Les couples de l'amour morbide naissent et vivent dans la fermentation des individus enserrés entre les quatre murs d'une prison scolaire ou autre ; mais ils peuvent aussi naître et vivre dans la pleine atmosphère de la vie libre, se formant par l'attraction de deux êtres malades ou prédisposés, — ou par la suggestion que l'un d'entre eux exerce sur l'autre (2). Ces couples aussi — comme tout couple qui a quelque chose à cacher, ont leur argot. C'est en parlant de ces femmes étranges que M. Joly, dans son livre : *le Crime*, écrit « qu'elles réservent les mots les plus charmants et les plus doux pour désigner en cachette les détails les plus libertins et les habitudes les plus honteuses (3) » — et celui qui feuilletera le compte-rendu des causes célèbres en 1891, soit

(1) Dr OBICI et Prof. MARCHESINI, *le Amicizie di collegio*, avec préface du prof. MORSELLI, Rome, 1898.

(2) Consultez, à propos de la psychologie des couples en général, l'ouvrage de S. SIGHELE, *la Coppia criminale*, Turin, 3^e édit., 1910.

(3) LE CRIME, Paris, 1890, p. 268.

dans le recueil de Bataille (1), soit dans *l'Année criminelle* de Laurent (Lyon, 1891), trouvera que, dans une correspondance d'amour morbide entre femmes, l'une de celles-ci appelait les deux pieds de l'autre des noms de *Messaline* et *Nana*.

Dans la technique de la formation de ces argots de couples morbides, on remarque avant tout la grande quantité d'objets ou de personnes indiqués par leurs attributs, — et l'usage, très répandu, d'appeler un objet ou une partie du corps du nom propre d'une personne, nom qui a quelquefois (pas toujours) une analogie plus ou moins lointaine avec l'objet qu'il est appelé à désigner. Ce sont, ensuite, des phrases banales, sur la beauté du temps, sur la santé, etc., qui constituent en réalité des signaux d'avertissement pour prévenir, par exemple, qu'on est observé. La déformation de la parole claire à l'aide de la suppression de la dernière syllabe et du changement de quelques lettres est aussi à noter, comme *costo*, nom qui signifie (en italien) prix, valeur, coût, mais qui, dans le langage d'un de ces couples d'amis, au collège, signifiait en réalité *custode* (*gardien*) et indiquait l'homme qui surveillait. De *custode*, par suppression de la dernière syllabe, était né *custo* et de *custo*, par déguisement de la lettre *u*, on avait fait *costo*, en créant en même temps un mot qui a l'apparence de prix, de coût, de valeur.

On trouve aussi couramment, chez ces couples, la cryptographie épistolaire : les amants s'écrivent à l'aide de *clefs*, ou de signes conventionnels, tels que carrés, croix, points, triangles, etc. Une jeune femme avait fait cadeau à son « amie » d'un coussin brodé par elle-même et qui portait au milieu, en soie et or, une inscription brodée en caractères secrets. Une initiale, quelquefois — dans la

(1) BATAILLE, *Causes criminelles et mondaines*, Paris, 1884-1898 ; voyez l'année 1891.

correspondance de ces couples — servant de signature, est remplacée par le dessin d'un objet qui est en rapport analogique avec la lettre en question : un petit serpent remplace, ainsi, dans une correspondance que nous avons examinée, l'initiale S du nom, et sert de signature.



Chez les couples, finalement, où l'amour plus ou moins maladif et honteux se marie au crime, chez les couples du trottoir et du ruisseau, l'argot s'élève à la dignité d'une langue. Il était apparu sous des formes embryonnaires chez le couple d'amis ; il avait grandi chez les couples de l'amour sain et de l'amour malade ; il s'épanouit dans le couple formé par la « femme folle » — l'esclave — et l'homme, — maître et parasite, — en suivant ainsi le cycle complet de toute son évolution à travers les couples.

L'argot des criminels compose en grande partie cet argot ; mais on se tromperait si on croyait n'y pas trouver d'autres éléments. En analysant et en faisant l'histoire et la généalogie de chaque mot, on découvrirait d'autres filons et d'autres éléments, d'importance inégale et d'origines bien différentes. Car chez ces couples, formés par le parasite et la « femme folle », la naissance d'une langue secrète et les raisons de vie et de développement du langage spécial ont des causes multiples.

Le lien d'amour d'abord, d'un amour où tous les gestes sont permis, et où tout objet, même le plus caché, aime avoir son nom, donne naissance à une partie du dictionnaire secret : aux pages d'amour. Peut-on, cependant, sans le profaner, se servir du mot d'amour pour indiquer le lien psychologique enlaçant les deux individus de ce couple, et embrassant toute forme de rapports sexuels entre cet homme et cette femme ?

Quelle physionomie toute spéciale prend l'amour chez ces couples d'amants ! L'homme est un maître plus qu'un amant : explorez les mots d'argot avec lesquels ce maître désigne son esclave ; vous n'y trouverez jamais, ou presque jamais, le reflet de l'amour, vous y trouverez toujours l'idée de l'objet à exploiter, de la chose dont on tire l'argent, le pain, le plaisir de vivre et de vagabonder. Parmi les mots pittoresques de l'argot de la *Germania* — l'ancien argot des gueux, des larrons, et des « rufianos » espagnols des xv^e et xvi^e siècles — on trouve seize mots d'argot indiquant la femme perdue, la femme amante : plusieurs d'entre eux ne sont que la dérivation de la même idée : la femme objet de gain, la femme à exploiter, la femme vache-à-lait ; tel *pelota*, qui signifie bourse pour l'argent ; *caima*, qui signifie tribut ; *tributo*, indiquant le tribut d'argent qu'elle reçoit et qu'elle donne. D'autres mots désignent la femme avec le plus grand mépris, comme *grofa* (du latin ; truie), *marca* (probablement par allusion à la marque légale qu'elles portèrent pendant quelque temps) et ses dérivations de *marquida*, *marquisa*, ou *maraña*, celle qui entortille, celle qui trompe. Aucune expression n'indique la passion ; toute représentation affective fait défaut (1).

Par contre, les mots qui indiquent, dans l'argot de la *Germania*, le mâle, sont en grande partie la dérivation de l'idée de commander, d'assujettir, d'empocher l'argent. Sur treize mots indiquant le parasite protecteur, nous trouvons *cherinol*, qui serait une dérivation de l'arabe *cherif*, chef ; *jaque*, qui est interprété comme dérivation de *Scha*, roi, en persan ; — cependant les deux mots pourraient tout simplement dériver du travestissement et du truquage du mot espagnol *jefe*, chef. Nous trouvons aussi *engibador* et *engibacaire*, dériva-

(1) Voyez le *Vocabulario de Germania*, publié par JUAN HIDALGO en 1609, et réimprimé, après, plusieurs fois.

tion de garder, recevoir (*engibar*) ce que la femme gagne (*caire*). D'autres font allusion à la force physique, à l'envergure, à la prestance, de l'homme fort et violent, ainsi que *jayan*, géant. Aucune ne trahit une pensée d'amour.

C'est que la femme, pour tout homme de ces couples, en tout temps et en tout pays, — n'est qu'un objet précieux. — Quoi? demande Gugusse La Cravate, criminel et Alphonse parisien, au commissaire de police qui l'accuse de l'assassinat d'une jeune fille, — quoi? serais-je donc fou pour tuer la femme qui mettait du pain dans mon bec (1)? Au contraire, la femme, l'esclave, même si elle est battue et châtiée chaque jour, aime, la plupart des fois, son maître d'un amour farouche. — « Cicillo, mon homme — disait une de ces femmes, à Naples, au juge d'instruction — m'aime follement! Hier, pour un rien, il m'a tellement frappée qu'il m'a cassé une dent (2)! » — « Si je n'aime rien, disait une femme du trottoir parisien en parlant de son ami, — je ne suis rien (3). » C'est un amour fait de sujétion, d'admiration, de crainte, et surtout de suggestion, de cette suggestion que l'être violent, capable de n'importe quel geste criminel, impose au faible et au craintif. C'est l'exagération (ainsi que la pathologie n'est que l'exagération d'un processus normal et physiologique) de ce qui se passe dans l'âme de toute femme normale, et qu'un poète psychologue, Schiller, a su rendre à la perfection en quelques mots : « Nous autres femmes, nous ne pouvons choisir qu'entre deux vies : maîtresse ou esclave,

(1) CLAUDE, *Mémoires*, Paris, 1880, t. II, p. 236.

(2) « *Cicillo me vo' nu bene pazzo! Ajere, pe'na cosa e niente, me dette na bastunata e me spezzaje nu diente m'mocca!* » FERDINAND RUSSO, *Usi e costumi napoletani. I canti della Camorra*, in *Riforma*, du 7 octobre 1895.

(3) MAXIME DU CAMP, *Paris, ses fonctions, ses organes, sa vie*, Paris, 1876, t. III, p. 417.

— mais la volupté de la domination est moins que rien en comparaison de la volupté plus grande d'être l'esclave de l'homme que l'on aime ! ». Ici, comme dans toute forme de désir et d'aspiration, — et même de conception philosophique de la vie, — les désirs, les aspirations, les appréciations, ne sont que la traduction inconsciente de ses propres aptitudes et de sa propre constitution biologique et psychologique. Toute la faiblesse de la femme se révèle dans son cri d'amour et d'abandon.

Disons donc qu'il s'agit d'amour — pour les couples qui nous intéressent, — mais d'un amour *sui generis*, d'un amour, en outre, qui n'a pas trop besoin de se cacher : qu'a-t-il à cacher, de ses amours et de ses rapports amoureux, un couple de ce genre ? Cependant, la femme qui aime — et qui tremble — aime aussi cajoler son maître avec des caresses faites de mots ; de là une série d'appellations spéciales à chaque couple, nées dans le sein de leurs amours, appellations de mignardise, ainsi que l'indiquent, par exemple, les surnoms qu'elles donnent à leurs amants : *le petit blond, le petit brun, le petit cocher, le petit boulanger (il fornaretto) ; le comte, le beau, le coq, le beau taureau, le petit soldat* (1).



Une deuxième source, bien plus abondante, d'argot chez ces couples est donnée par l'exercice de la fonction essentielle de l'homme, du maître : la protection. L'homme n'est pas seulement un amant ou un parasite. Il est aussi un protecteur. Le mâle doit exercer la pro-

(1) Ces appellations d'alphonses ont été trouvées par nous à Rome, pendant l'examen de cent récidivistes, dont vingt-sept souteneurs. Voyez notre livre : *la Transformación del delito*, Madrid, 1902, chap. XX, et notre mémoire : *I Recidivi e gli istituti penali sulla recidiva*, dans la revue *Il Foro Penale*, Rome, 1897.

tection sur la femme contre toutes sortes d'ennemis pouvant surgir à chaque coin du trottoir : d'où l'argot spécial à l'aide duquel l'homme prévient sa compagne du danger, ou lui communique ses ordres sur la conduite à tenir.

Nous avons trouvé un exemple caractéristique de l'argot spécial naissant de ces rapports spéciaux entre l'homme et la femme, dans toute une catégorie de mots d'argot usités entre filles et souteneurs à Palerme, en Sicile. Il existe dans ce pays tout un code spécial de droits et de devoirs reliant la fille à son amant et maître, et celui-ci, — dit *ricottaro* (1) — à celle-là. Il existe aussi, à côté de cette catégorie de devoirs et d'obligations, un rituel spécial qui règle les événements les plus importants et solennels de la vie du couple, tels que les « fiançailles », la sortie de la prison, l'amour, etc. Or, la plus grande partie de ces obligations et de ces cérémonies du rituel ont des noms spéciaux, des noms d'argot, qui sont, sans aucun doute, des mots créés par ce genre de couple, répondant, dans toute la trivialité de leur sens caché, à la trivialité de l'idée qu'ils veulent indiquer.

Les obligations que le mâle impose à la femme sont de plusieurs ordres : n'avoir aucun rapport d'amour avec ses amis et ses parents à lui ; suivre rigoureusement l'horaire de la journée de travail qu'il lui plaira de dicter ; lui payer tous les jours une somme déterminée ; lui acheter la chaîne en or et l'écharpe en soie ; lui porter à la prison, s'il est détenu, un oreiller, une couverture en laine, une bougie, des cigares et du café ; se refuser à telle ou à telle autre exigence d'un amant de passage

(1) *Ricottaro*, dans le sens littéral : celui qui fait la *ricotta* (sorte de lait caillé). Les usages et les mœurs des *ricottari* ont été étudiés par A. CUTRERA, commissaire de police à Palerme, dans son livre : *la Mala vita a Palermo*, 2^e édition. Palerme, 1900.

trop sensuel ou perversi ; et enfin, si la fille sort de l'hôpital ou de prison, réserver pour lui son premier baiser. Cette obligation est indiquée par la phrase d'argot : *dare l'asciutto*, expression grossière d'une image grossière. Un rituel tout spécial règle les défis que le souteneur porte à l'homme qui a insulté la fille, — rituel qui est exprimé par des phrases spéciales ; un rituel spécial règle aussi les « fiançailles », que le couple appelle en argot : *l'ingarzamento* et qu'on fête avec un dîner offert par la fille à son nouvel amant, à ses compagnes, aux amis du « maître ». et avec l'offrande, de la part de celui-ci, d'une bague d'or à la femme. Si l'homme, après une querelle avec son amie, déclare que la rupture est définitive, il dira, en argot, que la fille est *franca* (franche), mais il peut ajouter qu'elle n'est pas *libera* (libre). Ce dernier mot est de l'italien courant, mais dans ce cas il signifie que la femme, tout en n'étant plus tenue à observer ses devoirs envers l'ancien ami, ne pourra pas choisir un nouveau maître.

La femme, pendant sa liaison, peut manquer à ses devoirs, surtout en trahissant son maître avec d'autres amants qui reçoivent, selon les catégories auxquelles ils appartiennent, des appellations spéciales ; le maître, s'il découvre la chose, a le droit de se venger en soumettant la femme, toujours avec un rituel bien établi par la tradition, à l'un de ces supplices au choix de la coupable : avoir les cheveux coupés ; les sourcils rasés ; la tête salie d'urine ou d'excréments.

Il est évident qu'une société *sui generis* telle que la société entre le protecteur et la fille, en créant des faits et des gestes nouveaux, a besoin de créer en même temps un dictionnaire nouveau et tout particulier : nous observons ce fait dans toute société nouvelle d'individus, et à côté de tout fait nouveau qui surgit. Mais ce dictionnaire est ou devient un argot lorsque la nomenclature reste soi-

gneusement cachée : lorsque les faits créés par le couple ou l'association se trouvent en telle opposition avec le lieu ou le temps où ils se manifestent, que le secret et l'obscurité s'imposent. Les mots, alors, sont des mots secrets en même temps que des mots de protection et de lutte, ainsi qu'il arrive à la nomenclature étrange que nous venons d'indiquer.



Une nouvelle source de formation de cette mosaïque polychrome qu'est l'argot de ces couples se trouve dans l'inavouable profession même de la femme perdue. A l'argot d'amour et de protection vient s'ajouter l'argot né dans la communauté féminine, véritable argot professionnel. Les femmes vivant ensemble, enfermées dans leur maison, créent un argot qui, concernant surtout les objets et les gestes de leur profession, est un argot de défense, car il leur permet de s'entendre entre elles sans se faire comprendre des étrangers qui sont présents.

Sous le nom de *verba erotica*, des chercheurs patients ont plus d'une fois dressé des dictionnaires de mots spéciaux indiquant les faits les plus crus de la vie de l'amour et des courtisanes, et ont cru ainsi dresser un dictionnaire de l'argot des communautés féminines. Les glossaires grecs et latins ont ouvert assez souvent leurs portes toutes grandes à ces mots. C'est ainsi que Jacob Le Duchat et l'abbé de l'Aulnay, le premier dans son commentaire de Gargantua et de Pantagruel, le second dans l'édition de 1820 des œuvres de Rabelais, ont pu recueillir le glossaire des *verba erotica* du xvi^e siècle. Trois cents mots spéciaux, ou périphrases, y indiquent l'amour ; quatre cents les organes de la génération ; plus de cent la « femme folle » — *folles femmes n'aiment que pour pasture* — qu'on appelait accrocheuse, ali-

caire, ambubaye ; barathre ; bassara, bezoche ; bourbeuse, caignardière, cocquatrix, drue, folle femme, folieuse, gualtière, grue, gourgandine, caille... et ainsi de suite. Louis de Landes aussi (Auguste Scheler), en décalquant l'ouvrage de l'abbé de l'Aulnay composa un *Glossarium érotique de la langue française* (Bruxelles, 1861).

Mais ces *verba erotica* ne sont pas, cependant, des mots spéciaux à la femme perdue, ou des mots spéciaux à son commerce avec son protecteur ; ce sont des mots du bas langage populaire, et plus que dans le sein des maisons où ces femmes passent leurs journées et leurs nuits, ils sont issus de la rue même, où le peuple aime vivre, rire et berner. On peut classer sans hésiter dans cette même catégorie — en ajoutant qu'il s'agit aussi de quelques mots de l'argot criminel — le recueil de mots publié par une nommée Aimée Lucas (très certainement un pseudonyme) sous le titre : *Des dangers de la prostitution considérée sous le rapport de l'ordre public, de la morale et de l'administration, avec un vocabulaire indispensable pour comprendre le langage des souteneurs et des filles publiques* (Paris, chez l'Auteur, 1841).

Le vrai argot de la communauté féminine est au contraire un langage que l'étranger ne doit pas comprendre : il appartient en particulier à la maison où il a éclos ou à la corporation féminine elle seule. « On a prétendu — écrit Parent-Duchatelet dans son ouvrage (1) — que ces femmes avaient un argot qui leur était particulier et à l'aide duquel elles communiquaient ensemble. Je dus prendre à ce sujet quelques renseignements et voici le résultat : il est faux que les filles aient un argot particulier ; mais elles ont adopté certaines expressions, en petit nombre, qui leur sont propres et dont elles se

(1) *De la prostitution dans la Ville de Paris*, Paris, 1836, pp. 137-138.

servent lorsqu'elles sont entre elles. Ainsi les inspecteurs sont des *rails*, un commissaire un *flique*, une fille publique jolie est une *gironde* ou une *chouette*, et laide est un *roubiou*; elles appellent la maîtresse d'un homme sa *largo* et l'amant d'une fille publique, son *paillason*. » Après avoir indiqué, dans sa *Bibliographie raisonnée de l'argot* (Paris, 1901), l'étude de Parent-Duchatelet, M. Yve-Plessis écrit cette note : « On trouve dans le tome I^{er} un paragraphe sur l'argot des prostituées, dont l'auteur nie imprudemment l'existence. » Cette note, cependant, est en partie inexacte. Car les mots que Parent-Duchatelet reproduit appartiennent au langage du bas peuple (*flique*, *chouette*, *gironde* sont même passés, aujourd'hui, dans le langage très familier) et à l'argot des criminels : Parent-Duchatelet n'avait pas tort lorsqu'il affirmait que ce n'était pas un argot spécial aux prostituées. Mais il aurait dû mieux chercher, pour trouver le véritable langage secret, car il est certain que l'argot qu'on pourrait appeler de métier, indiquant les différents gestes de la profession par des mots ou des phrases qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires les plus spéciaux, existe chez les prostituées. Il surgit des nécessités de la vie qu'elles mènent; il surgit de ce que des gens qui sentent différemment des autres et qui pour cela se trouvent à vivre ensemble ou à former des groupes et des communautés professionnelles ou sociales, parlent aussi différemment; — il surgit, surtout, de ce que ces femmes, vivant en marge des lois de la société, sentent souvent le besoin de cacher leurs pensées aux hommes leurs clients, à la maîtresse de la maison, aux visiteurs, aux gardiens.

N'est-ce pas une parole d'argot, toute spéciale à cette communauté professionnelle féminine, que la parole *réclameuse* ou *sornette*, par laquelle les femmes sorties de leur hôpital ou de leur prison indiquent la femme de service chargée de se tenir à disposition des sœurs de

charité et de répondre à leur appel(1). Ce seraient aussi des déguisements tout professionnels du langage que les mots *Saint-Laz*, pour Saint-Lazare ; *lever* un homme, pour « faire » un homme, comme s'il s'agissait de lever un lapin, ou du gibier, ou bien une armée (ou *enrôler*, ce qui revient au même ; les filles à Rome indiquent la même idée par le mot *arruolare*, enrôler). — *Le printemps est de la bête, tout est en fleur*, annonce que l'une d'entre elles est tombée malade et devra passer à l'hôpital.

Le cas d'argot le plus typique que nous connaissions dans ce genre est l'argot, observé par nous, qu'une communauté féminine avait créé, à Rome, dans « l'atelier » où elle demeurerait. La maison avait toute l'apparence d'un atelier de modistes, et les femmes se servaient exclusivement de mots tirés de la mode féminine pour indiquer, en présence des visiteurs, tout fait ayant rapport à leur commerce d'amour. Les argotières avaient poussé la prévoyance jusqu'à baptiser des noms des différents bijoux venant former la parure d'une femme, les différentes maladies à qui jadis le grand Fracastor dédia plusieurs de ses écrits.

Nous avons déniché un autre argot du même genre dans une pseudo-agence de location de bonnes, à Rome, où les prétendues bonnes, présentes dans l'agence et censées attendre un engagement, communiquaient entre elles en donnant un sens particulier et caché aux mots clairs de leur prétendu métier.

« On peut considérer comme des formes rudimentaires d'un argot tout spécial à la prostitution, — écrivent B. de Quirós et Llanas Aguilaniedo dans le chapitre dédié à l'argot de leur volume : *la Mala Vida en Madrid* (2) — certains mots se référant aux instruments et à la prati-

(1) E. Macé, *la Police parisienne. Gibier de Saint Lazare*, Paris, 1888.

(2) Madrid, 1901, chap. V.

que de la profession. Ainsi, par exemple, on appelle *burro* (1) la chaise destinée à la visite hygiénique. Certains actes, certaines fraudes sexuelles, et certaines perversions ont aussi, chez les prostituées, une nomenclature spéciale. »

Et plus loin : « Au point de vue des règlements, les filles sont classifiées en deux groupes : les *pupilas*, ou *huéspedes de mancerbia* (hospitalisées dans les maisons closes) et celles qui sont libres, autorisées, dites *carreristas* (de la *carrera*, de la rue). Dans l'argot, bas et dégoûtant, des maisons closes on retrouve une foule de mots et de phrases méprisantes avec lesquelles les unes indiquent les autres (2). »



Enfin, la plupart du temps, l'homme de ces couples, vivant en dehors de la société, n'est pas seulement un Alphonse, c'est aussi un professionnel du crime. Quoi donc de plus naturel que l'argot strictement criminel soit ainsi porté de toute pièce, dans le couple ? Sur cent récidivistes, soumis à la surveillance spéciale de la police, que nous avons examinés en 1896 au Tribunal de Rome (*ammoniti*), nous en avons trouvé vingt-sept vivant du produit de leur association avec une femme perdue ; la moitié d'entre eux était composée de meurtriers et de voleurs ; l'autre moitié avait été condamnée pour vol ; le nombre de leurs condamnations oscillait entre deux et treize. Une très grande quantité d'Alphonses appartient donc à la catégorie pure et simple des criminels, à cette catégorie dont les exploits nous sont racontés dans les mémoires des chefs de la police parisienne ;

1) Ane. chevalet de scieur ; — à rapprocher du *bidet* français, dans les deux sens du mot.

(2) *Id.*, *id.*, ch. III, 2.

ce sont des Alphonses en même temps que des professionnels du crime, Doigt-Coupé, l'Anguille, Gros-verres, Bras-de-Saindoux, Gugusse-la-Cravate, Cocola-Douille, etc., dont les *Mémoires* de Claude, de Macé, et d'autres encore, nous racontent les exploits. L'argot criminel vient ainsi s'ajouter à ce cloaque de langage argotier très complexe, à ce langage immonde des associations à deux, d'amour, de vice et de crime.

QUATRIÈME PARTIE

—

L'ARGOT DES GROUPES

L'ARGOT DES PROFESSIONS.

Nous avons défini le langage spécial des professions. Nous voici à la définition de leur argot. Le langage spécial des professions, tout en remplissant une mission de protection et tout en constituant très souvent le *signum* dont le groupe est fier et jaloux, n'est pas un langage intentionnellement secret ou maintenu volontairement dans l'obscurité.

Malgré cela, combien de fois on a commis l'erreur de confondre le langage technique d'une profession, ou bien le langage spécial que parlent les membres d'une profession réunis sur le champ du travail, avec l'argot ! Nous avons déjà dit que le prétendu argot des ouvriers de la soie travaillant aux métiers à main, à Lyon, plus qu'un véritable argot est un simple langage spécial. On appelle à Lyon ces ouvriers du nom de *canuts* et on indiquait leur langage spécial et leurs usages en disant : le parler canut, les usages canuts :

Voilà z'à la Croix-Rousse

Les usages canuts :

Les femmes y sont douces

Et les maris...

(Chanson canuse.)

Cependant, en consultant les recueils de mots canuts, on voit qu'il s'agit, soit de mots techniques — ainsi que nous l'avons déjà indiqué plus haut — soit d'un bas langage spécial dont la formation n'est pas du tout intentionnellement secrète (1). Ils parlent différemment, car ils sont spécialisés dans un travail spécial, et parce qu'ils sentent différemment, ainsi que le fait chaque groupe spécialisé; mais ils ne veulent cacher ni leur état d'âme ni les gestes de leur travail.

De même, le prétendu argot des typographes (2) n'est qu'un langage spécial du travail : *aller en Galilée*, pour remanier dans une page les caractères d'imprimerie ; *aller en Germanie*, dans le même sens (phrase issue de l'autre : je remanie) — *bloquer*, pour faire défaut ; *lever les petits clous*, pour composer ; *mecher*, pour offrir ses services dans une imprimerie, etc.

L'« argot » des comédiens, aussi, en est-il vraiment un? Ne s'agirait-il pas plutôt d'un langage spécial ayant les caractères, déjà indiqués, des langages spéciaux des professions? Certes, il y a longtemps, le langage spécial des comédiens aurait pu être considéré comme un langage secret fourmillant de mots qui devaient rester secrets ou qui naissaient avec l'intention de rester secrets, car on méprisait les comédiens et on les considérait comme vivant en marge de la société. D'où l'opposition, et même la répulsion entre ce groupe et le reste de la société. Les hommes de ce groupe devaient à tout instant sentir la nécessité de se communiquer des idées auxquelles tout profane devait rester étranger. On lit dans

(1) V. le dictionnaire de NIZIER DU PUITSPÉLU, *le Littré de la Grand'côte*, Lyon, 1895.

(2) V. LORÉDAN LARCHEY, *Nouveau supplément du dictionnaire d'Argot*, Paris, 1889, et EUG. BOUTMY, *les Typographes parisiens*, Paris, 1874. Quelques mots du langage spécial des « typos » sont exposés dans le roman de XAVIER DE MONTÉPIN, *le Club des Hirondelles, ou les viveurs de Paris*, 8^e partie, XI.

les *Mémoires de Marie-Françoise Dumesnil en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon* : « A cette époque (avant la Révolution), les comédiens avaient un argot, comme les criminels. Pour demander combien on faisait payer les spectateurs, ils disaient : *Combien rafle t-on de logagne par allumer la boulevétade ?* Les artistes étaient appelés la *Banque*. Pour demander : celui-là, près de vous, est-il un comédien ? on disait : *le gonze qu'est à votre ordre est-il de la banque ?* Et si l'homme n'en faisait pas partie, la réponse était : *Non, il est lof* (profane). » Le mépris pour les comédiens était très vif. Louis XIII avait bien déclaré, dans une ordonnance de 1641, vouloir que « leur exercice... ne pût leur être imputé à blâme, ni préjuger à leur réputation dans le commerce public » ; Voltaire avait pu écrire que les étrangers ne pouvaient concevoir « que nos lois autorisent un art déclaré si infâme, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les lois, récompensé par les souverains, cultivé par les plus grands hommes... » — les comédiens n'en vivaient pas moins en dehors de la vie sociale. Roederer, le 21 décembre 1789, réclame la réintégration des comédiens dans leurs droits ; le comte de Clermont-Tonnerre en fait autant, à la séance du 23 décembre...

Le langage spécial du comédien d'hier pouvait donc être un argot ; mais aujourd'hui le préjugé de considérer ce groupe professionnel comme vivant quelque peu en marge de la société s'est de beaucoup atténué : il a presque disparu, quoiqu'on se demande, par exemple, si un comédien, même de génie, peut faire partie de l'Académie.

Ainsi, le dictionnaire de la langue des comédiens n'est plus aujourd'hui qu'un langage spécial, un langage très spécial si l'on veut, mais non un argot. Combien de fois n'a-t-on pas parlé, cependant, de « l'argot des coulisses » ! Ch. Marty-Laveaux, à propos du beau livre de Fran-

cisque-Michel sur l'argot(1), en publiant un aigre compte-rendu dans le numéro du 15 mai 1857 de la *Revue Contemporaine*, donnait un échantillon du langage spécial des comédiens de ce temps en coupant d'un feuilleton intitulé *Une Soirée d'artiste*, et signé Léon Troussel, le morceau que voici : « Au besoin (il s'agit d'un comédien qui joue ce qu'on nomme au théâtre *les utilités*), au besoin il remplit des rôles quand les artistes sont malades, et alors on *l'attrape*... Savez-vous ce que c'est que se faire *attraper*? C'est se faire *égayer*. Savez-vous ce que c'est que *égayer*? C'est se faire siffler ; et savez-vous quand on se fait siffler? Quand on est *bleu*. Or, être *bleu* c'est être *toc* ; être *toc* c'est faire *four* ; faire *four*, c'est être mauvais. » En Italie aussi les comédiens ont un langage spécial dont chaque mot indique quelques particularités du métier : *pertichino* (petite perche), par exemple, désigne le débutant, car celui-ci reste souvent, devant la rampe, embarrassé, sans grâce, et sans gestes — comme une perche, — *ritto e piantato li come un piolo*, ainsi que dirait le poète italien. — *Sbruffarisi* est l'acteur qui commence à remplir des rôles moins insignifiants ; au fur et à mesure que l'on tient des rôles plus importants on devient *mattatore*. L'artiste capable de remplacer celui qui manque (on dit aujourd'hui, en France : *une doublure*) est encore appelé en Italie : *utilité*, comme dans le langage français cité par Marty-Laveaux. Le *sfangonc* est l'acteur incapable ; la claque est dite la *macca*, le *risotto*, les *portugais* ; le théâtre vide est un *four*, ou bien un *théâtre rouge*.

Les dictionnaires de l'« argot » des coulisses sont assez connus (2). De même, on a voulu faire des dictionnaires

(1) FRANCISQUE-MICHEL, *Etudes de philologie comparée sur l'argot*. Paris, 1856

(2) MARION, dit DU MERSAN, *Manuel des coulisses*. Paris, 1826 ; — JACQUES-LE SOUFFLEUR, *Petit dictionnaire des coulisses*. Paris, 1835 ; — ALFRED BOUCHARD, *la Langue théâtrale*. Paris, 1878, etc.

de l'argot musical, en recueillant sous ce titre (1) soit le langage strictement technique du compositeur de musique, soit le langage spécial de l'orchestre, composé de mots spéciaux et de périphrases à l'aide desquels les musiciens, à l'orchestre, — ainsi que toute catégorie de travailleurs réunis sur le même lieu de travail — indiquent leurs conditions spéciales de travail et de vie. Ils appellent *charivarius* un mauvais violon, en mélangeant gaiement, grâce à l'assonance (ainsi que le font si souvent les langages spéciaux), les idées les plus disparates : *charivari* avec *stradivarius* ; ils indiquent sous la désignation de *fa bemol* l'ivrogne ou le malade, parce que *fa bemol vaut mi*, en jouant ainsi sur les mots. Le violon devient le *jambon* ou le *jambonnot*. Ils diront *faire des cocottes* pour indiquer par là l'action du chanteur qui défigure la musique des maîtres avec des variations ou des intonations de mauvais goût ; et de celui qui chante en hurlant, ils diront *qu'il attrape le lustre*, *qu'il crache sur les quintets*. La voix devient le *galoubet* ; avoir une bonne voix c'est *avoir du zinc* ; et avec un pittoresque tiré d'une image professionnelle, *cracher son embouchure* signifie mourir.

Ce langage spécial est vraiment, parfois, aussi pittoresque que le bas langage, — et tout comme l'argot il peut remplir une fonction de protection ; il lui manque toutefois la marque d'identité spéciale à l'argot, — de cet argot véritable des professions dont nous allons parler dans les pages qui suivent.



Nous commencerons par une série d'exemples, simples et typiques, où l'intention de cacher la pensée à ceux qui pourraient écouter se manifeste de la façon la plus

(1) EMILE GOUGET, *l'Argot musical*. Paris, 1892.

évidente. C'est l'argot créé par les commis de magasin afin de se communiquer entre eux les idées concernant surtout la pratique de leur métier, sans que les clients, ou les surveillants, puissent comprendre.

A Turin, les commis de magasin indiquent le patron (mot dont la racine est la même que celle de *padre*, père, latin *pater*) avec le mot de *madru*, dont la racine est la même que celle du mot italien *madre*, mère, latin *mater*. C'est un procédé d'antithèse, assez cher aux langages secrets. De l'anglais *to catch*, ils ont tiré le mot d'argot *cuti*, signifiant prendre ; de même que de l'anglais *not*, en changeant le *n* en *l*, ils ont fait *lot*, qui signifie non. Et probablement ils ont tiré de l'hébreu le mot d'argot *pumi*, payer. En travestissant le mot *flanqué*, mot du bas langage populaire, signifiant donner, — et provenant très probablement du français flanquer, donner avec violence, jeter avec violence (flanquer des coups) — ils ont créé le mot d'argot *flunché*, qui signifie donner. *Cenu*, beau, est encore un mot de leur argot tiré, assez vraisemblablement, de l'argot français *chenu*, beau. La négation est obtenue en faisant suivre le mot affirmatif, ou en le faisant précéder, par la négation ; ainsi puisque *lot* signifie non, et *cenu* beau, *cenu lot* signifie laid. *Lot cuti* indiquera : ne le prends pas (1).

A Libourne, l'argot des commis de magasins est aussi composé de quelques mots tirés de l'hébreu. *Hanucod* a la même signification que dans le bas langage parisien le mot *rossignol* : un objet qui ne vaut pas grand'chose.

A Rome, dans un grand magasin, les commis s'annoncent entre eux la présence d'une personne dont l'aspect est peu rassurant, avec les mots : *Deux et dix*. L'origine de cet avertissement est dans la phrase : Ouvrez les *deux* yeux sur les *dix* doigts de cette personne. Au lieu de

(1) V.A. ALY-BELFADEL, *Sopra un gergo di commessi di negozio torinesi*, in *Archivio per l'antropologia criminale*, etc. Turin, 1898.

prononcer la phrase tout entière, on fait sauter la plus grande partie des mots, tout en retenant les mots essentiels, et on obtient ainsi le langage secret le plus bref et le plus éloquent.



On n'a jamais parlé de l'argot professionnel des gens de police, si l'on excepte cette allusion trouvée à la p. 32 d'un ancien pamphlet écrit contre un nommé Receveur, inspecteur de la police de Paris, et intitulé *le Diable dans un bénitier* (Paris, 1784, in-8) : « Les voleurs ont un argot, et les gens de la police un autre : ceux-ci insultent avec une cruauté sans égale aux maux de ceux-là. Quand ils les ont chargés de fers, ils disent entre eux qu'ils leur ont mis la *mousseline*. » À la page suivante, on apprend que, pour dire : tirer des révélations d'un voleur, Receveur dit : *tirer la carotte*.

Mais ceci n'a pas l'air d'être un véritable argot. Un mot de véritable argot professionnel, spécial aux inspecteurs de la police et particulier à ceux qui sont chargés du service de l'identification, à Paris, dans les bureaux de l'anthropométrie judiciaire, est le mot *décavé*. Avec ce mot, prononcé en présence des individus arrêtés, les inspecteurs du service de l'identité judiciaire s'annoncent entre eux la présence d'un probable récidiviste. Ils se disent alors : *décavé* ; ce doit être un *décavé* ; c'est un *décavé*. Le mot *décavé* provient des syllabes *deq, car, vex*, indiquant trois désignations du « signalement parlé » et constituant le titre de l'*album* des récidivistes (D. K. V.) dans lequel, selon la méthode de A. Bertillon, ont été classés les portraits et les signalements des récidivistes et des condamnés recherchés par la justice (1).

(1) Voyez pour la description de l'*Album des Décavés* (D. K. V.) notre volume : *la Police et l'enquête judiciaire scientifiques*, Paris, 1907, et l'édition allemande, notablement augmentée, Berlin, 1910.



Le *Dictionary of modern slang, cant, and vulgar, etc.* etc. (by a London Antiquary, London, 1859), après avoir indiqué les différences entre le *cant* et le *slang*, — le premier, langue secrète, bien ancienne, des voleurs, des vagabonds, des mendiants; le second langage spécial, plus ou moins éphémère, populaire; — nous apprend l'existence d'un *back slang*, véritable argot d'une large catégorie professionnelle, formé par un procédé dit « à l'envers », consistant à retourner les mots, ainsi que nous l'avons déjà vu pour l'argot des couples.

Ce sont les vendeurs ambulants de comestibles, les *costermongers*, qui s'en servent pour parler entre eux sans être compris par le public. Ils diront *kool* pour *look*, regarder; *occabot* pour *tobacco*, tabac; et souvent le déguisement du mot est compliqué grâce à un procédé de truquage s'approchant du procédé appelé dans l'argot français « la bouchère » et de celui dont on trouvera la plus haute expression dans l'argot des professions en Indo-Chine. Nous l'avons déjà remarqué, cependant, chez les couturières, à Rome. Les *costermongers*, ainsi, diront *fi-healt* pour *thief*, le voleur; et *fla-tch* pour *half*, moitié, etc., etc. (1).



Nous nous demandons si les noms spéciaux dont la respectable corporation des marchands de fourrures affuble les peaux de lapin ne constituent pas un véritable argot — et quelle sorte d'argot trompeur! — de la dite

(1) On trouvera l'argot des vendeurs de comestibles, des charlatans et des cochers de fiacre de Vienne dans l'ouvrage que Fried. AVÉ LALLEMANT a consacré à l'étude des classes misérables et criminelles : *Das deutsche Gaunerthum, etc.*, Leipzig, 1858-1862.

corporation. Un procès parisien assez curieux, en 1910, — un procès dont on aurait pu tirer un vaudeville au titre : *Le lapin anobli, ou le vrai nom des fourrures*, — a appris aux Parisiens que plusieurs maisons de commerce désignent sous des noms spéciaux différents, mais tous nobles et pompeux, les fourrures de lapin. Le lapin de première qualité devient la *loutre d'Hudson Bay* ; la *loutre électrique* est aussi du lapin ; la *loutre de Colombie* est encore du lapin. La *loutre belge*, c'est toujours du lapin. Le mot lapin sonne mal à l'oreille d'un client et fait que la vente échappe : le nom spécial est vite trouvé. Les peaux de rats d'Amérique sont aussi appelées *loutre d'Hudson Bay*. Il existe, de même, des pelisses en *vison du Bosphore*, mais ce nom ne correspond à aucun animal connu. Ces noms spéciaux sont créés pour cacher la véritable qualité de la marchandise, et leur signification réelle reste logiquement cachée, ainsi que la qualité de l'objet...



Nous avons trouvé, dans un atelier de couturières, l'usage très répandu d'un argot créé par les jeunes ouvrières afin de se communiquer entre elles toutes sortes d'idées, mais surtout des idées érotiques, sans que la maîtresse ou les surveillantes puissent entendre.

On trouvera dans tous leurs détails les mots de cet argot et les conditions dans lesquelles il est né, au chapitre V, consacré à l'argot, dans les ateliers de femmes, ainsi qu'au chapitre VI, paragraphe 8, de notre livre sur *Il gergo*, etc. ; nous ne rappellerons ici, à propos de cet argot, que les données les plus importantes.

Nous devrions même dire : de ces argots, car les jeunes filles — de quatorze à vingt ans, — ne se servaient

pas d'un seul argot ; elles en avaient forgé plusieurs, et de plusieurs formes.

Il y avait d'abord trois formes différentes d'argot, obtenues toutes, cependant, avec le même procédé : la déformation du mot clair à l'aide de l'interpolation d'une syllabe ou d'une lettre de convention.

Première forme d'argot : faire précéder chaque syllabe du mot conventionnel *coti*. Ainsi, la phrase : — crois-tu qu'il m'aime ? devenait :

Coticrois cotitu cotiqu'il cotimaine ?

Deuxième forme d'argot : substituer à chaque voyelle du mot clair quelques mots conventionnels, — ainsi que *aiz* à la place de *a* ; *ender* à la place de *e* ; *iner* à la place de *i* ; *omber* à la place de *o* ; *ufurt* à la place de *u*. La phrase déjà indiquée devenait alors :

Crufurt aiz tufurt quinerl mender mender ? (1).

Troisième forme d'argot : on ajoute à chaque syllabe la lettre *v* suivie par la voyelle de la même syllabe à qui la lettre *v* a été ajoutée. Ainsi la même phrase déjà indiquée, devient :

Croisvois tuvuvu qu'ilvivi m'aimvem ?

A côté de ces trois catégories d'argot, — que les jeunes filles de l'atelier parlaient indifféremment avec la plus grande facilité et la plus étonnante vitesse, — il existait un argot érotique indiquant toutes choses se rapportant à l'amour, à l'aide de mots du langage commun, détournés de leur sens usuel.

(1) Il est assez embarrassant d'opérer cette transposition de voyelles sur des mots français. En italien, où l'on prononce comme on écrit, la même phrase : *Credi che mi ami ?* devient : *Creder dinez chender minez aiz miner ?*

L'amoureux était indiqué avec des mot italiens, ou du patois romain, très compréhensibles dans leur sens commun, mais dont le sens que l'argot leur donnait était incompréhensible, ainsi que : *focane* (grand feu); *tira-tira* (celui qui tire, qui tire); *saffiello* (celui qui souffle), *spasimato* (déformation du mot italien *spasimante*, celui qui souffre), *disgraziato* (le malheureux), *minchionato* (celui qui est trompé). Pour dire que leur amoureux les attendait en bas elles disaient : *il tire les lacets et fait des longs fils* (*tira i laccetti e fa i filoni*), phrase qui n'a aucun sens en italien; mais probablement, dans l'intention de celles qui l'ont créée, cette phrase représente l'homme qui attend à la sortie de l'atelier, arpentant le trottoir et marchant de long en large comme s'il devait enrouler des lacets autour de baguettes placés les unes en face des autres, ou comme s'il devait d'écarter par terre, dans ses allées et venues, un nombre infini de raies, de stries, de bavures ainsi que fait le colimaçon allant et venant dans les allées d'un jardin.

Dix mots spéciaux étaient employés pour indiquer les parties du corps masculin que nous ne pourrions désigner ici que de leurs noms anatomiques, et huit pour indiquer celles du corps féminin; mots avant tous dans le langage courant un sens dénué de toute obscénité, mais qui, grâce à un tour de passe-passe d'images, avaient pris, aux yeux des jeunes filles, le sens secret et symbolique qu'elles y avaient attribué; pour ces mots, il ne se présente aucun procédé de déformation à l'aide de substitution ou d'altération de syllabes, ou de suffixes.



Les trois argots obtenus à l'aide de l'intercalation des lettres ou des syllabes et parlés par les jeunes couturières

en question, pourront paraître au lecteur des formes peu pratiques de langage et d'une extrême difficulté. Cependant, les jeunes filles que nous avons connues et qui nous ont mis au courant du secret, parlaient ce curieux langage avec la plus grande facilité, et nous-même, après un exercice assez court, nous étions arrivé à pouvoir le parler couramment.

Toutefois nous étions toujours dans la croyance que cette espèce d'arabesque glottologique devait être tout ce qu'on avait trouvé de plus compliqué pour travestir et grimer la parole à l'aide d'un procédé tout mécanique : quelle erreur ! Les déformations imposées aux mots par les jeunes couturières de Rome ne sont qu'un jeu d'enfant en comparaison des complications — véritables casse-tête chinois — que certaines professions de l'Extrême-Orient ont su trouver pour déformer (toujours avec des procédés analogues à ceux usités par les couturières de Rome) leurs paroles et pour créer ainsi les plus indéchiffrables des argots professionnels (1).

Ici aussi il s'agit de professions dont les membres cherchent à se communiquer des idées à l'aide d'un langage spécial et secret : — ce sont surtout les marchands qui s'en servent, et souvent les mots truqués indiquent alors les prix, la qualité et la quantité des marchandises. Les chanteuses et les danseuses aussi font usage de ce mode de parler, mais, chez elles, cependant, cet argot, très étendu et toujours composé par un procédé mécanique de déformation des mots, prend le caractère d'un langage secret de caste. Nous aurons l'occasion de constater ce même fait chez certaines professions nomades et ailleurs.

(1) V. les documents philologiques publiés par A. CHÉON, dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, année 1905.



En langue annamite on indique sous le nom de *nói lái* une forme secrète de langage, pouvant être employée indifféremment par les voleurs, les mendiants, les vagabonds et d'autres professions encore, consistant à échanger le son final entre deux mots qui se suivent immédiatement. Il faut rappeler que la plupart des mots annamites peuvent être décomposés en deux éléments : une consonne initiale (ou articulation) et un son final. Ex : *tôi*, moi = *t* + *ôi* ; *ba*, trois = *b* + *a*, etc. On parle l'argot *lái* en faisant passer la finale du premier mot au second, et celle du second au premier. Ainsi « aller s'amuser » qu'on dit :

di chôi

devient *d* + *ôi* *ch* + *i*, c'est-à-dire :

doi chi,

ou bien, le premier mot cède son accent et sa place au second, et vice versa ; de façon, par exemple, que *cái màn*, le rideau, devient :

màn cái.

Ou bien, encore, on commence par faire suivre chaque mot par un monosyllabe conventionnel, ainsi que font plusieurs argots dont nous avons parlé, mais ensuite on opère sur les mots ainsi transformés, comme il a été indiqué plus haut (*doi chi* pour *di chôi*).

Si la syllabe conventionnelle est *phá'n*, on parlera l'argot *phá'n*. Les mots

tôi di, je vais,

deviennent d'abord

tôi-phá'n di-phá'n,

et ensuite, en opérant l'interversion et en faisant passer la finale du second mot au premier et celle du premier au second, on obtient :

tân-phôi dân-phi

qui constitue la phrase d'argot. Tout un discours est conduit selon ces règles, de manière que le deuxième mot s'enchaîne, par l'interversion de sa finale, au premier, le quatrième au troisième, le sixième au cinquième, et ainsi de suite.



Mais à côté de cet argot, qui est encore bien simple, il y a, pour des professions déterminées, des langages secrets, des *noi lóng* (dont chacun d'eux est spécial à chaque profession) formés à l'aide de mutations et d'interversions plus perfectionnées.

Ainsi les samponniers de Son-tây ont un langage spécial, dans le sens que nous avons donné à cette expression, mais ils ont recours, en outre, au procédé suivant. Ils commencent par enlever son accent au mot; ils substituent, ensuite, *ch* à l'articulation initiale du mot; ils modifient, enfin, dans un grand nombre de cas, l'articulation finale de la parole. Ce n'est pas tout. Après avoir de cette façon déguisé le mot (déjà méconnaissable) ils lui ajoutent une nouvelle finale : *khiêm* ou *khiép*, sur laquelle ils transportent l'accent enlevé au mot normal. Il y a des règles pour l'emploi de ces « chevilles ». *Khiêm* sert pour les mots finissant par *n*, *ng*, *nh*, *m*; *khiép* pour les mots finissant par une explosive : *t*, *ck*, *p*, *ch*.

Il s'agit, par exemple, de grimer le mot *sáu*, six? Nous commençons par enlever l'accent et par remplacer la lettre initiale *s* par *ch*; le mot devient alors :

cháu

Puis on ajoute le *khiêm* auquel on donne l'accent enlevé au mot primitif, et on a le mot d'argot signifiant six :

chau khiê'm

De même *áo* (robe) devient *chao-khiê'm*.

Il y a toutefois des règles spéciales à observer : ainsi les mots commençant par *ch* conservent le *ch* ; les mots terminés par une nasale conservent la nasale avant le *khiêm* ; etc.

L'argot des marchands de grains est formé par un procédé analogue ; cependant, au lieu de substituer toujours *h* à l'articulation initiale du mot, on y substitue, dans certains cas, la lettre *m* ; et au lieu d'ajouter toujours au mot soit un *khiêm* soit un *khiêp*, on y ajoute, selon les cas, *im* (ou *ip*) ; *om* (ou *op*). Par conséquent, tandis que la déformation des mots dans l'argot des samponniers s'opère à l'aide de la formule :

ch.... khiêm

u

ch.... khiêp

ans l'argot des marchands de grains, la substitution s'opère à l'aide des formules :

ch..... im (ou *ip*)

ch..... om (ou *op*)

m..... om (ou *op*).

De cette façon le mot *ông*, monsieur, devient *chông im* ; le mot *cha*, père, devient *ma chom* ; le mot *ba*, trois, devient *ba bim*, et ainsi de suite :

dôn, bâton, devient *môn dôm*

cô, tante, devient *chô kim*

bàn, table, devient *chàn bìm*.

Les bouchers de Hanoï aussi travestissent les mots à l'aide d'un procédé analogue. La consonne initiale de chaque mot est constamment remplacée par *ch* et l'accent du mot est supprimé; mais on ajoute au mot ainsi travesti la cheville *im* ou *ip*, tout en la faisant précéder de la consonne enlevée au mot normal. Le schème de cet argot devient ainsi :

ch.... (consonne enlevée au mot) *im*

ch.... (consonne enlevée au mot) *ip*.

Les sampaniers de Haïphong ont un argot qui diffère de celui de leurs confrères de Sontây. Cependant le procédé du truquage des mots est analogue, quoique plus compliqué. Ils commencent, en effet, par supprimer la consonne initiale de chaque mot; puis redoublent le son qui reste en le faisant précéder alternativement par la lettre *b* ou la lettre *s*. Supposons qu'on doive dire en argot: *m'ây di*, tu vas. En enlevant d'abord la consonne initiale, il reste *ây i*; en redoublant, ensuite, on obtient *ây-ây-i-i*; en faisant précéder chaque ton redoublé, alternativement par *b* et *s*, on a le mot définitif :

bây-sây bi-si.

Si le mot commence par une voyelle, il n'y a pas lieu à suppression (nous avons dit qu'on supprime la consonne) et alors les lettres *b* et *s* sont immédiatement accolées à la voyelle.



L'argot annamite se complique davantage chez les chanteuses de Hanoï, chez qui il prend toutes les allures d'une langue qui est en même temps un signe de caste et d'initiation. Ce langage est composé par des catégories

bien différentes de mots. D'abord, par les mots courants auxquels les chanteuses donnent une signification différente de celle qu'ils ont dans le langage habituel. Ainsi le mot qui, dans la langue normale, signifie *partir*, signifiera en argot *revenir*; le mot qui signifie *boutique* aura pour l'argot la signification de *pagode*; le mot qui couramment signifie *limpide* signifiera en argot *eau*; le mot indiquant *renard* prend en argot la signification de *chien*; et le verbe qui signifie *faire des conditions* signifiera, pour l'argotier, *dire, parler*. Ce sont des transpositions analogiques, car l'eau est limpide, — la pagode est, comme la boutique, un bâtiment; — le chien a quelque ressemblance avec le renard; — celui qui fait des conditions parle; — partir est le contraire de revenir, et l'opposé est aussi une forme d'analogie.

Une autre catégorie est formée des mots qui ne paraissent être que des variantes, des travestissements assez superficiels, des « à peu près » des mots courants : ils conservent la même signification qu'ils ont dans le langage commun. Ainsi le mot normal, pour bœuf est *bò*, et pour l'argot *biu*; *trăm* (cent) devient *tré*; *xin* (prier) devient *xè*; *gà* (poule) devient *gàng*; *răng* (dent) devient *rié'n*.

Une troisième catégorie est formée par des mots archaïques; une quatrième — très complexe — est formée par des mots qui faisaient partie originairement d'un mot artificiellement truqué à l'aide d'un procédé mécanique analogue à ceux que nous connaissons, — mais qui ont pris, pour les danseuses, une signification nouvelle. Suivons, avec un exemple, l'histoire d'un de ces mots. Le mot normal *bạn*, compagnon, truqué artificiellement, devient *bi càn*; puis, en prenant de ce mot truqué le fragment *càn*, on obtiendra un mot d'argot, qui n'aura pas, comme le mot d'origine, la signification générale de compagnon, mais celle d'*époux*.

Pour d'autres mots, assez nombreux, le truquage conventionnel n'est pas fait, ainsi que pour la catégorie précédente, directement sur le mot normal, mais après avoir fait subir au mot normal une altération : on truque donc le mot altéré. *Năm* (cinq) est un mot normal ; on le déforme en *niên*, et seulement alors on procède au truquage : de *niên* on fait *bí niê'n*, en faisant précéder le mot par la syllabe conventionnelle *bi*. De même, du mot normal *hai* (deux), on fait *hu'o'u*, et puis sur cette déformation on procède au truquage en obtenant *bí hu'o'u*.

Ces formes de truquages mécaniques ne sont cependant que des formes relativement simples. Une dernière catégorie de mots contient les mots truqués, par déformation mécanique, de la façon la plus complexe. Voici de quoi il s'agit.

Il y a deux façons mécaniques de truquer le mot. La première s'attaque au commencement du mot, en l'altérant à l'aide d'une syllabe conventionnelle. La seconde agit de la même façon, à la fin du mot.

Avec la première méthode on substitue à la consonne initiale du mot une dentale ou une *h*, et on fait précéder le mot ainsi déformé par une des syllabes suivantes : *tí, chí, bí, kí, cùi*. Ainsi *tôi*, moi, devient *tí hòì* ; et *tóc*, cheveu, devient *tíloc*.

Avec la seconde méthode, on supprime également dans le mot normal la consonne initiale, mais on lui substitue constamment la lettre *m* et on place la consonne supprimée avant la syllabe conventionnelle placée à la fin du mot. Soit, par exemple, le mot *cô* (tante). En ôtant la consonne initiale il reste *o* ; en substituant à la consonne disparue la lettre *m* on obtient *mô*, et en ajoutant la syllabe conventionnelle *om* précédée par la consonne *c* ôtée au commencement du mot, on a le mot définitif *mô côm*.

Par le même procédé *khá* (bien) devient *má khóm*, etc.

Une grande quantité de règles gouvernent les variantes des cas particuliers ; mais les indications que nous venons d'exposer constituent les règles générales du mécanisme déformateur pour cet argot.



Les chanteuses de Haïphong sont peut-être plus exigeantes que celles de Hanoï en ce qui concerne le secret de leur argot ; il ne leur suffit pas de déformer le langage courant ; le secret ne leur semble pas assez obscur et assez sûr : elles opèrent le truquage en faisant suivre chaque mot par la cheville conventionnelle *chim*, en supprimant les explosives finales, qu'elles remplacent par des nasales correspondantes, et en supprimant tout accent ; mais ces quatre déformations simultanées pour chaque mot sont appliquées à un langage déjà truqué, et précisément au langage déjà examiné des chanteuses de Hanoï.

Etant donné, par exemple, le mot annamite normal *châ'u* (neveu), les chanteuses de Hanoï en font *tí láu* (syllabe conventionnelle préfixée : *tí* ; substitution de la consonne initiale par *l*) ; et les chanteuses de Haïphong reprennent le mot ainsi déformé et en font *tí láu chim*.

Nous répétons, cependant, qu'il faut voir dans ces langages, non seulement des argots « de défense », mais aussi des langages de caste et d'initiation, des « langages sacrés » dans le sens que nous donnerons plus loin à ce mot, en parlant des langages et des argots d'origine magique.



L'ARGOT DES NOMADES.

Les professions nomades ont des argots étendus et

complexes. Il ne faut pas oublier que ces professions sont la plupart du temps exercées par des groupements très homogènes, issus du même berceau géographique et se transmettant l'exercice du métier de père en fils. L'argot alors devient une sorte de langage « national » qui servira, à la fois, à cacher la pensée aux oreilles de l'étranger et à constituer un langage de caste dont le groupement, la profession, le métier sont fiers et jaloux.

Les ethnographes ont plusieurs fois rappelé les liens qui unissent la caste à la langue et à l'exercice d'un métier (1); c'est que les mots ont eu, pour les peuples primitifs, un contenu mystérieux, une signification magique dont nous retrouvons encore les traces en étudiant nos mœurs et nos croyances actuelles. Il faut certainement penser à ce pouvoir magique que, chez les primitifs, les mots sont censés avoir, lorsqu'on considère l'étendue, la persistance, la complexité des langages spéciaux et des argots dont se servent les nomades issus de même lieu, et exerçant de père en fils la même profession.

Parmi ces métiers exercés par des hommes parcourant, soit pendant l'année tout entière, soit à des époques déterminées, les campagnes et les villes, — surtout les campagnes, — nous rappelons, pour l'Italie, les chaudronniers lombards et piémontais, les rempailleurs de chaises de la province de Bellune, les ramoneurs du Piémont, et les *diritti* (forains).

Tous les moyens de déformation dont se sert l'argot pour masquer les paroles et les idées ont droit de cité dans l'organisme des argots de ces professions nomades italiennes : emprunts à la langue archaïque et à l'argot des criminels; mutilations et transformations des mots

(1) V. l'étude très originale et extrêmement intéressante de A. VAN GENNEP, *Essai d'une théorie des langues spéciales*, dans la *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, 1908.

du patois ou de la langue italienne ; métaphores ; emploi de mots et de phrases à signification spéciale.

Les mots que l'argot des professions nomades italiennes emprunte aux langues étrangères et à l'argot criminel sont assez nombreux. Les rempailleurs de chaises de Rivamonte (Belluno), qui voyagent en troupe à travers le Nord de l'Italie et pénètrent jusque dans le Midi de la France, diront *méca* pour *amant* (du *mec* français) ; *báita* pour *maison* (du français *baîte*, maison ; à rapprocher du mot slave *bajta*, cabane) ; *pindal*, de la racine slave *pan*, seigneur, sera le maître, le seigneur ; *calumar* signifiera voir, de l'argot français *allumer*, avec addition initiale d'une consonne. Les mots du patois sont aussi déformés à l'aide de l'adjonction finale de syllabes, ou du changement conventionnel des voyelles et des consonnes, etc. (1).

Les chaudronniers du Nord d'Italie emprunteront aux langues et aux argots étrangers une certaine partie de leur vocabulaire. L'argot allemand indique du nom de *baldower* le chef de bande, — et le chaudronnier italien indiquera avec le nom de *baudrócc* le patron ; la poche sera la *furghèna*, grâce à un jeu pittoresque d'images, car ce mot est pris de l'image fournie par le mot français *fourgon*. De l'hébreu l'argotier tirera le mot *gori*, homme, et *goria* femme ; les souliers (en italien *scarpe*) seront indiqués avec le nom *sulèr*, — et puisque l'allemand dit *sterben* pour mourir, le chaudronnier déformera le mot allemand par le procédé de la métathèse, si usité par l'argot, et dira *sbertir*, à rapprocher de l'argot français *estourbir*.

Déjà en 1846 Biondelli, dans son petit livre : *Studi sulle lingue furbesche* (2), à propos duquel Graziadeo Ascoli écrivit plus tard un mémoire si riche de faits

(1) V. ALY-BELFADEL, *il gergo dei seggiolaj di Rivamonte*, in *Archivio per l'antrop. crim.*, etc., Turin, 1901.

(2) Milan, 1846.

nouveaux et d'interprétations nouvelles (1), avait indiqué, sans toutefois donner des exemples, l'existence des argots, — véritables langues conventionnelles, — chez les professions nomades italiennes, lorsqu'il écrivait que les « maçons, les tisserands, les chaudronniers et les nomades avaient des langages spéciaux et secrets ».

Lombroso, d'autre part, a signalé à Canobbio (Lac Majeur) des langages (dits *taron*) professionnels dont chacun était spécial aux catégories professionnelles suivantes, toutes plus ou moins nomades : garçons de café, peintres en bâtiments, vigneron, ramoneurs, vanniers. A Casaleil découvrit un argot professionnel des maçons ; à Cuorgnè (près de Turin) un argot professionnel des chaudronniers. On trouvera plusieurs de ces mots au chapitre, consacré à l'argot, du 1^{er} volume de *l'Uomo delinquente* (V^e édition, Turin, 1896).

Il s'agit de mots qui sont spéciaux à chaque profession et dont l'idée qu'ils représentent est maintenue secrète à l'aide d'une grande variété de ressources : la transposition des images, la désignation de l'objet par l'un de ses attributs, etc. Le colimaçon a une coquille qui lui sert de maison ; donc, dans l'argot des garçons de café de Canobbio, la maison est indiquée, grâce à une pittoresque transposition d'images, sous le nom de *lumaca* (colimaçon). La farine de maïs, jaune comme l'or et brillante comme une étoile, — cette farine dont on fait la *polenta*, qui assez souvent revient sur la table des paysans du Nord de l'Italie, — est appelée, dans ce même argot, *l'étoile d'or*. Le soleil, pour les chaudronniers de Cuorgnè, en Piémont, naît du côté de la Lombardie ; — l'image du pays d'orient se substitue alors à l'image du soleil et la cache, — donc le soleil s'appellera *Lombard*. L'appellation de l'objet par l'un de ses innombrables attributs est aussi

(1) G. ASCOLI, *Studi Critici* (Estratto dagli *Studi Orientali e linguistici*, fascicolo III, Milan, 1861).

employée très fréquemment : la route est appelée, par les vanniers du Lac Majeur, *longarola*, de *longa* (celle qui est longue) et du suffixe *rola*, assez usité dans le langage populaire italien pour plusieurs noms d'objets (*bagnarola*, *schiumarola*, etc.). L'usage d'ajouter un suffixe au nom, déformé ou non, est d'ailleurs un procédé de ruse et de dissimulation dont tous les argotiers se servent.

On mange de la polenta tous les jours, quand on est pauvre, et les maçons de Casale appelleront la polenta *continua* (celle qui est continue); les chaudronniers de Cuornè appelleront le fer *brunas* (de *bruno*, brun, et du suffixe qui sert à déformer le mot et à lui donner une apparence étrange : *as*). La prison est obscure, et l'argot des garçons de café de Canobbio l'appellera *bujosa* (celle qui est obscure), mot qui appartient aussi à l'argot des criminels de plusieurs provinces d'Italie : les voleurs, à Rome, appellent la prison la *bujosa*. On retrouve plusieurs fois, dans ces argots professionnels du Lac Majeur et du Piémont, plus d'un mot qui provient directement de l'argot des criminels italiens (*lingua furbesca*) ou de l'argot et du langage populaire français. Le mot d'argot des chaudronniers piémontais de Cuornè : *storbi*, pour tuer, constitue sans doute une filiation du mot *estourbir* de l'argot français.

D'autres mots proviennent directement de la langue étrangère noble : les peintres en bâtiments appellent *smesser* le couteau, de l'allemand *messer*. Nous ne croyons pas que les mots *arginaia* pour argent, et *cin* pour chien, de l'argot des chaudronniers piémontais, proviennent, ainsi qu'on l'a dit, du grec. Ces paroles ne sont, selon nous, que le résultat d'un procédé de déformation des mots, obtenu à l'aide de suffixes ou de changement de lettres et de syllabes : — de l'italien *argento* (argent) on a fait, en changeant l'*e* en *i*, *arginto*, et on a remplacé la terminaison normale *to* par *aina*; de même, l'italien

normal est *cane* pour chien, — d'où est né le mot déformé *cin* (qu'on prononce en italien *tchine*). Le mot d'argot *ferfa*, de ces mêmes chaudronniers, pour indiquer la farine (en italien *farina*), n'est-il pas aussi le résultat d'une transposition et d'une déformation des lettres? A remarquer que tous ces argots, quoique parlés par des hommes vivant dans le même pays — par exemple les argots de Canobbio, sur le Lac Majeur, — ne se ressemblent pas entre eux : le vin est appelé *scabi* par les garçons de café, — *campa* par les peintres en bâtiments, — *roval* par les vigneron, — *trescia* par les ramoneurs. Chaque profession à son argot et le conserve.



Plusieurs mots de l'argot des *forains* italiens ont été publiés par nous dans quelques pages de notre étude dédiée à la *mala vita a Roma* (1). L'emplacement favori des forains, à Rome, était la place Guglielmo Pepe, en plein quartier pauvre et peuplé. Vendeurs de poudres miraculeuses, acrobates, montreurs de bêtes, de phénomènes monstrueux, de femmes tatouées, de marionnettes, danseurs et danseuses, et même dresseurs de petits voleurs et de petits mendiants, peuplaient la grande place de leurs baraques pittoresques, et formaient, au sein du quartier où la pauvreté grouillait plus dense et plus misérable qu'ailleurs, un joli monde d'argotiers. Ils s'appellent eux-mêmes les *diritti* et, tout en connaissant à la perfection l'argot des criminels romains, ils possèdent un argot où les mots du *furbesco* sont mélangés à des mots qui sont tout spéciaux aux forains. On retrouve l'argot des *diritti* romains, ainsi mélangé, chez leurs collègues de Turin, de Florence, de Milan. Tout procédé de

(1) *La Mala Vita a Roma*, ch. IV. Turin, 1898.

travestissement des mots et de la pensée, — que nous connaissons déjà — est appliqué dans la création de la langue des *diritti*. Quelquefois la fin du mot est supprimée, comme en *remo* pour *remontoir* (montre à remonter) ou *cy* (pour cylindre, car en italien on appelle montre à cylindre une montre à clef). Parfois on a recours à la transposition des lettres ou des syllabes formant le mot clair de la langue usuelle, comme *fasullo* pour *falso* (faux). Ou bien, encore, c'est la syllabe conventionnelle qu'on ajoute aux syllabes après avoir changé en *i* toutes les voyelles du mot de la langue commune : *mirisi* pour moi (*mi-visi*) — *tivisi* pour toi (*ti-visi*) — *mitina* pour meìa (*miti-na*). Ce parler spécial des *diritti*, en outre, accepte, ainsi que le font tous les argots, — les mots des argots étrangers, comme *marca*, indiquant pour les *diritti* italiens la femme mariée, tandis, que, pour l'argotier français, ce mot indique la fille publique. Le *diritto* s'est plu aussi à créer le masculin de *marca*, et il a fait le mot *marco*, homme marié, forme tout à fait ignorée par l'argot français.

L'argot des *diritti* emprunte aussi à la langue étrangère claire et usuelle. En voici un exemple, extrêmement intéressant, où le passage d'idées est provoqué par la ressemblance entre le mot étranger et un mot italien. Les *diritti* italiens appellent *spilli* (épingles) les cartes à jouer et le mot est évidemment d'origine allemande : *spielen*, jouer. Mais puisque le mot ressemble profondément au mot italien *spilli* (épingles), c'est ce dernier mot italien qui indiquera les cartes du jeu. Il y a là le passage du mot italien qu'on veut truquer au mot correspondant allemand et le passage du mot allemand à une pensée nouvelle — la pensée de l'épingle — suggérée par la ressemblance du mot allemand à un mot italien de signification toute différente. La pensée ainsi se promène de mot en mot et d'image en image, et elle devient tout

à fait méconnaissable lorsqu'elle arrive au bout de son chemin. Le procédé est très fréquent dans toute forme d'argot.

Dans l'argot des *diritti*, les mots suggérés par des images ne manquent pas. *Sgranciare* pour voler, *sgrancio* pour vol, *grancio* pour vol, ce sont des mots de l'argot des *diritti* nés de l'italien familier *grinfia* (en français griffe), l'ongle crochu du fauve et de l'oiseau de proie ; l'image du vol s'accompagne de celle de l'animal de proie. Dans un argot des nomades italiens, la farine de maïs, jaune comme l'or, est appelée la *jaune*. Vice versa. l'or est appelée *polenta*, et le *diritto* dira une montre de *polenta* pour indiquer la montre en or.



Y a-t-il en France des nomades français qui se sont créé — comme le font tous les nomades — une langue à eux, un langage-argot à l'aide duquel ils cachent, si besoin en est, leur pensée aux populations parmi lesquelles ils passent ?

Les habitants d'un centre, d'une vallée, d'un pays, d'une montagne, quittant tous les ans, à des époques déterminées, leur foyer et leur toit pour aller porter au loin leur travail, et formant ainsi des migrations annuelles, internes, périodiques — constituent sociologiquement des populations qui se rapprochent assez des populations nomades, dans le vrai sens du mot. Elles passent une partie de l'année dans un milieu qui leur est étranger ; — à la différence de mœurs, d'usages, de coutumes, vient s'ajouter le contact avec le patron qui les embauche pour des travaux périodiques ou non, et par là les deux classes se trouvent en contact : le patron d'un côté, avec ses surveillants, — et les embauchés

de l'autre. Il y a là plus de raison qu'il n'en faut pour que le langage spécial et l'argot se forment.

Les chiffonniers et les couvreurs en ardoise en Basse-Bretagne, — les peigneurs de chanvre du Haut-Jura, — les moissonneurs de Montmorin (canton de Serres), les tailleurs de pierre et les maçons de la vallée du Giffre en Savoie, — forment ou formaient jusqu'à hier des groupes qu'on peut considérer comme nomades, possédant chacun d'eux un argot spécial que nous allons rapidement passer en revue.



Près de Tréguier, la petite ville de la Roche-Derrien, habitée par une population de 1.600 habitants, compte deux groupes professionnels bien distincts — les chiffonniers et les couvreurs en ardoise — qui passent une grande partie de l'année battant la campagne; les uns pour chercher les chiffons et le fumier, les autres pour offrir leur travail de couvreurs. « Chiffonniers et couvreurs — écrit M. N. Quellien, qui les a étudiés dans sa brochure consacrée aux *Nomades en Basse-Bretagne* (Paris, 1886) — sont des alliés naturels; le campagnard est à leurs yeux une sorte d'étranger, si ce n'est parfois un ennemi. Ils ont donc imaginé des mots et ont convenu des signes pour déguiser leur pensée ou leurs actes à quiconque n'est pas des leurs. Et cette exclusion s'étend jusqu'à la ville; les bourgeois et les commerçants de la ville n'entendent rien ou pas grand'chose à l'idiome conventionnel des couvreurs et des chiffonniers. »

La formation des deux groupes — nomades et sédentaires; ouvriers et bourgeois — doit nécessairement créer le langage spécial, et même l'argot, puisque le nomade considère assez souvent la population sédentaire où il se

meut et qu'il tâche d'exploiter, comme un ennemi ; il est, d'ailleurs, payé, en revanche, de la même monnaie. « Les locutions (d'argot) ne manquent pas au chiffonnier de la Roche pour se moquer du paysan... et la langue mystérieuse que les chiffonniers ou les couvreurs parlent entre eux n'est pas sans produire chez le paysan quelque étonnement et même certaines appréhensions, comme les magiques incantations d'un sorcier (1). » La lexicologie et la syntaxe du breton servent à cet argot où abondent les jeux d'images et des mots, ainsi que la désignation de l'objet par l'un de ses attributs. Cette dernière méthode a fait du couvreur en ardoise *l'homme au marteau* ; du diable, *le vieux aux cornes* ; de la maison, *l'odeur*, etc. Les passages d'une image à l'autre, suggérés par l'analogie, sont fréquents ; l'enfant est petit comme un moucheron ; donc il sera le *moucheron* ; une femme laide et de mauvais caractère est le *hibou* ; l'ivrogne sera un *enrhumé*, car il a bu du *rhum* (le mot né de l'image du *rhum*, crée une autre image : celui qui est enrhumé parle du nez, comme un ivrogne ; donc l'ivrogne est *enrhumé*, parce qu'il parle du nez). Le médecin sera désigné sous le nom de *boucher*, et point n'est-il besoin d'expliquer la raison de ce passage d'images. Le café c'est *l'urine noire* ; le chemin de fer, *le cheval noir* ; la corde de pendu, la *jarretière*. Le fumier a des noms qui — quoique très pittoresques — ne lui conviennent pas tout à fait ; on l'appelle les *figes*, ou les *prunes*. Mais il faut penser que les chiffonniers, après avoir ramassé, dans leurs expéditions, pendant toute une année, le fumier, le vendent aux fermiers vers la Saint-Michel. C'est pour eux une source de richesse : on comprend alors qu'ils aient des mots si doux pour le désigner. Le passage d'une idée à l'autre, suggéré par l'analogie, est très évident dans les mots suivants : *lanterne* pour œil ; *œil de bœuf* pour

(1) N. QUELLIEN, ouv. cité.

pièce de 5 francs : *mouchoir de poche* pour pistolet ; *le trou* pour la prison ; *bâtiments* ou *bateaux* pour sabots — où très probablement l'image des bateaux, ou du bâtiment, suggérée par le mot *sabot*, n'est pas due exclusivement à l'analogie de l'image, mais aussi à l'analogie des sons : *sabot*, *bateaux*, *bâtiment*.

C'est aussi par un jeu de mots que le rhum est appelé *l'italien* (rhum = Rome = Italie = italien) : le mot suggère un autre mot, et celui-ci l'image ; ensuite en coupant, pour ainsi dire, les ponts, au premier mot on substitue le dernier. Quelques contractions, si fréquentes dans tous les argots, ne manquent pas : pour désigner le prêtre, on a eu recours au français *raticchon*, et on en a fait *raton*. Les animaux sont appelés plusieurs fois par des noms d'hommes ou avec des périphrases. Cet usage, sur lequel nous attirerons l'attention du lecteur plus loin, est très répandu chez les peuples primitifs et dans le bas peuple de nos pays d'Europe, grâce à la croyance du pouvoir magique des mots. Pour les argotiers nomades de Basse-Bretagne, le chat est *celui qui griffe*, ou bien *Polik* (diminutif de *Pol*, nom d'homme), et cette appellation a suggéré une curieuse transposition d'images : le notaire et l'huissier sont des hommes qui griffent (pour des nomades les hommes de loi n'ont-ils pas toujours des griffes) ; ils sont donc des chats ; mais le chat est dit *Polik* ; donc, le notaire et l'huissier seront désignés sous le nom de *Polik*.



Les paysans de la zone du Jura comprise entre Morey et Bouchoux, cultivateurs et peigneurs de chanvre pendant neuf mois de l'année, partent du pays lorsque leur blé est battu et le chanvre roui, et vont offrir aux « étrangers » leur travail. Tant qu'ils restent au village ils ne

parlent d'autre langue que le patois du pays, — mais une fois à la campagne ils se servent d'une langue à part qu'on nomme *langue bellau* (1).

Il s'agit d'un véritable argot composé d'une mosaïque de noms d'origine très différente : on y retrouve des mots du bas langage parisien, — comme *piou* pour lit (du parisien *pieu*) ; *arpiot* pour pied (du bas langage parisien *arpion*) ; — les mots de l'argot des prisons ne manquent pas, ainsi que les provenances des langues étrangères, telles que *cabeça* pour tête (de l'espagnol *cabeza*), *muchacho* pour enfant ; — et les mots *arti*, *arta*, pour pain, et *créja* pour viande, très probablement d'origine grecque (*ἄρτος*, *κρέας*) et qu'on retrouve dans presque tous les argots d'Europe. L'usage des suffixes ajoutés à la racine plus ou moins déformée du mot apparaît en *monzi* pour moi et *tonzi* pour toi ; — d'autres méthodes de truquage des mots — bien connues en argot, — se montrent dans *temple* pour temps ; dans *catin* pour matin. L'appellation de l'objet par l'un de ses attributs est manifeste en *riondella*, pomme (celle qui est ronde), etc.



Une émigration périodique de travailleurs avait lieu, jusqu'à il y a quelque temps, de la commune de Montmorin, canton de Serres (Hautes-Alpes) vers les départements voisins. Chaque année, au mois de juin, près de cent habitants partaient de Montmorin pour faire la moisson dans les départements voisins emmenant avec eux des femmes pour lier les gerbes. « C'est probablement — écrit M. Lesbros (2), cette émigration annuelle

(1) CH. TOUBIN, *Recherches sur la langue bellau*; in *Mém. de la Société d'émulation du Doubs*, vol. III, 1876.

(2) LESBROS, *l'Argot de Montmorin*, in *Bull. de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1883.

qui a été l'occasion de la composition du dialecte qui remonte à un temps immémorial. Il nous a été dit que les braves moissonneurs de Montmorin, qui aiment beaucoup la plaisanterie, se font un plaisir de parler entre eux leur argot quand ils arrivent sur les immenses plaines de la Provence. Ils le font surtout quand ils ont à se plaindre de leur maître qui se montre un peu dur pour le travail, ou qui ne leur sert pas une nourriture conforme à leurs désirs. » Le maquillage des mots, fait à l'aide des procédés que nous connaissons, s'annonce dans cet argot en *manustré* pour mère, et *patustré* pour père ; en *freturel* pour frère, dont on a aussi le féminin : *fretureta* pour sœur. Cet argot possède aussi *arion* pour pain ; la pierre est dite la *dura*, la tête la *tourella*, etc.



L'argot *mourmé* était (car il ne l'est plus) la langue créée par les tailleurs de pierre et les maçons de la vallée du Giffre, et plus particulièrement par les habitants de la commune de Samoëns (Haute-Savoie) lorsqu'ils sortaient de leur pays pour aller travailler, tous les ans, dans les départements voisins. « Il y a plusieurs siècles, — écrit T. Buffet dans les quelques lignes d'introduction au petit dictionnaire mourmé-français qu'il a publié, — que Samoëns fournit des ouvriers en bâtiments. Il y a vingt ans on pouvait y trouver deux cent cinquante tailleurs de pierre et maçons : maintenant il n'y a plus d'apprentis ; et des vieux *frahans* (tailleurs en pierre) il n'y en a plus guère. Une douzaine à peine émigrent encore chaque printemps pour rentrer à l'automne. Le métier est en train de disparaître (1). »

(1) T. BUFFET, *Vocabulaire mourmé-français*, in *Revue Savoisienne*, 1900.

L'auteur ne se préoccupe pas de l'origine et du procédé de formation de la langue mourmée. Il comprend bien qu'il s'agit là d'un langage spécial faisant fonction d'arme de défense : — « ils pouvaient ainsi — écrit-il — deviser entre eux de leurs affaires personnelles, des urgences de leurs métiers, des joyeuses espérances qu'ils nourrissaient, du sol natal, du Gros Tilleul, l'orgueil des Samoësiens, chanté par un de ses enfants, de ce cher Samoëns en un mot, coin béni où chacun d'eux revenait fin novembre le gousset garni et de la joie plein le cœur... » Mais la petite notice de T. Buffet a un commentaire signé par J.-F. Gonthier, où l'on envisage très brièvement l'origine probable de l'argot mourmé. L'auteur de la note croit assez ingénument qu'une telle langue n'est que la création d'un lettré; elle ne serait pas sortie de la collaboration collective du groupe — véritable phénomène sociologique — ainsi que nous l'observons pour toute langue et tout argot de ce genre — mais du cerveau d'un seul homme, de la pensée d'un habile lettré sachant à merveille les règles de la formation des mots et de la grammaire. « Pour s'en convaincre, dit-il, il suffit de remarquer combien cet idiome est logique. Une église se nommant la *cagne*, la messe s'appellera *cagneusa*, et l'abbé un *cagnar*... Certains mots sont descriptifs : le bélier s'appelle *cornafu*, le chat *pelu*. Rien est un sou, *verdan*, un pré. D'autres mots sont imitatifs : la chèvre, à cause de son cri, se nomme *merela*; le tambour un *tapotu*; le vent est le *zou!* Maintes expressions sont tirées de l'allemand, comme *macé faire*. D'autres paroles ont été créées en renversant l'ordre des syllabes : *tiebé* pour *bête*; *brachanna* pour chambre; *ceplanna* pour planche; *treca* pour quatre; *trevan*, pour ventre. »

Le lecteur, déjà familiarisé avec les différents procédés de formation de l'argot, voit bien facilement que tous ces exemples, apportés comme les preuves de la

formation du mourmé de la part d'un seul homme et d'un lettré, ne constituent au contraire que des faits qu'on rencontre dans toute formation de langages spéciaux et d'argots. Nous trouvons encore, dans le dictionnaire mourmé, *évedonpi*, pour *pièce*, comme exemple de transposition des syllabes, — et une foule de mots truqués par les suffixes conventionnels : *anche* est ajouté aux noms, *nchi* est ajouté aux verbes. On a ainsi *appregnianchi* pour apprendre ; *arretianchi* pour arrêter ; *appellianchi* pour appeler. *attoutanchi* pour toucher, tâter ; *avanchi* pour avoir ; et *catinanche* (de matin = catin) pour matinée ; *agnanche* pour la messe, etc.

Les noms des saisons et des mois — issus de pittoresques jeux d'images — sont très caractéristiques : *semalet* (printemps), *foranche* (été), *folliaret* (automne), *repioti* (de crepiota, froid, hiver) sont les noms des saisons. Les mois sont appelés jalieu, freidieu, senieu, granieu, flairieu, fénieu, méchenieu, vogieu, magnoleu, couilleu, follieu, charfieu.



Francisque-Michel, dans son livre sur l'argot, nous avait appris que les merciers ambulants russes ont aussi un argot qui leur est spécial, et ajoutait que la syntaxe et les flexions de ce langage sont celles de la langue habituelle, tandis que les racines sont empruntées à une langue inconnue. D'autre part, dans un article de K. Tichonrawow, publié dans l'*Archiv für die Wissenssch. Kunde Russlands*, t. XV, 1836, on trouve des indications plus exactes concernant l'argot des merciers ambulants russes, indications qui très probablement constituent la source de la notice donnée par Fr. Michel. Cet argot est fabriqué d'une façon assez curieuse, car d'une part il garde les racines et la syntaxe de la langue russe, tout en ajoutant à la fin de

chaque mot une terminaison grecque ; de l'autre, il se sert de mots grecs tout entiers comme dans *ckircki*, main (de χείρ) ; *ponda*, cinq (de πέντε) ; *dékan*, dix (de δέκα) ; *pulez*, marchand (de πώλης) ; *créso*, viande (de κρέας), etc.

Il s'agit de la façon la plus évidente, d'une langue, intentionnellement secrète, destinée à cacher la pensée des hommes forcés par la nécessité de la vie et de leur commerce à vagabonder de pays en pays. La tradition donne à ces marchands une origine grecque. Ils s'appellent eux-mêmes *afeni* ou *ofeni* et l'on voudrait voir dans ce mot une dérivation de Ἀθηναῖοι, Athéniens. Nous constatons ainsi, une fois encore, dans le langage secret, la réunion de tous ces éléments que nous avons trouvés et que nous trouverons réunis : la communauté de caste, de profession, et de lieu d'origine.

Les bohémiens des Pyrénées se servaient aussi, selon Francisque-Michel, d'un argot forgé en intercalant des lettres conventionnelles entre les syllabes : pour *janua* on dira *jau-pau-na-pa* ou bien *jau-gau-na-gra* (1).

Les Bâzigar et les Pancpiri, nomades hindous, se servent de même — comme tous leurs frères en vagabondage — d'un argot dont le procédé de formation rappelle de très près le procédé bien connu de la transposition de syllabes. Les mots de la langue habituelle sont prononcés en commençant par la dernière syllabe ou lettre. Ainsi *ag*, feu, est prononcé *ga* ; *sona*, or, est prononcé *naso* ; *qeella*, la forteresse, est prononcée *lageh* (2).

(1) FRANCISQUE-MICHEL, ouv. cité.

(2) V. l'étude que le capitaine DAVID RICHARDSON dédie aux Bâzigâr, in *Asiatic Researches*, VII, London.

L'ARGOT DES GROUPES GÉO-
GRAPHIQUES : L'ARGOT
D'UNE VALLÉE.

Il existe en Europe un argot, parlé par une classe assez nombreuse et homogène de personnes, se rapprochant, à cause de la technique de déformation des mots, de ces argots de l'Extrême-Orient dont nous avons parlé. Le procédé néanmoins est moins compliqué, et les hommes qui se servent de cette langue, qu'une savante préméditation a voilée et obscurcie, ne forment pas une classe professionnelle : ce sont cependant des gens étroitement liés les uns aux autres par le lien géographique, par cette unité géographique étroite et fermée qu'est la vallée : des gens qui parlent leur langage artificiel lorsque les hasards de la profession ou des communications avec les habitants de la plaine et des environs les portent au milieu des « étrangers ».

Dans le Nord de l'Italie, — près d'Ivrea, dans la province de Turin, s'ouvre une vallée verte et pittoresque, la Valsoana, dont les habitants, groupés en quatre communes : Ingria, Ronco, Valprato, Campiglia, parlent un savoureux patois nourri par toute la sève robuste de la langue italienne, française et provençale. Mais il suffit que ces hommes de la vallée se trouvent en contact avec les hommes d'une « caste » géographique différente de la leur pour que de leurs lèvres sorte non plus le patois habituel, mais une déformation de ce patois, incompréhensible et obscure.

Ces hommes continuent ainsi à se transmettre leur pensée sans que l'« étranger » comprenne. Tous ces habitants de la vallée sont jaloux de leurs mœurs, de leur physionomie, de leurs coutumes, de leurs traditions. Ils considèrent un peu tous ceux qui vivent en dehors de la vallée, — même s'ils parlent la même langue et le

même patois qu'eux, et appartiennent à la même nationalité, — comme étant quelque peu des étrangers. Il y a là encore une nouvelle manifestation de ces oppositions plus ou moins marquées qui se produisent partout où il y a des différences de psychologie ou de lieu. C'est là une de ces oppositions géographiques qui ont tenu toujours divisés — parfois dans un état permanent de méfiance, parfois dans un véritable état de guerre — les hommes habitant des lieux géographiques différents. La montagne, la plaine, la vallée, la côte, le plateau ne sont pas seulement des unités géographiques bien caractérisées, dont les différences bien tranchantes impriment à chaque paysage un profil tout spécial; ce sont aussi, pour ainsi dire, des unités psychologiques et sociologiques, — car le lieu contribue à former l'esprit de l'homme, à créer, pour chaque district géographique, des solidarités économiques et sociales, des liens psychologiques formant au sein de la plus grande patrie — la province, ou l'Etat, ou la classe internationale — une petite patrie dont on est fier, et qu'on aime d'autant plus qu'elle est particularisée et spécialisée dans les formes économiques et sociales de son activité, dans les attitudes psychologiques de sa pensée et de ses mœurs. Certes, les sociogéographes exagèrent singulièrement le rôle du lieu lorsqu'ils pensent que le lieu constitue l'alambic unique d'où les hommes tirent les formes de leur esprit, de leur vie et de leur destinée (1); mais comment pourrait-on sérieusement nier que ces différences géographiques ont leur part dans la naissance des différences psychologiques et sociales, et par conséquent dans la formation des oppositions poussant les uns contre les autres les hommes et les groupes attachés à des lieux dissemblables et antagonistes?

(1) Voyez E. DEMOLINS, *Comment la route crée le type social*. Paris (s. d.)

Dans quelques pages consacrées à l'étude des empreintes profondes et évidentes que le milieu géographique — plaine, montagne, terrain primitif ou sédimentaire, — marque dans le développement physique des hommes, nous avons rappelé comment deux tribus, deux castes, dont l'une méprise l'autre, car l'une est la *caste du soleil*, l'autre la *caste de l'ombre*, se soient formées sur le bord du Rhône suisse (1). Cependant, ce sont là des hommes qui parlent la même langue, qui appartiennent à la même nationalité et au même type anthropologique : mais la différence de lieu a déterminé des différences et des oppositions de toute sorte. Ainsi, d'autre part, la différence profonde de lieu entre le Nord et le Sud de l'Italie, conjointement à une foule d'autres causes historiques et psychologiques, a contribué à déterminer entre les populations du Nord et du Sud de l'Italie ces oppositions si vivaces qui forment une des pages les plus saisissantes de l'histoire sociale de l'Italie contemporaine (2). Donc le géographe et le sociogéographe pourraient vraiment contribuer à l'interprétation de l'histoire des luttes entre les peuples et les groupes territoriaux, en nous montrant l'influence des causes géographiques qui font des hommes habitant des lieux différents, des hommes différents ayant des intérêts opposés ; d'où l'antagonisme, la concurrence, la lutte, la victoire et la défaite, — et d'où, encore, ce fait psychologique : la formation d'un sens intime et profond, chez l'homme d'un lieu, qui lui fait considérer comme étranger l'homme du lieu différent, même du lieu placé tout près de lui, à côté de la vallée, de la plaine, ou de la montagne.

Il y a, certes, dans ces faits bien complexes, d'ordre

(1) *Forza e Ricchezza*, chap. VIII, Turin, 1906.

(2) V. notre volume *Italiani del Nord e Italiani del Sud*, Turin, Bocca édit., 1901, *passim*.

géographique, psychologique et social, plus qu'il n'en faut pour faire naître dans un lieu géographique bien spécialisé non seulement le langage spécial, — car le langage spécial, tout comme le langage normal et le patois, tient aussi au sol par des racines impérissables, — mais l'argot même, langue préméditée et cachée. Il suffit, nous l'avons dit, que l'ennemi se présente pour que l'argot surgisse : or le lieu strictement spécialisé de la vallée n'est-il pas, pour ses habitants, non seulement le berceau, le foyer, la grande maison à qui on se sent attaché par tant de racines, — mais aussi la forteresse autour de laquelle l'esprit particulariste et jaloux ne voit que des ennemis ?

Le langage intentionnellement obscur dont les habitants de la Valsoana se servent afin de ne pas se faire comprendre par les « étrangers » contient une petite partie de mots tirés du véritable argot des criminels italiens (*lingua furbesca*) ; d'autres encore, en toute petite quantité, font partie de l'argot des criminels français ; le provençal a fourni aussi quelque contribution à cette langue destinée à masquer la pensée (1). Mais la déformation mécanique des mots du patois commun, ou de l'italien, est la manière préférée à laquelle ces argotiers ont recours. Le mot du patois, ou de la langue italienne, est transformé, par un procédé mécanique, de trois façons bien distinctes.

Par la suppression de la dernière syllabe, d'abord. Ainsi l'argotier dira *carbo* pour *carbone* (charbon) ; un *merlo* pour *merluzzo* (merlan). Il osera aussi supprimer, dans des mots bien caractéristiques, toutes les lettres composant le mot, en gardant la première, qu'on prononce comme si on la lisait sur une liste alphabétique : *emme*, première lettre du mot *mille*, signifie *mille* ;

(1) Consultez l'étude de Ch. NIGRA, in *Archivio Glottologico italiano*, 1878.

— Par l'intromission — entre chaque syllabe, — d'une des syllabes conventionnelles suivantes : *ods, ads, ids, orl*. Le patois dit *portjer* (porter), *crijer* (crier), *surtjer* (sortir), *setaj* (assis); l'argotier dira : *port-ods-jer; cri-ads-jer; surt-ids-jer; set-orl-aj* ;

— Par adjonction d'une grande quantité de suffixes conventionnels : *ú, ós, eri, ulji* ou *elji, ola, aclo, ot, oc* ou *oci, art* ou *arda, usci, esco* ou *isco, enc* ou *enca; aco, oca, arro*. L'argotier ainsi forgera les mots suivants (le suffixe est entre parenthèse) *ge(lú)* gelée; *lin(ós)* lin; *orb(éri)* œuf; *Monfr(ola)* Monferrato; *mur(aclo)* mur; *segr.ot)* le cimetière; *caval(oc)* chevalier; *Itali(oci)* Italie; *balu(arda)* venêtre; *fin(usci)* figue; *per(esco)* pierre; *dur(enc)* fromage; *bren(aco)* son; *piant (oca)* plante; *rahtl (arro)* ratelier, etc.

Les argotiers de la vallée recourent aussi à une autre forme de truquage de la pensée, en appelant l'objet par un de ses attributs. *Celle qui frappe à la porte* (bussi) est l'heure; le cuivre sera appelé *celui qui est rouge* (rogi); le vin, *celui qui mousse* (mossa); la farine, *celle qui est moulue* (molua); l'enclume, *celle qui a un bec* (bedsi). L'aiguille a une pointe; elle sera donc la *pointue* (pontua); la porte sera la *trouée* (tampa); la vipère, *celle qui siffle* (sübjä); le grand vieux sera le papa; un petit enfant, avec un jeu très pittoresque d'idée, sera indiqué comme celui qui *est fin et mince* (tritria); la dent est *celle qui triture* (triojra); le savon est mou, il sera donc le *mou* (mol); la fourchette a plusieurs dents, elle sera *celle qui a trois dents* (trentua); le moulin, par son bruit caractéristique, sera *celui qui ronfle* (ronfa); le pharmacien, *celui qui sent mauvais* (npdsa). Turin, chef-lieu de la région, grande ville, sera dite *la riche* (mürc), etc.

L'ARGOT DES SECTES POLITIQUES.

Les associations politiques secrètes ont un argot qui est souvent très complexe. Cela d'ailleurs se comprend facilement lorsqu'on pense à la loi d'évolution de l'argot : une société politique secrète soutient, contre le milieu hostile qui l'entoure, une lutte bien plus grave et plus dangereuse que celle, souvent embryonnaire, que doit soutenir d'autres groupements. La mort en est souvent l'enjeu.

C'est l'Italie, pendant la période où le pays préparait sa libération et son indépendance nationale, qui offre une des plus larges documentations sur l'argot des sectes. Ainsi la société des *Filedoni* instituée en 1816 à Bologne employait un argot tiré en grande partie du dictionnaire musical. Le fondateur de cette société Pietro Maroncelli — l'ami de Silvio Pellico — fut d'abord arrêté par la police pontificale ; ensuite, après avoir été relâché, il fut saisi par la police autrichienne et condamné à vingt ans de prison. Silvio Pellico a laissé, dans ses *Le Mie Prigioni*, de touchantes pages sur le long martyre de son ami. Dans le très intéressant dictionnaire des *Filedoni*, les verres s'appelaient *violons*, l'eau, *Haendel* ; le vin, *Gluck* ; les initiés, *Ametafisi* (ennemis des choses surnaturelles), *Filaleutero* (amant de la liberté) *Filaletccalo* (amant de la vérité et du beau), *Filolipode* (ami des pauvres), etc. Les statuts secrets de la société disaient : « Je jure un éternel mépris au surnaturel ; une haine implacable aux tyrans ; un amour ardent à la connaissance de la vérité et au beau, qui élèvent l'homme sage au-dessus du vulgaire ; une admiration constante pour les œuvres de la nature et le désir d'en découvrir les mystères ; je jure de venir en aide à mon semblable ; je jure enfin de répandre mon sang pour la conservation de notre association, etc. »



Sous le nom de *Filadelfi*, il s'était développé dans le Midi d'Italie, en 1828, au lendemain de la chute de Murat et de la Restauration bourbonnienne, une association politique secrète ayant pour but la proclamation d'une constitution libérale inspirée des idées françaises de la Révolution. Ferdinand IV avait été remis sur le trône de Naples et prenait le nom de Ferdinand I, roi des Deux-Siciles; les libéraux, dans les Pouilles, se groupaient, dans le plus grand secret, en différentes sociétés : les *Patriotes européens*; les *Decisi* (les *décidés*) et les *Filadelfi*, ou *Adelfi*, ou *Maîtres parfaits*. La ville de Lecce comptait, à elle seule, en 1815, plus de trois cents *Filadelfi*. De là, bien vite, la société s'étendit dans la ville même de Naples. Son histoire est brève : toute pénétrée d'enthousiasme pour la philosophie républicaine française, la société fut domptée dans le sang en 1828, tandis que les révoltés criaient : Vive la Constitution de France!

Nodier raconte, dans son *Histoire des sociétés secrètes dans l'Armée* (1815), qu'une société secrète avait été fondée en 1797, par des vieux républicains de l'ancienne révolution, à Besançon, pour abattre le Consulat et restaurer la République. Dans l'argot de la secte, la ville de Besançon s'appelait *Philadelphie* et les sectaires *Philadelphes*. Ce seraient précisément les idées républicaines de cette même secte et toute une partie de son rituel secret qui se seraient propagées dans le midi d'Italie grâce aux officiers et soldats français de l'armée de Murat : les *Filadelfi* de Lecce et de Naples ne seraient qu'une dérivation des associés de *Filadelphie* (Besançon). Le langage secret, comme dans la plus grande partie des associations de ce genre, était largement représenté chez les *Filadelfi* de Lecce et de Naples. Les associés, ou *Adelfi* (frères, d'après le mot grec), appelaient

leurs réunions *le champ* (campo) ; les différentes sections de l'association étaient indiquées sous le nom de *lignes* (linee) ; le mot *eleusin*, d'origine grecque, signifiait : aide-moi ; le chef était appelé le *Pilote* (nocchiero), ou bien *la grande lumière* (Gran Luce). Des dialogues conventionnels, accompagnés souvent par des gestes convenus, servaient à chaque associé pour se faire reconnaître. Le *Philadelphe* portait d'abord la main droite sur le cœur ; l'autre, pour répondre, étendait le bras gauche le long de la cuisse, et demandait :

— Pourquoi portez-vous la main droite sur le cœur ?
C'était alors à l'autre de répondre :

— Pour l'arracher et pour le jeter à terre si je manquais à mon serment.

La reconnaissance était faite. Il y avait aussi, pour atteindre le même but, un langage de gestes : on faisait le mouvement de qui voudrait enlever une bague du petit doigt de sa main gauche.

L'année 1828 signa, ainsi que nous l'avons dit, la mort de l'Association. Il y avait parmi les *Philadelphes* des républicains ; mais la plus grande partie d'entre eux se seraient contentés alors d'une constitution ; ce fut donc aux cris de : vive la Constitution ! vive la Constitution de France ! que les *Philadelphes*, à l'aube du 27 juin 1828, s'emparèrent de la petite forteresse militaire de Palinuro dans la province de Lecce. De là ils commencent leur marche sur Naples, où la révolte devait éclater. Plus d'un village accueille joyeusement les insurgés et déploie le drapeau constitutionnel ; — mais à Naples personne ne donne signe de vie, et le roi eut vite fait de dépêcher dans les eaux du golfe de Salerne deux navires de guerre, et contre les insurgés huit mille hommes aux ordres du maréchal del Carretto. Ces troupes battent les insurgés, brûlent les villages qui s'étaient déclarés pour la constitution, et, après avoir fusillé les prisonniers, leur cou-

pent la tête, qui est exposée dans des cages de fer placées sur des pyramides de pierre, de deux mètres de haut, expressément fabriquées (1).

Ainsi prit fin la secte des Philadelphes. Les documents qu'on peut aujourd'hui étudier à ce sujet nous renseignent aussi sur l'ordre de sa hiérarchie interne, et nous fournissent à ce propos des exemples singuliers de cryptographie de la pensée. Chaque grade de l'association, en effet (les grades n'étaient pas moins de dix), est indiqué et marqué par une série de mots spéciaux et secrets ou par un aphorisme également secret, qu'on indique seulement par des initiales. Cette forme extrêmement curieuse de cryptographie de la pensée a ceci de particulier : les initiales en question peuvent d'un côté indiquer la version exacte de la phrase, de l'autre elles peuvent indiquer une phrase tout à fait contraire à la signification exacte et secrète, faisant même l'apologie du régime absolutiste. Voici un exemple.

Le premier grade de l'association était indiqué par les lettres suivantes :

V. F. E. L. S. A. F. E. L. .

signifiant :

Virtù, fermezza e la santa amicizia fanno esistere le repubbliche; c'est-à-dire : Vertu, fermeté, et la sainte amitié entretiennent la vie des républiques. Mais, que la police du roi ou un étranger quelconque surviennent et ayant surpris, dans un écrit, ces initiales, en demandent la signification. L'associé répondra :

Viva, Francesco e la sua augusta famiglia e la reli-

(1) Le lecteur trouvera une narration détaillée de la révolte des Philadelphes et de la répression, dans le volume de Matteo MAZZIOTTI : *la Rivolta del Cilento nel 1828, narrata su documenti inediti*, publié par la Société d'édition Dante Alighieri, 1906, dans la bibliothèque du Risorgimento.

gione ; c'est-à-dire : Vive Ferdinand et son auguste famille, et la religion (1).



L'Italie entière, pendant la période enthousiaste de préparation de son unité et de son *risorgimento*, fut le pays des sectes. Parmi celles qu'on comptait dans les provinces annexées à l'Autriche, nous rappelons la société secrète des *Masenini*, qui s'était constituée à Vérone en 1828 et dont on possède aujourd'hui quelques paroles d'argot. Qu'étaient ces *Masenini* ? Masenin, en patois de Vérone, signifie celui qui moule, celui qui broie, — et au sens figuré, celui qui frappe, celui qui cogne. Le nom de la secte était tout un programme secret, tout un argot, — de même que l'était le mot d'ordre de la société ; *masenar per l'avegnar*, moule pour l'avenir ; préparer l'avenir, donc — travailler et semer pour l'avenir, — préparer l'indépendance du pays. S'ils se rencontraient, dans la rue, ils se demandaient :

(1) Les patriotes italiens se servirent assez souvent de cette forme de cryptographie de la pensée — par écrit et de vive voix — pendant toute la période du *Risorgimento*, surtout après 1850, à l'époque où l'espoir de l'unité se faisait toujours plus vif. Ainsi dans les provinces italiennes sujettes de l'Autriche et dans celles sujettes du Pape, on disait et on écrivait sur les murs (il ne fallait cependant pas se faire surprendre) :

Viva Verdi

pour indiquer, il est vrai, le grand compositeur, mais pour sous-entendre ce qu'on pouvait lire à l'aide des lettres formant le nom de Verdi, c'est-à-dire : Vive Victor-Emmanuel Roi d'Italie. D'où la raison pour laquelle cet écrit était aussi orthographié de la façon suivante : W V. E. R. D. I. Ne dirait-on pas que tout un peuple devient, dans un certain sens, argotier, — lorsque, dans la fièvre de la lutte, il doit exprimer par la voix et par l'écriture ses rêves et ses espoirs, sous les yeux et tout près des oreilles de l'étranger et de l'ennemi ?

— *E tu masenu, sta note ? As-tu moulu cette nuit ?*

Cela voulait dire : — As-tu rossé quelqu'un cette nuit ?

Ceux qui étaient rossés — faut-il le dire ? — c'étaient les officiers de l'armée autrichienne et les partisans du gouvernement. Les membres de la société les provoquaient au théâtre, dans les rues, au café, — un peu partout. Le général autrichien Bretfeld est bousculé, le soir du 31 mai 1830, au théâtre de l'Arena, par un nommé Morando, associé des *Masenini* : une discussion s'ensuit ; l'italien frappe le général ; la foule, en criant, prend parti pour Morando ; les sbires courent et arrêtent le patriote ; mais quelques minutes après ils sont forcés de le relâcher ; la foule s'était faite menaçante et avait arraché l'homme des mains des gardes.

Ces *Masenini*, qui étaient en correspondance avec les carbonari de Modène, de Parme et de Bologne, étaient constitués en organisation secrète, avaient des mots de passe et des signes de reconnaissance, — et correspondaient à l'aide d'un alphabet chiffré. La police autrichienne en arrêtait quelques-uns, un peu au hasard, au lendemain de chaque échauffourée, — notamment celle où le général Bretfeld fut pris à partie et celle du carnaval 1830 où, à l'occasion d'une mascarade, les officiers autrichiens avaient été malmenés, pendant une rixe, par un groupe de bourgeois (1).

Le mot symbolique et secret de *Masenini* donna lieu plus tard à une curieuse interprétation. *Masenini* fut interprété comme étant une corruption dialectale de *Mazziniani*, adhérents de Mazzini, affiliés à la *Jeune Italie*. Interprétation certainement erronée, car les *Masenini* étaient nés, et s'étaient appelés de ce nom, bien avant la naissance de la *Jeune Italie*. Le lecteur trouvera plus

(1) Voyez les détails sur l'organisation de la société et sur le milieu où elle se développa, dans le mémoire de Giuseppe BIADEGO : *la Dominazione austriaca e il sentimento pubblico a Verona*, Rome, Società Dante Alighieri editrice, 1899.

loin plusieurs exemples très évidents de fausses interprétations des mots d'argot occasionnées par un processus logique assez semblable à celui-ci interprétant *à posteriori*, et avec une très grande apparence de vérité, le sens d'un mot dont on a oublié l'origine exacte (1).

(1) Ces exemples d'argot des sectes pourraient être multipliés, car les associations secrètes de tout genre ont été très nombreuses en Italie ; celles qui viennent d'être indiquées, choisies parmi les moins connues, l'une dans le Nord et l'autre dans le Sud d'Italie, suffisent cependant pour donner une idée du langage secret de ces groupements politiques. A ce propos, les idées les plus erronées ont eu souvent cours, surtout hors d'Italie. Ne trouvons-nous pas, par exemple, dans la *Chronologie Universelle* de Ch. BREYER ou volume de l'*Histoire Universelle* publié sous la direction de M. V. Duruy, Paris, 1864, à la page 761, au mot *Italie*, pour l'année 1828, cette courte indication se référant sans doute à la révolte des Philadelphes : « Les brigands de la principauté citérieure occupent une armée du maréchal napolitain Carretto ; plusieurs sont exécutés. » L'historien italien Emilio DEL CERRO, qui a écrit une grande quantité d'ouvrages sur l'histoire du Risorgimento, dans son ouvrage : *Fra le Quinte della Storia* (Bocca, édit. Turin, 1903, au chapitre dédié aux procès politiques en Romagne entre 1804 et 1849, après avoir parlé des associations secrètes libérales de cette province italienne, écrit ces mots qui peuvent s'appliquer à l'histoire des associations secrètes politiques pendant le Risorgimento : « Il y avait aussi une grande quantité d'associations clandestines qui n'avaient rien à faire avec la politique, mais qui prenaient l'extérieur de la politique. . . Les libéraux, dans leur impatience patriotique, n'ont pas toujours repoussé le concours de ces associations, tout en cherchant, lorsque, par la nécessité de l'action ils les voyaient à leurs côtés, à les contenir. Les hommes composant ses associations secrètes louches ne faisaient pas partie des associations secrètes patriotiques et lorsque les exigences révolutionnaires les rapprochèrent les unes des autres, la ligne de démarcation fut toujours soigneusement maintenue. Le gouvernement pontifical connaissait tout cela, mais faisait semblant de tout ignorer, car il fallait jeter le plus mauvais jour sur les patriotes : et dans ses procès il ne sépara jamais la cause des honnêtes gens, qui conspiraient pour la liberté et l'indépendance d'Italie, de celle des assassins. C'est l'art le plus parfait de gouverner, affirmaient les *sanfedisti* (on appelait ainsi, dans le midi et dans le centre d'Italie, les partisans du pouvoir absolu) ; c'est l'art le plus parfait de l'iniquité, — répond l'histoire. »

AUX FRONTIÈRES DU CRIME.

L'argot est donc un langage spécial, né intentionnellement secret ou intentionnellement maintenu tel. Puisqu'il se forme toujours dès qu'une opposition et une lutte se manifestent entre le groupe social et le milieu où ce groupe vit, il est tout naturel que les groupes professionnels vivant en contact avec le public aient un argot; lorsque ces groupes sont formés par des nomades se transmettant leur profession de père en fils, toujours en circulation à travers des pays étrangers, dans des milieux inconnus, quelquefois hostiles, il est aussi tout naturel que cet argot se fasse plus complexe, plus étendu, plus complet, et qu'il devienne enfin une véritable langue. Mais que dire alors des professions où l'hostilité envers le milieu et les gens est très marquée, — les professions pour lesquelles tout étranger est, sinon un ennemi, du moins un homme à exploiter et à tromper? Ces professions aussi ont leur argot, et un argot qui fait quelquefois concurrence à l'argot des criminels professionnels : c'est l'argot des groupes professionnels vivant, pour ainsi dire, en marge de la société, des groupes de vagabonds, de mendiants, de trompeurs, de tricheurs, de parasites, formant la frontière grise, la zone neutre entre le monde des honnêtes gens et le joli monde des coquins.



N'avez-vous jamais rencontré, aux fêtes champêtres, ou près des villages, sur la grande route, ou bien encore dans quelque rue isolée ou excentrique d'une grande ville, les *tricheurs* aux cartes ou joueurs de hasard? Ils sont assez nombreux en Italie et en Espagne; les Italiens les appellent *giuocatori d'azzardo* (joueurs de hasard) et les Espagnols, avec une phrase plus efficace, les nomment

les *tomadores de las tres cartas* (celui qui prend, qui vole avec trois cartes), ou bien *las de la falla*, *las de la baraja* (ceux qui jouent aux cartes). L'argot français appelle *bonneteau* le jeu de cartes où le public est toujours dupe, — et *bonneteur* l'escroc tenant un jeu de *bonneteau*. Pour les Allemands, le bonneteau est le *Kümmelblättchen* (1) et l'escroc allemand exécute son jeu exactement comme le *tomador de las tres cartas* espagnol et italien. Ces *voleurs aux trois cartes* ne sont que des tricheurs; leur seul but est de vider l'escarcelle du passant. L'un d'eux se place au coin d'une rue, tandis que ses dignes confrères, au loin, font le guet; puis il extrait de sa poche un jeu de cartes, place à terre deux figures et un as, les retourne, et invite quelqu'un, parmi les curieux, à deviner quel est l'as parmi les trois cartes retournées. Si la personne, ainsi invitée, désigne exactement la carte en question, tant mieux pour elle, elle gagnera; si elle se trompe, force lui est de payer le montant de l'enjeu. Les curieux, les simples, et même ceux qui croient à la fausse ingénuité du montreur de cartes ne manquent pas. Mais il faut ajouter de suite que le tricheur, pour assurer son gain, recourt à un moyen bien simple: après avoir mélangé les trois cartes, les deux figures et l'as, — il les place sous l'œil anxieux et curieux de celui qui a fait l'enjeu et qui suit avidement les passages des trois cartes, — l'une à côté de l'autre en ayant soin de montrer d'une façon très évidente que l'as est mis au milieu; le tour est fait, car le bonhomme qui va désigner la carte croit tenir la victoire: il a bien vu que le joueur plaçait l'as au milieu, et les deux figures l'une à droite, l'autre à gauche. Il s'agit donc de désigner la carte du milieu; il ne s'est pas aperçu, toutefois, que le tricheur, à l'aide d'un mouvement rapide et leste, a placé l'as à droite. On dé-

(1) Voyez HANS GROSS, *Handbuch für Untersuchungsrichter*, etc. München, 1908, chap. XVIII.

couvre les trois cartes ; le bonhomme a perdu. Il doit payer. Il avait cependant si bien vu que l'as se trouvait au milieu !

La foule des bons paysans fait cercle et suit d'un œil attentif la succession des jeux ; — mais l'un des paysans mis en éveil par le fait que le montreur de cartes gagne toujours ne pourrait-il pas découvrir la mèche ? Voilà donc l'œuvre des compères. Le compère est un homme qui a l'air naïf et qui fait partie de la foule. Il s'avance indécis parmi les curieux, il regarde, il se conseille avec ses voisins et il joue. Il gagne ; il continue à jouer ; il gagne encore, et pour les quelques fois qu'il perd, combien de fois il sort victorieux de l'enjeu ! Il se retire en se frottant les mains d'un air jovial et content. Le coup est fait. Les soupçons s'évanouissent. Le vrai bonhomme, le vrai client, celui qui est destiné à être dépouillé, s'avance, — et il perd.

Cette respectable corporation de tricheurs vagabonds a un argot, dont quelques mots ont été exposés, sans commentaires, par Basetti, et Ferraj (1), qui se sont spécialement occupés des *tricheurs* toscans. Parmi ces mots on en rencontre une très grande quantité qui sont communs aux mots du véritable argot des criminels formant la basse-pègre à Rome, et qui ont été exposés par nous dans *la Mala Vita a Roma* (ch. IX). Ils sont aussi communs à l'argot spécial des *diritti* de Rome (forains) dont nous avons parlé (ch. IV du même ouvrage). C'est sans doute l'ancien argot des criminels italiens (*furbesco*, *lingua zerga*) qui, dans toutes les régions d'Italie (beaucoup plus au Nord et au Centre qu'au Sud et en Sicile), a servi de canevas à la formation des argots particuliers, à ces groupements professionnels nomades vivant plus ou

(1) Basetti, *Il gergo dei girovaghe dei giocatori d'azzardo toscani*, in *Archivio per l'antropologia criminale*, etc., Turin, 1896 ; et Ferraj, *Gergo e frodi in giuocatori d'azzardo*, id., id., 1898.

moins en marge des lois et de la société. Bernaldo de Quiros et Llanas Aguilaniedo, dans une note de leur livre *la Mala Vida en Madrid* (Madrid, 1901), constatent que le jeu des trois cartes fait par les tricheurs italiens est tout à fait semblable à celui qu'exécutent les *tomadores* espagnols de *las tres cartas*, et ajoutent que l'argot des tricheurs italiens ressemble beaucoup à celui de l'ancienne *Germania* espagnole. « Probablement, — disent-ils — il s'agit d'une tricherie très ancienne, que l'internationale des vagabonds a promené à travers l'Europe entière. On en retrouve encore aujourd'hui des survivances dans les régions les plus éloignées les unes des autres. » Nous avons voulu rechercher les traces des quelques mots d'argot publiés par Bajetti e Ferraj dans l'ancien *Vocabulario de Germania* (publié en Espagne plusieurs fois de suite depuis 1609, — auteur Juan Hidalgo —) et, en vérité, l'apport que la *Germania* aujourd'hui disparue (à l'ancien argot de la *Germania* a succédé aujourd'hui en Espagne l'argot dit *caló*) est bien maigre. Nous ne trouvons que *marca* (femme, pour l'argot des tricheurs, et fille publique pour l'ancienne *Germania*, comme d'ailleurs pour l'argot français : *marque*) et *piola* (taverne où l'on vend du vin), qui se rattachent aux mots d'argot de l'ancienne *Germania*. Le mot *piola* doit être rapproché de *pio*, vin ; de *piorno*, saoult, et de l'argot français : *être pion*, pour être ivre. L'argot des criminels italiens, d'ailleurs, même le plus ancien, possède une certaine quantité de mots provenant de l'argot français, de l'espagnol, et même de l'allemand.

En analysant les mots de l'argot parlé par les joueurs de hasard, nous reconnaissons encore une fois les procédés bien connus de formation de l'argot. On dit *spillare* pour jouer (le mot *spillare* en italien a la signification de prendre quelque chose à l'aide de la ruse ; ainsi de l'allemand *spielen*, jouer, on a fait *spillare*, et le mot cons-

titue une image bien ironique à cause du double sens qu'on peut lui attribuer). Et on a désigné les cartes, grâce à un jeu de mots et d'images dont nous avons déjà parlé, avec le mot de *spilli* (épingle).

Le mot *lof* (objet de mauvaise qualité, faux) se rattache évidemment à l'argot français *loffé*, niais, innocent, faux, mauvais. Le mot *santalto* (celui qui exécute le jeu des trois cartes, et qui par conséquent change rapidement la place de l'as, en le faisant sauter d'un coup de main) se rattacherait-il au mot d'argot moderne espagnol (*caló*) *salto*, signifiant dans le langage espagnol habituel *saut* et même *rapine*, et indiquant dans l'argot des joueurs de cartes le procédé de tricherie par lequel on fait « sauter » la carte qui n'est pas favorable? Le mot aurait été déguisé par l'introduction d'une syllabe; il pourrait aussi dériver, par le même procédé, du mot italien *salto* (saut) qui n'a pas cependant la double signification qu'il a en espagnol, et qui n'existe pas dans l'argot des tricheurs de cartes.

Le mot *contrastò*, qui est commun à l'argot des tricheurs, des *diritti* et de la basse pègre de Rome, est aussi un mot d'origine obscure. Il nous semble qu'il s'agit ici d'un mot déguisé à l'aide d'un suffixe final, ainsi que l'argot fait si souvent. *Contrastò*, pour toutes les formes des argots italiens dont nous venons de parler, a la signification *d'homme qui se laisse tromper*; *contrastò* est la victime, l'ingénu, le bonhomme à qui il faudra « spillare » (soustraire) l'argent; et il a aussi, — toujours dans l'argot — la signification de *paysan*. C'est le paysan, en effet, la victime habituelle des tricheurs et des montreurs de merveilles, le paysan qui ne connaît que par ouï dire les nouveautés, les beautés et même les dangers de grandes villes : il arrive parmi les citadins l'œil stupéfait et l'escarcelle assez garnie; il s'agit de profiter de son inexpérience, de son ignorance, de son ingénuité et de lui soustraire sa monnaie. Et les mots

contrasto, *contrastata* signifient précisément, dans les argots en question, soit la dupe (le *pante* de l'argot français), soit le paysan ou la paysanne.

Il y a bien (disons-le entre parenthèses, avant de proposer notre interprétation du mot *contrasto*), il y a bien dans l'argot de l'ancienne *Germania* le mot *contrasto* qui signifie celui qui persécute ; le contraire, donc de la victime. Ceux qui connaissent les bizarreries, les jeux et les renversements d'images auxquelles l'argot se complaît pourraient croire à une dérivation du mot italien *contrasto*, du *contrasto*, de la *Germania* espagnole, avec renversement d'images. Il est bien plus simple de faire dériver le mot *contrasto* grâce à un procédé de maquillage par suffixe, — du mot italien paysan (en italien *contadino*). « Contadino » est le paysan ; le *contadino*, pour les tricheurs, pour les *diritti*, pour les hommes de la basse pègre, devient synonyme de dupe, de victime, d'homme qu'il est facile de tromper ; qu'on change la finale du mot *contadino* et on aura un mot bien déguisé, indiquant la dupe. Et puisque, en italien, le mot *contrasto* est un mot qui existe, qui vit, un mot bien connu (signifiant *opposition* ; on peut dire : mettre un homme en *contrasto* — opposition — avec un autre) le mot *cont-rasto* se substitue au mot *cont-adino*, et le remplace pour indiquer indifféremment le paysan et la dupe ; l'homme, d'ailleurs, formant, avec le tricheur, le binôme des deux termes opposés se trouvant l'un en face de l'autre : le tricheur et la victime. Ce même argot des tricheurs toscans présente d'ailleurs d'autres mots où le procédé de maquillage des mots, grâce à un changement des syllabes finales, est très évident. Pour les tricheurs de cartes, ainsi que pour la basse pègre romaine, le mot d'argot indiquant la police (en italien *polizia*) est *polimma*, mot formé par la substitution de la finale *mma* à la finale *zia* du mot clair. Le procédé est très usité par l'argot français : *préfectan*

che pour préfecture; *boutanche* pour boutique; *parigot* pour parisien; *sergot* pour sergent; *valtreuse* pour valise; *promont* pour procès, etc. Ce genre de truquage est extrêmement fécond pour la formation des mots d'argot, car souvent le mot transformé ressemble à un vrai mot existant dans la langue habituelle; ce deuxième mot, alors, suggère une image nouvelle et inattendue, de laquelle on tire, par passage ou par jeux d'idées, un troisième mot indiquant toujours l'objet ou l'idée qui se trouvaient au commencement de ce labyrinthe de transformations s'emboitant les unes dans les autres. C'est comme si on élevait l'expression et l'image d'argot à la deuxième et à la troisième puissance.

D'autres fois, c'est l'objet qui suggère l'image; celle-ci est traduite dans son mot clair qui est ensuite maquillé par un des procédés habituels de l'argot; c'est toujours une élévation de la pensée secrète à la deuxième puissance. Le papier-monnaie (en Italie on a des papiers de 5, de 10, de 25 francs, et on avait jusqu'à hier des papiers de 1 fr., de 2 fr., et même de 50 centimes), le papier-monnaie suggère l'idée des feuilles; le mot italien *foglia* signifie feuille: le papier-monnaie sera donc indiqué, dans l'argot des tricheurs toscans et de la basse ègre romaine, avec ce mot. Après l'avoir ainsi formé on ajoute un suffixe; on fait précéder le tout par une consonne, et alors de *foglia*, nom clair de la langue, suggéré par l'image de petits papiers de banque, on fera *fogliosa*. Une *sfogliosa loffa* (de *loff*, faux; mauvais) est un faux billet de banque, tandis qu'une *sfogliosa ga* est un vrai billet. *Togo*, *toga* a toujours, dans l'argot des tricheurs et dans celui des *diritti*, la signification de bon. L'allemand dit *gut*, de qui, par inversion de toutes les lettres, viendrait *tug*; la lettre finale *o*, *a*, et la finale italienne du masculin et du féminin; il nous semble qu'on aurait ainsi la généalogie du mot (*gut*, *tug*, *go*, *toga*).



Une catégorie très spéciale de professionnels se servant de quelques mots d'un argot créé par les nécessités de leur profession est celle des spirites-prestidigitateurs.

Il existe en Amérique une véritable catégorie de médiums professionnels exploitant à l'aide des trucs les plus ingénieux de la prestidigitation l'intérêt et la curiosité que depuis quelques années ont soulevés les études remarquables sur les phénomènes psychiques inconnus ou mal connus. L'on doit à M. Abbott David (1) des recherches très patientes et très intéressantes sur les tours de prestidigitation et d'illusionisme dont les médiums américains se servent. Ils opèrent dans de grandes salles, ou sur la scène des théâtres, ou dans les baraques des foires en plein air (*revivals, campmeetings*) devant un public payant, et ils savent produire, au milieu d'une foule de fanatiques, d'ingénus, de suggestionnés, la danse des tables, les coups, l'écriture entre deux ardoises, le dénouement des liens, ou la « libération » des sacs, le « son spontané » des orgues de Barbarie, les photographies spirites, les empreintes, les moulures dans la paraffine, les apports, la clairvoyance, la lecture des écrits cachetés, les matérialisations, etc. (2). Morselli, dans sa remarquable étude d'analyse et de critique scientifique des phénomènes spirites (3), a appelé tout l'ensemble de cette véritable industrie : « *Américanisme*. » Ceci n'est pas, dit-il, par irrévérence envers l'Amérique du Nord, dont nous est venu, somme toute, avec les sœurs Fox, le mouvement spirite contemporain;

(1) *Behind the Scenes with mediums*. Chicago, 1907.

(2) V. aussi l'ouvrage de HERWARD CARRINGTON, *The Physical Phenomena of Spiritualism fraudulent and genuine*. Boston, 1907.

(3) ENRICO MORSELLI, *Psicologia e spiritismo*. Deux volumes, Turin, 1908.

c'est par une simple constatation pratique, que je me sers du terme *Américanisme* pour désigner la fraude des médiums poussée jusqu'au système de spéculation. » Les deux gros volumes aussi de Podmore : *Modern spiritualism. An history and a criticism* (Londres, 1902), montrent d'une façon bien évidente l'extension qu'a prise la profession des médiums imitant à la perfection les manifestations classiques de la phénoménologie spirite et inventant chaque jour des phénomènes de plus en plus surprenants et étranges. C'est une véritable grande industrie du spiritisme, exercée à grand spectacle par d'anciens forains, d'anciens boxeurs, d'anciens prestidigitateurs. Les salles de spectacle — racontent Abbott et Morselli — ont des trappes dans le parquet et des ouvertures dans le plafond par lesquelles montent et descendent les fantômes. Le cabinet noir est un dépôt d'objets de toute sorte qui servent pour la confection des spectres divers par âge, sexe, qualité et couleurs (nègres, blancs, jaunes, peaux-rouges, et un policier de Chicago, le détective R. Wooldridge, raconte avoir pénétré dans un local spirite à payement (26 assistants à un dollar chacun) et y avoir observé un esprit en chair et en os. Après s'être fait reconnaître comme représentant de la police, il sortit un « wagon » de masques, perruques, moustaches, cornets en fer blanc pour imiter les voix, robes de toute sorte, costumes d'époques différentes, etc.

Il est tout naturel qu'entre ces professionnels d'une prestidigitacion qui frise l'escroquerie il existe une sorte de lien secret de caste, avec une langue spéciale et des signes spéciaux destinés — les uns et les autres — à se transmettre, entre compères, les pensées, les avertissements et toute sorte de communication. In Yost's : *Spiritualistics slate and Dictionary*, on lit que, pour les « évocations » de parents, ces médiums se communiquent

mutuellement les informations confidentielles sur les clients qui les ont consultés et sur ceux que l'on présume désireux d'aller les consulter. Non seulement ces spirites-prestidigitateurs, qui « font des matérialisations » et qui « lisent la pensée », parlent argot entre eux, à haute voix, lorsqu'ils opèrent en public, en donnant à des mots qui ont une signification banale, des significations conventionnelles ; mais il existe aussi parmi eux un argot commun, véritable lien secret de caste qui leur sert à s'entr'aider. Ils possèdent en commun un Livre Bleu (Blue Book) sur lequel sont inscrites, à l'aide de signes conventionnels, les indications sur les personnes notoirement spirites, avec leur signalement et de nombreux détails sur les membres défunts de leurs familles. De sorte qu'arrivées en séance ces personnes s'entendent « révéler » les détails de leur vie et de celle de leurs parents.

Nous avons eu l'occasion, à ce propos, d'étudier à Rome une forme embryonnaire et bien élémentaire de l'industrialisme spirite « américain » consistant tout simplement dans « la lecture de la pensée », exécutée en public, généralement en plein air, par deux charlatans, un homme et une femme, et dont tout le secret consiste dans la prononciation de mots conventionnels formant ainsi une sorte de dictionnaire spécial d'argot.

Voici comment les choses se passent. Une femme — la femme qui lit la pensée — est assise, les yeux bandés, sur une chaise. Un homme, debout près d'elle, se tourne vers les spectateurs, en choisit un et lui dit : — Cette femme va lire votre pensée. Dites-moi à voix basse où vous êtes né ; quel est votre prénom, quels sont les prénoms de votre père et de votre mère, quelle est la date de votre naissance ; le numéro de régiment où vous avez servi, etc., etc... Sans que je souffle mot la voyante va répéter exactement à haute voix toutes ces données. Ou

bien, — lorsque la voyante sera endormie, je toucherai un objet quelconque que vous m'offrirez et elle dira quel est cet objet, sa couleur, sa forme ; elle en fera, en un mot, la description la plus minutieuse...

Le bonhomme consent, — et il paye même quelques sous, tandis que l'autre le charlatan — commence à faire des « passes magnétiques » autour de la femme bandée ; celle-ci s'agite un peu sur la chaise, pousse des cris et des plaintes, puis semble s'assoupir et tomber en sommeil. C'est le sommeil « magnétique ». La femme *voit*. Le charlatan alors commence ses questions.

— Comment s'appelle-t-il le monsieur en question ?

— Dans quelle région est-il né ?

— De quelle couleur est son chapeau ?

— Quel est l'objet qu'il touche ? Et de quelle couleur ?

Combien de sous a-t-il dans sa poche ? Quelle main lève-t-il ; la main droite ou la gauche ?

Et la *voyante* répond toujours avec la plus grande exactitude, sans jamais se tromper. Le public est là, bouche bée, et s'en va bien convaincu de la possibilité de lire la pensée.

En réalité, le charlatan et la voyante ne font que se servir d'un dictionnaire conventionnel, — qui peut changer de couple à couple — et dont chaque mot, d'apparence bien banale, a une signification précise, exacte, servant à suggérer la réponse. Et c'est précisément lorsque le charlatan adresse une question à la voyante que ce tour de passe-passe s'accomplit. Le charlatan aura toujours le soin de commencer la phrase posant la question par un mot banal, qui est cependant le mot conventionnel, le mot d'argot, suggérant la réponse.

Les règles générales qui gouvernent l'emploi de ce dictionnaire conventionnel sont bien simples. Elles se réduisent à trois. La première est celle-ci. Chaque mot de la *clef* (on appelle *clef* la liste des noms conventionnels

avec lesquels le charlatan doit commencer la question qu'il pose à la femme) a en même temps une très grande quantité de significations : il représente un chiffre, une couleur, une lettre, un jour de la semaine, un Etat, une région de l'Italie, une matière (bois, pierre, fer, papier), une forme géométrique, un doigt de la main, une partie du corps, un objet.

La deuxième règle est celle-ci : tout numéro, de onze à vingt, que le charlatan glisse au milieu de la question a aussi un grand nombre de significations concernant, comme les mots, un chiffre, une couleur, une lettre, etc.

Troisième règle : tout numéro pair signifie à droite ; tout numéro impair signifie à gauche.

Ainsi, si le charlatan, en posant la question, prononce le mot : *indiquez*, ce mot peut signifier : 1, rouge, A, lundi, Italie, Piémont, argent, rond, pouce, jambe. Le mot : *Regardez bien*, signifie 2, blanc, B, mardi, France, Lombardie, bois, carré, index, pied, canif. Les autres mots les plus usités dans la *clef*, et ayant chacun une série de significations bien déterminées, sont : *voyez, tâchez de voir, maintenant, bien, désignez, ayez la bonté, ayez la complaisance, je veux que, s'il vous plaît, pourriez-vous, nommez donc, je vous prie de.*, etc. De façon que, si la question est ainsi posée : *Regardez bien*, de quelle couleur est la doublure du chapeau de Monsieur ? La réponse est *blanche*. Si au lieu de la couleur de la doublure on demandait dans quel pays l'individu a voyagé, la réponse est : *France*, et ainsi de suite. Il va sans dire que dans la question on peut glisser plusieurs mots conventionnels ; dans une seule question, alors, le charlatan cache la désignation de trois ou quatre attributs d'un même objet, et même davantage. Ex. : *Regardez bien* quel est l'objet que Monsieur a dans sa main, et *indiquez* dans quelle région d'Italie Monsieur l'a acheté. — Réponse : un canif, acheté en Piémont. De la même façon, en fai-

sant suivre dans la même question plusieurs mots conventionnels, on peut arriver à suggérer à la voyante un nombre composé de six ou de sept chiffres, ou bien tout un nom, suggéré lettre par lettre.

La façon de combiner la *clef* est très variable; il suffit d'ajouter des noms nouveaux, de redoubler une consonne, d'accentuer ou d'espacer d'une manière spéciale les syllabes et les paroles, pour créer immédiatement une nouvelle *clef* et une nouvelle série d'idées.



Puisque nous passons en revue les argots des catégories professionnelles qui vivent à la frontière du crime, si près de ce joli monde que Villon chantait — Joncheurs jonchans en joncherie — (trompeurs trompans en tromperie) il faut nous demander si le langage sibyllin, véritable galimatias, dont les sorcières de nos jours se servent dans leurs incantations et leurs divinations, est véritablement un argot professionnel, un *argot sacré*, ainsi qu'un très distingué ethnographe cubain, Fernando Ortiz, l'a appelé.

On sait qu'il existe de nos jours, en pleine civilisation moderne, des sorcières opérant dans les villes les plus civilisées et les plus éclairées, comme Paris, et agissant même pour le compte de sujets — surtout des femmes — appartenant aux classes les plus hautes de la société. Fernando Ortiz a consacré un livre très remarquable aux sorciers de Cuba, nègres pour la plupart (1), en décrivant leurs usages, leurs mœurs, les gestes de leur rituel et leurs escroqueries, sans oublier les assassinats commis par eux dans un but magique; et la constatation de la sorcellerie parmi les nègres, même vivant depuis long-

(1) F. ORTIZ, *los Negros brujos*. Madrid, 1906.

temps au sein d'une société de blancs, n'est certainement pas faite pour nous étonner. Mais il est aussi hors de doute que la sorcellerie existe même chez nous, les civilisés.

Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la collection d'annonces-réclame distribuées en France par les sorcières afin d'attirer la clientèle, collection publiée par Bérenger-Feraud au V^e volume de son étude sur *les Superstitions et survivances* (Paris, 1896). Pour l'Amérique du Nord, C. F. Brown nous a décrit les rites de la sorcellerie moderne, importée, dit-il, en Amérique par les Allemands (1) et contenue dans un livre « classique » de magie : *Long Hidden Friend* exposant deux cents ordonnances magiques. In *Anthropologie der Nichtbesitzenden Klassen* (pp. 383-407, Leipzig-Amsterdam, 1910), d'ailleurs nous avons consacré quelques pages aux sorcières actuelles de Rome en décrivant leurs habitations, leurs gestes et leurs opérations.

Les principales opérations auxquelles se livrent nos sorcières d'aujourd'hui sont les suivantes : la divination au moyen des cartes ou d'autres objets (animaux, cheveux, feu, encens, rubans, baguettes, pierres, etc.) ; — la préparation des philtres de tout genre, destinés à obtenir ce qu'on désire de la personne à qui on les fait absorber ; — les sortilèges magiques destinés à obtenir la réalisation d'un événement désiré ou à conjurer l'événement redouté, — et la fabrication d'amulettes et de fétiches qu'on porte sur soi pour éloigner le malheur, attirer le bonheur, ou atteindre un but déterminé.

Sorciers et sorcières, en accomplissant leurs opérations sous les yeux du client, récitent des oraisons et des imprécations étranges ; le plus souvent, ils prononcent des mots inintelligibles, dénués de toute signification. Ce langage spécial constitue-t-il un argot ?

(1) In *Journal of American folklore*, 1904.

Voici ce que M. F. Ortiz écrit à ce propos dans son ouvrage sur *los Negros Brujos* (II^e partie, ch. III) : « A toute époque et dans tout pays les magiciens et les sorciers se sont servis d'une sorte d'argot (*jerga*) pour leurs conjurations et leurs prières. Cet argot religieux (*jerga religiosa*) est un langage secret pour communiquer avec la divinité; et à ce point de vue Niceforo, qui a fait une étude détaillée sur l'argot chez les hommes normaux, les dégénérés et les criminels, pourrait certainement ajouter à son ouvrage un chapitre intitulé *l'argot sacré*. Il est certain que les sorciers se servent de leur argot pour parler avec la divinité et par conséquent cet argot prend le caractère défensif spécial aux langages que parlent les individus séparés de la société normale... A cause de cela la *jerga liturgica* est parfaitement bilatérale; c'est le langage convenu entre le dieu et le prêtre. »

Il ajoute tout de suite que « les prêtres entre eux parlent souvent un argot secret (et les sorciers afro-cubains peuvent être considérés comme un reflet des prêtres africains primitifs) » et il constate ensuite que toute caste sacerdotale a un argot sacré « par lequel les ministres du culte religieux ajoutent un nouveau mystère à leurs fonctions, de façon que l'argot sacré sert aussi à l'usage de la classe sacerdotale, toujours au préjudice des profanes ».

Il est évident que, sous le nom d'*argot sacré*, F. Ortiz comprend trois catégories de langage que nous croyons nécessaire de bien diviser les unes des autres : le galimatias d'abord, qu'emploient les sorciers en leurs conjurations et sorcelleries, en s'adressant aux esprits et à la divinité; — le langage secret dont ils se servent pour se communiquer entre eux leurs pensées, à l'insu du profane; — et le langage liturgique des prêtres, enfin, qui est généralement un langage mort ou oublié (ainsi que le latin pour le culte catholique) dont chaque caste sacerdotale se sert pour les fonctions religieuses.

S'agit-il là vraiment, dans tous ces cas, d'un argot ? Et précisément d'un argot sacré ?

Voyons d'abord quelle est la place qu'il faut faire au *galimatias* des sorciers dans ces différentes catégories de langage. Abele de Blasio, dans un livre traitant des sorciers de la province de Benevento (Sud Italie) (1), s'est occupé du *galimatias* des sorciers en lui accordant le nom d'*argot unilatéral*, car il faut être deux pour parler argot, et dans le cas de sorcellerie, le sorcier est tout seul à parler ; d'ailleurs de Blasio croit que cet argot unilatéral et tout à fait spécial est un langage instable et improvisé par le sorcier. On ne pourrait donc pas parler de véritable argot, mais d'une catégorie toute spéciale de l'argot qu'il appelle *argot unilatéral*.

Nous avons publié, dans *la Mala Vita*, une certaine quantité de conjurations récitées par les sorcières actuelles de Rome ; et nous savons que toutes ces conjurations, avec leurs *galimatias* incompréhensibles, ne sont pas le fruit d'une improvisation, mais constituent des formules fixes que les sorcières se transmettent de génération en génération. Voici quelques exemples. Les mots incompréhensibles, *galimatias* sans aucune signification ni aucune interprétation possible, sont écrits en italique ; les autres mots ont chacun une signification exacte (que nous écrivons entre parenthèses), mais leur ensemble constitue assez souvent une phrase privée de sens.

Lorsque la sorcière désire attirer sur une femme l'amour d'un homme, elle jette les cheveux de celui-ci sur le feu et récite la conjuration suivante :

Mais tu (toi), mais tu (toi) che fu (qu'est-il arrivé?)

Sarà, sarà, lo voglio (cela sera, cela sera, je le veux).

(1) A. DE BLASIO, *Inciurmatori, maghi e streghe di Benevento*. Naples, 1900.

Mais tu (toi) mais tu (toi) Gesù (Jésus) adesso ti dò l'olio (maintenant je te donne l'huile).

La conjuration est répétée trois fois; puis la sorcière crache trois fois sur un crucifix qu'elle tient à la main; fait réciter trois *ave Maria* à la femme — et répète enfin la conjuration avec cette variante :

Mais tu, mais tu, che fu;

Va giù da Balzebù (descend chez le diable).

Mais tu, mais tu, che fu; ti bruci Balzebù (que le diable te brûle).

Pour accomplir une opération d'envoûtement, après avoir transpercé un crapaud de douze épingles, la sorcière dit :

— Madame Colombe, madame Colombe, le cœur se fend et la trompette sonne; Madame Jeanne, madame Jeanne, le cœur se fend et une canne se brise.

Après quoi la sorcière et la personne qui a commandé l'envoûtement se mettent à genoux et récitent le *pater noster* suivant :

Pater noster niche niche; c'est pour l'âme de Sciabicche; Sciabicche est en prière; c'est pour l'âme du père; papa prie dieu; c'est pour l'âme du mort.

Ensuite la sorcière récite la prière des morts. L'envoûtement est fait.

Ce langage, certainement, est mystérieux; il est surtout destiné à frapper l'imagination de celui qui écoute; quelquefois même à le terroriser. Les mots *mais, niche, scabbicche*, n'ont pas de signification; les autres phrases aussi sont obscures et mystérieuses. Si nous nous reportons à ce qui a été dit à propos des marques d'identité de l'argot — langage spécial intentionnellement secret ou maintenu intentionnellement secret. langage créé pour que les membres du même groupe en lutte ou en opposition avec le milieu puissent se communiquer entre eux brièvement leurs pensées — nous verrons que le gali-

matias des sorcières, même s'il est stable et fixe, n'est qu'une sorte de langage spécial.

Il constitue, sans doute, un tissu de protection, une marque, une arme de défense, — ainsi que le font, d'une façon plus ou moins accentuée, et plus ou moins consciemment, tous les langages spéciaux parlés par des individus très différents du reste des hommes par leur psychologie et par leurs occupations, — mais il lui manque, pour être un argot, une note caractéristique : le pouvoir de communiquer la pensée entre les argotiers créateurs du langage intentionnellement secret. Un argot « unilatéral » n'est pas un argot : il ne peut être classé que parmi les langages spéciaux. Un homme isolé — le fou, par exemple, dans sa cellule — peut très bien créer des façons de parler qui lui sont particulières et qui constituent la traduction parlée de ses états anormaux d'esprit ; il ne crée pas pour cela un argot ; mais un langage spécial. Un homme qui feint de parler une langue étrangère, ainsi que le faisait le célèbre inconnu parlant *agrach*, à Paris, il y a quelques années, et qui prononce ainsi des mots nouveaux privés de toute signification dans le but de faire croire à ceux qui l'écoutent qu'il parle une langue mystérieuse, ne crée pas un argot ; il crée un langage spécial, qui est certainement, dans ce cas aussi, comme dans celui du fou, l'expression anormale d'un esprit anormal. La femme dont l'esprit voyageait dans la planète Mars, et qui avait créé la *langue martienne*, étudiée par M. de Flournoy, n'avait pas pour cela créé un argot ; elle avait forgé un langage spécial, qui, comme tout langage spécial, se différencie du langage normal précisément comme l'esprit et les occupations des hommes qui le créent se différencient de l'esprit et des occupations des autres hommes.

Si le galimatias des sorciers et la langue liturgique des classes sacerdotales peuvent être classés parmi les

langages spéciaux, — peut-on faire la même classification pour le langage secret à l'aide duquel prêtres ou magiciens s'entendent entre eux ?

Nous ne possédons pas d'observations directes sur l'existence d'un tel langage parmi les sorcières. Dans le livre de F. Ortiz, il y a une phrase qui se rapporte certainement à cette sorte de langage et qui nous fait supposer sa présence parmi les « negros brujo » de Cuba : « L'argot religieux, dit-il, est un langage secret avec lequel (les prêtres) communiquent entre eux. » Et il assure qu'au Dahomey, où les sorciers et les sorcières s'adonnent à des pratiques occultes qu'il lui a été impossible de découvrir, un langage particulier, inconnu des profanes, permet aux sorciers de se parler et de se conseiller en public sans qu'une oreille indiscrete puisse recueillir leurs délibérations. Ce langage diffère profondément du langage national, et celui parmi les initiés qui le ferait connaître, non seulement à un étranger, mais même à un simple croyant, serait puni de mort. G. Ferrand, dans *les Musulmans à Madagascar* (fasc. III, Paris, 1902), écrit qu'il a recueilli à Madagascar un vocabulaire *anakara*, communiqué par un membre du clan des sorciers. « Ils parlent entre eux une langue, ou plutôt un argot, qu'ils sont seuls à comprendre et qui est très différent du malgache ordinaire. » De même le Père Weber, dans sa *Grammaire malgache* (Ile de Bourbon, 1855), dit que, chez les Antimerina, « la sorcellerie possède des termes propres ». Il est assez difficile d'affirmer, toutefois, s'il s'agit dans ce cas d'un véritable argot, ou d'un langage spécial de caste et d'initiation.



On a beaucoup parlé de l'argot des mendiants professionnels. Nous ne rappellerons donc cette manifestation

de l'argot que pour indiquer la place que prend ce langage dans une étude sociologique et ethnographique sur ce sujet. La lutte que les mendiants de profession, — presque tous des trompeurs, — soutiennent contre le milieu dans lequel ils vivent est toujours dure et âpre. Elle ne le cède en rien à celle que soutiennent les groupes criminels contre la société. L'argot des mendiants de profession est, en raison de cela, très complexe, et il se rapproche sensiblement de celui des criminels. Combien de fois même ne coïncide-t-il pas avec lui ! Nous voilà arrivés avec cet argot aux limites extrêmes de cette zone neutre qui est formée par les groupes de professions douteuses, plus ou moins avouables, et qui s'étend entre les professions normales et celles franchement criminelles ; nous touchons aux frontières du crime, nous les dépassons même. Aussi, l'argot des mendiants de profession constitue-t-il le dernier chapitre des argots professionnels allant des professions normales et honnêtes jusqu'aux argots des professions douteuses ; et il pourrait en même temps former le premier chapitre de l'argot des groupes criminels.

L'ancien *Liber Vagatorum* est un des plus célèbres recueils d'où ressortent à merveille le genre de vie, les tricheries et l'argot des mendiants de profession. Attribué soit à Sébastian Brant, auteur de *la Nef des fous*, soit à Thomas Murner, auteur de *la Conjuración des fous*, le *Liber* constitue le tableau le plus éloquent de ce qu'était la mendicité en Allemagne au xiv^e et au xv^e siècle : c'est une liste de tricheries de toute sorte, très anciennes et cependant encore bien d'actualité en grande partie. Le *Liber* est destiné, dans la pensée de l'auteur, à mettre en garde les hommes des campagnes et les naïfs des villes contre tout le ban et l'arrière-ban des mendiants-tricheurs : les *collecteurs de pain*, qui visitent les paysans leur demandant du pain ; les *faux prisonniers évadés*, qui

vous racontent avoir été prisonniers quatre ou cinq ans chez les infidèles ; les *faux estropiés* ; les *faux religieux* ou *toucheurs*, mendiants qui vont de maison en maison touchant le front des paysans et des paysannes avec une image de la Vierge, disant que c'est la Vierge de la chapelle à laquelle ils sont attachés et demandent du linge, de l'argenterie cassée, etc., pour la chapelle ; les *mendiants savants*, jeunes écoliers qui n'étudient pas et se mêlent aux gens de mauvaise compagnie ; les *bohèmes* ou aventuriers connaissant la magie ; les *faux épileptiques* ; les *escrocs*, ou mendiants qui affirment avoir fait vœu d'accomplir un long pèlerinage au moyen de trois aumônes par jour ; les *quémandeurs* ou mendiants instruits qui disent être prêtres et avoir l'intention de chanter une messe ; les *faux aveugles* ; les *polissons* ou *frileux*, mendiants qui vont s'asseoir devant les églises à moitié nus et en grelottant afin d'exciter la pitié du public ; les *menteurs* et *menteuses*, qui se disent fous ou possédés par le mauvais esprit ; les *truands* ou *gueux* ; les *fausses accouchées* ; les *ribauds*, qui disent avoir tué quelqu'un à leur corps défendant, et demandent par pitié quelques sous ; les *ribaudes*, leurs femmes ; les *fausses enceintes* (porteuses de ballons) ; les *faux lépreux* ; les *faux béguards*, mendiants qui se font passer pour moines ; les *faux gentilshommes* ; les *faux négociants* ; les fausses converties, mariantes qui disent avoir quitté la religion juive et s'être fait baptiser ; les *faux frères de Saint-Jacques* ; les *malingres*, mendiants qui se donnent l'aspect de gens malades ; les *silencieux*, mendiants qui feignent d'avoir la jaunisse ou une grave maladie de langueur ; les *faux gangréneux* ; les *blagueurs*, ou faux aveugles.

Bref, il y a vingt-huit catégories de mendiants professionnels ; et d'autres encore sont indiquées dans la deuxième catégorie du *Liber*. A la fin, on y trouve une liste des mots de l'argot de ces mendiants, liste d'argot

où l'on retrouve soit des mots d'origine hébraïque, tels que *Adon* pour dieu ; *acheln* pour manger ; *dallinger* pour bourreau ; *joham* pour vin ; soit des indications d'objets et de choses à l'aide de l'attribut, comme *braithart* (celle qui est large) pour la plaine ; — *breitfus* (au pied large) pour l'oie ; — *flossing* (celui qui flotte, celui qui nage) pour le poisson ; — *klebys* (de klee-beissen, celui qui mange le trèfle) pour le cheval ; — *schwerts* (de schwarz, noir) pour la nuit ; — *griffling* (de greifen, saisir) pour doigt, etc. Sur 162 noms communs, dans le lexique, nous en trouverons 24 qui sont formés à l'aide de ce procédé. La langue populaire de l'Alsace conserve encore aujourd'hui les mots de ce lexique d'argot (1).



Il existe, en Italie, un livre analogue concernant les anciens mendiants italiens et attribué à Giacinto Nobili (Raffaele Friaroro, *Il vagabondo, ovvero sferza delli bianti e vagabondi*, Venise, 1623) où les mendiants sont classifiés en 34 catégories.

En France, les documents sur l'argot des mendiants de profession remontent aux anciennes brochures, très connues, où sont étudiés la vie et l'argot des *queux*, et dont Séinean a fait un exposé critique assez détaillé dans son étude sur *l'Argot ancien* (Paris, 1907). Ambroise Paré n'écrivait-il pas déjà, à propos des faux estropiés et des mendiants (2) : « Ils ont un certain jargon par lequel ils se connaissent et entendent les uns les autres, pour mieux décevoir le monde, et sans ombre de com-

(1) Voir aussi le livre de FRIED. KLUGE consacré à l'argot des criminels allemands et aux autres groupes analogues : *Rotwelsch*, Strasbourg, 1901.

(2) OEUVRES, livre XIX, chap. xxiii, Paris, 1840-41.

passion on leur donne l'aumône, qui les entretient en leur meschanceté et imposture. »

Les mendiants et les vagabonds espagnols, tout comme leurs confrères des autres pays d'Europe, ont leur argot, qui s'appelle : *latin de los ciegos* (latin des aveugles). Cet argot est aussi indiqué par les noms de *guarisma*, *gringo*. « Latin » parce qu'il faut être initié pour le comprendre ; « *guarisma* » pour parler laconique, pour parler chiffré, en *guarismo* (progression de chiffres) ; — *gringo*, très probablement comme corruption de « *griego* » (1).

Pour l'Angleterre, c'est aujourd'hui J. Leland, qui découvre le *shelta*, langue secrète des vagabonds anglais, où K. Meyers et J. Sampson trouvent les traces de la langue secrète des anciens bardes celtiques (2), — et c'était hier Ribton, qui dans son livre : *A history of vagrants and vagrancy* (London, 1887), étudiait le vagabondage et la mendicité professionnelle, — en consacrant un chapitre (ch. xx) à l'argot, sans oublier les très anciennes notices, remontant à 1500, sur l'argot des mendiants et des vagabonds de Londres, ni l'ancien dictionnaire de 1567 contenant les mots d'argot des chansons de la confrérie.

La préface du moderne *Dictionary of modern slang, cant, and vulgar words, etc., etc.* (by a London antiquary, London, 1859) contient aussi des indications sur cette forme singulière d'argot écrit qu'est le *hieroglyphe*, dont les mendiants et les vagabonds anglais, — tout comme les allemands, d'ailleurs, — se sont servis et se servent avec grande facilité. En 1849 on découvrit en Angleterre un recueil à l'usage des mendiants et vagabonds contenant des signes conventionnels, qui devaient donner des renseignements précieux aux quêteurs d'aumône,

(1) B. DE QUIROS et LLANAS AGUILANIEDO, ouv. cité.

(2) Voir le *Journal of the Gypsy Lore Society*, série nouvelle, tome I.

aux escrocs et aux voleurs. Une croix (+) marquée sur le mur de la maison, ou sur une espèce de carte géographique de l'endroit, possédée par les mendiants, signifie : ce sont des méchants, — ou bien : ils sont trop pauvres. Une espèce de losange (◇) signifie : ce sont des bonnes gens ; — un parallélogramme : ([]) gare au chien ! — un cercle traversé par une croix : ce sont des gens très religieux ; — une barre qui coupe un demi-cercle : marche dans la direction de la barre ; — une ligne au-dessous de laquelle sont marqués des signes spéciaux (ccccc) signifie : je suis passé par ici avec des complices.

Avé Lallemant, dans *Die deutsche Gaunerthum*, 1858-1862, a étudié l'un des premiers ces hiéroglyphes symboliques des mendiants de profession — vagabonds et voleurs. Wagner, in *Rothwelsche Studien* (1), le suivit bientôt dans cette voie, — et ensuite Hans Gross attira l'attention du public en publiant 1700 hiéroglyphes (2) communs aux voleurs et aux mendiants. Toute sorte de communication de la pensée est permise à l'aide de ces signes et de ces dessins. Il y en a qui signifient : — Trouvons-nous près du tableau de la Madone ; ou bien : trouvons-nous près du ruisseau le 2 mai ; — d'autres donnent des renseignements sur les maisons où l'on peut vendre les objets volés.

L'existence de hiéroglyphes usités par les chemineaux français et ressemblant singulièrement à ceux dont nous venons de parler a été signalée en France (3).

Et une écriture hiéroglyphe (*escritura jeroglifica*) a

(1) *Archiv. f. das Studium der neuen Sprachen und Literatur*, 1863.

(2) HANS GROSS, *Die Gaunerzeichen* etc., in *Archiv f. Krim. Anthrop.* Leipzig, 1899.

(3) À rapprocher de la notice donnée par Macé : les voleurs professionnels marquent dans leurs livres de notes, au moyen d'une figure de locomotive ou de tramway, les hôtels plus ou moins sûrs. *Un joli monde*, Paris, 1887.

été trouvée par Diaz-Caneja chez les vagabonds et les mendiants castillans(1) : une ligne coupée, en forme de zig-zag, veut dire : l'endroit est dangereux ; — une ligne droite traversée à moitié par un poignard signifie : celle-ci est la maison de l'homme le plus à craindre du village, le juge. Si, cependant, ce même signe est environné par deux cercles, la signification du dessin est celle-ci : le juge est bon. Un cercle renfermant une croix a la même signification que dans les hiéroglyphes anglais : il habite ici des gens très religieux. Une série de lignes obliques dessinées les unes à côté des autres indique : le maître de cette maison permet qu'on passe la nuit dans son écurie, etc., etc.

La création et l'usage des hiéroglyphes comme écriture secrète ne sont pas spéciaux aux vagabonds ; on les retrouve chez les associations criminelles, par exemple chez la *camorra* de Naples (2) ; on les retrouve dans les tatouages des criminels, où ils ont une signification symbolique (3), et dans les tatouages du bas peuple. Les prisonniers se servent de hiéroglyphes et d'écritures secrètes pour communiquer entre eux, ou avec les amis se trouvant hors de prison.

Nous avons trouvé des hiéroglyphes semblables dans la correspondance d'amis et d'amants. C'est une forme d'argot écrit qui répond aux mêmes nécessités que l'argot parlé. Elle échappe toutefois au cadre de ce travail, où les écrits secrets ne sont pas envisagés ; nous ne faisons donc que l'indiquer. Qu'il nous soit permis cependant de remarquer que la formation des hiéroglyphes obéit assez souvent à quelques-uns de ces mêmes mécanismes qui font forger le mot d'argot. Ainsi

(1) JUAN DIAZ CANEJA, *Vagabundos de Castilla*. Madrid, 1903.

(2) V. de BLASIO, *I geroglifici criminali e i camorristi in carcere*, in *Archivio per l'antropologia criminale*, etc., 1896.

(3) LOMBROSO, *l'Uomo delinquente*, 5^e édition, 1^{re} partie, chap. 1 et XI ; et *Palinsesti del carcere*. Turin, 1891.

le hiéroglyphe représente quelquefois l'un des attributs de l'objet qu'il veut dessiner, ou l'une de ses parties; d'autres fois l'objet qu'on veut représenter suggère par analogie un autre objet; et c'est alors ce dernier qui est représenté dans le hiéroglyphe. Dans la *camorra*, le juge est représenté par une toque; le carabinier par un panache; l'accusateur public par une vipère. Chez les mendiants vagabonds et criminels autrichiens un vétérinaire est représenté par une tête de cheval; un croque-mort par une faux; deux souliers indiquent un voyage; un clairon signifie : tout est découvert, etc.

CINQUIÈME PARTIE

—

LA MAGIE DES MOTS

L'ARGOT MAGIQUE.

Une forme bien caractéristique du langage spécial est cette sorte d'argot qu'on pourrait appeler « argot magique ». Le psychologue découvre le sentiment magique (on trouvera plus loin la signification de cette expression) au fond du cœur de l'homme de tout pays et de n'importe quelle race. De même nous en constatons l'existence — dans ses formes plus ou moins embryonnaires — dans les croyances des peuples les plus lointains et les plus différents. Et cela, soit que nous fouillions le langage du bas peuple de toute partie d'Europe, de ce bas peuple dont les sentiments et les croyances primitives, au lieu de dormir dans la profondeur du cœur (ainsi qu'il arrive aux hommes policés), vivent au contraire à la surface de l'esprit, — soit que nous étendions nos recherches jusqu'aux peuplades de couleur les moins civilisées, éparpillées à travers les terres les plus lointaines.

Nous appelons *argot magique* les déformations de langage auxquelles ont recours les individus lorsque, craignant — pour des raisons d'ordre différent, mais toutes ayant pour base une conception magique — d'ap-

peler les êtres et les choses par leurs véritables noms, ils leur donnent un nom conventionnel.

Chez le bas peuple de nos pays civilisés, ainsi que chez les populations de couleur à demi barbares, lorsque les hommes se livrent à des occupations spéciales, lorsqu'ils parlent de certains êtres, de certains animaux ou objets, ou bien encore lorsqu'ils s'adressent à des personnes faisant partie d'une classe spéciale, ils remplacent d'une manière plus ou moins inconsciente les mots du langage courant par des paroles conventionnelles d'« argot magique ». Dans le langage des classes les plus policées, chez les hommes à qui toute croyance ou toute superstition magique semble étrangère et parlant la langue la plus noble et la plus éloignée de toute influence magique, combien de fois ne retrouvons-nous pas des survivances, des traces, des réminiscences du parler spécial magique, survivances que le psychologue, le sociologue et l'ethnographe savent mettre en évidence, quoiqu'elles se trouvent à l'état fossile et soient, pour la plus grande partie, invisibles à l'œil du profane !

LES NOMS DÉFENDUS. LES NOMS D'ANIMAUX.

Voici un des exemples les plus simples du parler spécial que nous appelons parler magique. C'est l'habitude qu'ont les hommes du bas peuple, surtout les paysans, de ne jamais appeler certaines bêtes par leur véritable nom, de même qu'ils appellent de noms spéciaux les bons ou les mauvais esprits. Ils ont ainsi recours à des mots conventionnels. Les Bretons, par exemple, appellent le loup par le nom de Guillaume; et déjà au xv^e siècle ils disaient *Goüillou ar bleiz*. Le renard est Pierre; et la fouine est Jacques, ainsi que nous l'apprend le dicton de la Haute-Bretagne :

Glaume le Leu, — Pierre le Renard, — et Jacques la Fouène (fouine) — sont trois bons gâs.

En Forez, l'ancien pays de la France centrale, on appelait, et on appelle encore aujourd'hui, le loup, *Gabriel*; à Tréguier, *Yann*; dans les Côtes-du-Nord, *patte grise*; en Provence, *lou pèd descaus* (1). Le Pelletier, dans son *Dictionnaire de la langue bretonne* (Paris, 1752), nous apprend que les Bretons appelaient aussi le loup *kinos* (chien de nuit) et *louss* (vilain, sale).

En Prusse et en Lithuanie, pendant le mois de décembre, où les loups sont affamés et rôdent autour des pays, on ne doit pas les appeler de leur nom; le loup alors s'appelle *la vermine*. Dans le Mecklembourg, il y a plus d'un animal dont le nom ne peut être employé pendant certaines saisons déterminées; on appelle alors l'animal par des équivalents et des indications conventionnelles: le renard est appelé *la longue queue*; la souris, *le coureur sur pattes*. Les paysans affirment qu'en prononçant le vrai nom il pourrait arriver malheur à tous les habitants du pays ou à toute la famille. Le nom d'emprunt, forgé, conventionnel, sert ainsi de protection et de défense.

En Suède, on désignera le renard par l'expression *le pied bleu*, ou *celui qui va dans la forêt*. Les rats seront les *longs corps*; les souris, les *petites grises*; le phoque, *le frère Lars* (2).

Même constatation en Sicile, où les paysans ont créé plusieurs sobriquets afin de ne pas appeler le loup par son véritable nom (3).

(1) Voir P. SEBILLOT, *le Folk-lore de la France*. Paris, 1906, tome III. Voir aussi P. SEBILLOT, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, II; E. ERNAULT, *Sur l'Étymologie bretonne*, in *Revue Celtique*, XXVI, et *Revue Celtique*, XIV.

(2) Voir J.-G. FRAZER, *The Golden Bough*, 3^e édition, London, 1911.

(3) PITRÉ, *Usi, Costumi, Credenze e Pregiudizi del popolo siciliano*, Palerme, 1889.

Des interdictions linguistiques de ce même genre pèsent en Bavière sur le renard ; en Thuringe sur le loup et les souris ; au Kamtschatka sur la baleine, l'ours et le loup ; dans l'Inde sur un grand nombre d'animaux ; en Annam sur les fauves ; au Bengale sur le serpent ; à Bornéo sur l'éléphant, le chat, le buffle, le serpent, le mille-pattes ; en Arabie, sur le lion ; chez les Malais sur le tigre ; chez les Kols sur les animaux de proie. Chez les Khavars, peuple dravinien, il est défendu de prononcer, pendant la matinée, le nom du cochon, de l'écureuil, du lièvre, du chacal, du singe, de l'ours et de l'âne.

Remarquez que, pour créer de telles substitutions verbales aux noms interdits, on recourt aux procédés de l'argot : désignation de l'être ou de l'objet par une de ses qualités ; métaphore ; ou bien — ainsi qu'on le verra plus loin pour beaucoup d'autres noms interdits — changement de l'initiale, de la finale ou d'autres lettres du nom ; quelquefois emprunt à une langue étrangère ou à un dialecte voisin. Le *renard* devient le pied bleu, ou celui qui va dans la forêt ; le *rat* est le long corps ; les *souris* sont les petites grises ; le *phoque*, le frère Lars ; le *loup*, la dent d'or, le silencieux, les jambes grises, l'habit gris ou la longue queue ; l'*ours* est le vieux, le grand-père, le fort comme douze hommes, le pied d'or, le prince de la forêt, le superbe, patte de miel, le pied large, celui qui a le foie compatissant, le mangeur de fourmis blanches, le poilu ; le *lion* est le garçon barbu ; le *serpent* est la chose qui rampe ; le *lièvre*, celui qui a des pieds, celui qui se couche dans les roches ; le *singe* est le grimpeur ; le *tigre* est celui qui a des dents, le souple, celui qui est là, l'honorable, le moustachu ; le *cochon* est nommé le courtes-pattes ; le *sanglier* est le beau ; la *souris* est la belle (1).

(1) Voir R. DE LA GRASSERIE, *Particularités linguistiques des noms subjectifs*. Paris, 1906.

IDÉES MAGIQUES : ANALOGIE
ET CONTAGION SYMPATHI-
QUE.

Les substitutions linguistiques, ainsi que les faits et les idées qui les accompagnent, sont des *survivances* de faits et d'idées préhistoriques; il nous serait impossible de les comprendre et de les interpréter si nous ne pouvions les rattacher aux formes lointaines et primitives dont elles tirent leur vie tenace et éternelle. De la croyance et du geste du civilisé d'aujourd'hui, il faut remonter à la croyance et au geste ancestral.

Pendant, ce monde primitif tout entier repose dans l'obscurité épaisse de la préhistoire. Celle-ci nous a révélé, est vrai, les restes matériels de la vie disparue. Les os, les pierres, les dessins gravés dans l'os, les petites sculptures travaillées par l'homme préhistorique sont là pour nous faire revivre dans ce passé si lointain; nous voyons même, sous les yeux, dans les sépultures préhistoriques, les restes des hommes qui ne sont plus, — mais comment et comment rechercher les traces de la vie spirituelle jamais disparue? De quelle manière pourrions-nous saisir et reconstruire la pensée primitive, source mystérieuse d'où découlent les faits et les croyances que notre siècle garde encore à l'état fossile?

Les philosophes, les historiens, les archéologues et même des psychologues ont cru, jusqu'à hier, que, pour sortir du labyrinthe de ce problème, il suffisait de remonter tout simplement jusqu'au monde latin, grec ou oriental. On aimait à regarder — quoique bien à tort — ces mondes écroulés comme les matrices elles-mêmes des idées, des gestes et des survivances modernes. C'est le divorce entre les sciences de la vie sociale et les sciences naturelles était complet; et seulement plus tard,

avec le développement des études anthropologiques, lorsque celles-ci furent appelées au contact des sciences historiques et philosophiques, on comprit que, pour remonter jusqu'à l'esprit de l'ancêtre, il fallait pénétrer l'esprit et les sentiments des primitifs contemporains.

L'étude de nos primitifs — qui sont en quelque sorte des préhistoriques contemporains — nous fait comprendre la pensée du préhistorique; elle nous fait comprendre, pour cela, le mécanisme des survivances laissées par la préhistoire dans la vie contemporaine. Tylor, Frazer, Lang, Robertson Smith en Angleterre, S. Reinach et Van Gennep en France, ont su faire, à l'aide de cette méthode, les révélations les plus inattendues et les plus intéressantes.

N'avons-nous pas appris ainsi — grâce surtout aux études faites sur les primitifs australiens — que les idées les plus élémentaires, se trouvant constamment à l'aurore de la vie, ne sont que des « idées magiques »? Parmi les peuples que nous avons convenu d'appeler « non civilisés », ceux qui sont placés le plus près de la vie primitive vivent presque exclusivement de la pensée magique. Celle-ci semble constituer la forme unique de leur vie politique, sociale et religieuse. Qu'est-ce que cette pensée magique, cette idéation magique? Quelles sont les idées fondamentales de la pensée magique des primitifs?



Les principes magiques sont deux.

Le semblable attire le semblable.

Ce qui a fait partie d'un être ou d'un objet, ou qui a été en contact avec lui, continue pour toujours à faire partie de cet être ou de cet objet, à rester en rapport avec lui et à en présenter les qualités et les défauts.

En vertu du premier principe, le primitif dessine sur l'os l'image d'un poisson et en fait un instrument « magique » pour attirer le poisson ; ou bien il ensevelit sous terre des pierres à forme d'ignames pour que les ignames poussent nombreuses et bonnes ; ou bien encore, il répand de l'eau par terre, lorsqu'après la sécheresse il désire une pluie bienfaisante. C'est cette logique, nullement paradoxale, comme on pourrait le croire à première vue, qui forme la pensée magique du *similia similibus*, ou magie homéopathique, ou imitative.

En vertu du deuxième principe magique, le primitif est convaincu d'absorber, par une sorte de contagion, les qualités bienfaisantes ou maléfiques de l'objet qu'il a touché ou avec lequel il a été en contact. En outre, le primitif, en agissant sur ce qui a fait partie d'un objet ou a été en contact avec celui-ci, croit agir directement sur l'objet lui-même, et cela est naturel puisque ce qui a fait partie de l'objet, ou l'a seulement touché, a absorbé ou conservé tous les attributs de l'objet lui-même. Voilà donc l'autre côté de la logique primitive : — magie de la *contagion* (absorption des qualités par contact) et de la *sympathie* (agir sur l'objet en agissant, même de loin, sur tout ce qui a fait partie de l'objet).

Ces deux principes magiques se rencontrent partout où se trouve l'homme primitif ; plus nous descendons l'échelle de la civilisation, plus nous nous approchons des peuples les moins civilisés, et d'autant plus ces idées fondamentales sont toutes puissantes, évidentes et universelles. Il est hors de doute que l'époque lointaine de la préhistoire fut aussi l'époque de la magie, et que nous avons vécu une époque de la magie, de même que nous avons vécu un âge de la pierre. Et c'est encore cette aurore magique qui éclaire, dans toutes les formes de sa survivance, notre vie civilisée d'aujourd'hui.

LE POUVOIR MAGIQUE DES MOTS.

L'idée magique de contagion sympathique étant une des idées universelles qu'on retrouve partout où se rencontre l'homme primitif, on comprendra pourquoi le primitif croit que le nom de l'objet fait partie de l'objet lui-même, et pourquoi il est convaincu que, le nom possédant toutes les qualités bonnes ou mauvaises de l'objet, il suffit d'agir sur ce nom pour agir sur l'objet ou sur l'être qu'il désigne. Le mot fait corps avec l'objet.

Car les mots ont, pour le primitif, une personnalité et une matérialité. Prononcer un mot, c'est la même chose que toucher l'objet qu'il désigne. Pour nous, aujourd'hui, le mot n'est plus, en général, qu'une représentation spirituelle, tandis que pour le primitif il est un objet. Cependant, pourquoi disons-nous encore aujourd'hui d'une parole obscène, ou d'une figure indécente ou malpropre, qu'elle nous brûle les lèvres? Cette image n'est que la survivance de la conception toute matérielle que donnent aux mots les primitifs. Pour ceux-ci le mot et la chose sont liés étroitement l'un à l'autre, non pas grâce au pouvoir magique d'évocation, ainsi qu'on l'a cru quelquefois (le semblable attire le semblable, le mot attire la chose qu'il représente), mais tout simplement parce que ce qui fait partie d'un objet, ou qui a été en contact avec l'objet, en a absorbé, par contagion, les qualités et continue à être en rapport avec l'objet lui-même.

C'est pour cela que, pour le primitif, le nom d'une personne fait partie de la personne elle-même et il suffit d'agir sur le nom pour agir en même temps sur la personne, puisqu'en prononçant le nom on prend contact avec la personne. Combien de primitifs n'y a-t-il pas — tels les Sakalava de Madagascar — qui n'osent révéler

à un étranger leur nom ou celui de leur village, dans la crainte que celui-ci n'en fasse un mauvais usage (1)!

Chez les tribus de l'Australie centrale, chaque individu possède, en plus de son nom ordinaire, un nom spécial qui n'est connu que des membres de son groupe totémique (2).

Au Texas les enfants portent deux noms, l'un, anglais, connu de tous; l'autre, indigène, est caché. En Araucanie, le nom personnel est rigoureusement caché aux étrangers; entre eux, les indigènes s'appellent par leur nom de parenté.

Un missionnaire écrit que les indigènes du lac Tyers (Victoria) ne nomment pas la personne dont ils parlent; ils ont recours à des substitutifs tels : frère, cousin, ami, ou bien ils donnent un surnom tel que : *le gaucher*, *le petit maladroit*, etc. (3), ce qui nous fait supposer que l'interdiction concerne simplement les noms des individus ayant un défaut ou une infirmité quelconque, dont la contagion est crainte par celui qui prononcerait le nom.

Le nom fait partie de l'homme ou de l'esprit de l'homme. Chez les Esquimaux, lorsqu'un enfant vient à naître, on lui donne le nom de la dernière personne morte dans le village, ou d'un parent mort au loin, cette cérémonie ayant pour effet de faire passer dans le corps du nouveau-né l'esprit du défunt (après les périodes solennelles d'interdiction), qui jusqu'alors était resté dans le voisinage du cadavre. L'enfant est censément la réincarnation de l'individu dont il porte le nom (4).

(1) A. WALEN, *The Sakalava*, in *Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, VIII.

(2) SPENCER et GILLEN, *Northern Tribes of Central Australia*, 1905.

(3) E. LEFÉBURE, *la Vertu et la vie du nom en Egypte*, in *Mélusine*, 1897.

(4) R. HERTZ, *la Représentation collective de la mort*, in *Année Sociologique*, X, Paris, 1907.

Au Japon il est encore d'usage de donner aux filles nouvelles nées des noms qui seront comme le symbole de toutes les vertus qu'on leur souhaite : *Matsu*, symbole de la constance ; *Take*, emblème de la bonne fortune ; *Tama*, petit bijou.

Pour tout primitif, nommer un objet ce n'est pas, comme on pourrait le croire, évoquer l'objet lui-même ou le faire apparaître (le semblable attire le semblable) ; c'est entrer en contact avec lui, c'est le toucher. Si la chose est sacrée, on absorbe par contagion ses qualités spirituelles et matérielles ; si l'objet est impur, on en est souillé. Combien de fois, aujourd'hui encore, ne nous laissons-nous pas entraîner par la croyance obscure et indéfinie dans l'identité, la plus grossière, du mot avec l'objet qu'il représente ! Chez les Italiens du midi le nom d'un *jettatore* (celui qui est censé apporter le malheur) n'est jamais prononcé. Les personnes auxquelles on attribue ce redoutable pouvoir ne sont jamais indiquées que sous l'indication : *celui qu'on ne peut pas nommer* ; ou bien : *Monsieur... ne le nommons pas*. Car on croit que prononcer le nom de l'individu c'est attirer le malheur ; c'est comme voir ou toucher le *jettatore*.



Pour le primitif, les mots sont tellement attachés à la chose qu'ils en ont tous les attributs ; il est impossible que le même mot puisse indiquer plusieurs choses différentes ou la même chose sous ses aspects divers et successifs à travers l'espace ou le temps. Le primitif y verrait un contre-sens au point de vue logique, en même temps qu'un danger, car le mot et la chose formant un tout ce serait s'exposer à un risque certain que de donner à une chose, à un objet, à un mouvement, à une action, un nom qui appartient déjà à une chose, à un objet, à

une action d'ordre différent de ceux qu'on veut nommer.

Dans ces précautions linguistiques on a voulu découvrir l'empreinte d'une logique mentale différente de celle des « civilisés » ; mais il nous semble — au contraire — qu'elles obéissent à la force d'une logique très claire, très nette et tout à fait semblable à la logique des « civilisés ». Il s'agit seulement de découvrir le point de départ du raisonnement primitif. Une fois ce point découvert, tout se déroule logiquement et naturellement.

C'est justement grâce à ces précautions linguistiques, issues de la croyance à la *matérialité* des mots, que les systèmes de classification des mots, chez les primitifs, sont très nombreux. Les langues des primitifs, en outre, sont assez souvent, contrairement à ce que l'on pense, plus riches que les nôtres. Livingstone en avait déjà fait la remarque. Il faut, en effet, pour le primitif, que chaque catégorie de choses ou d'objets ait sa catégorie correspondante de mots. Les Bathonga — dans l'Afrique du Sud, — ont cinq genres de mots, tandis que nous en avons deux ou trois (masculin, féminin, neutre). Au Queensland, le même animal prend des noms différents suivant sa grosseur. Chez les Massaï, le même objet change de nom selon sa taille. M. Van Gennep a fait remarquer (1) que, dans quelques langues du Caucase, il existe des « coefficients de classe » pour les êtres raisonnables masculins, pour les êtres raisonnables féminins, pour les êtres vivants non raisonnables masculins et féminins, et pour les autres objets : chaque mot est caractérisé par un préfixe ou par un suffixe de classe, car les différentes classes de mots se rapportant chacune à une classe spéciale d'objets sont exprimées à l'aide de préfixes ou suffixes. Il existe, en d'autres termes, un mot qui représente la chose en général ; puis, à l'aide

(1) A. VAN GENNEP, *Genres et classes linguistiques, etc.*, in *Religions, Mœurs et Légendes*, 1^{er} volume, Paris, 1908.

d'un suffixe ou d'un préfixe, c'est-à-dire à l'aide d'un *coefficient de classe*, on désigne la même chose suivant ses attributs.

Aux Etats-Unis, les indigènes ajoutent des préfixes ou des suffixes, ou placent des chevilles à chaque verbe pour indiquer, avec une grande minutie, les différentes modalités de l'action désignée par le verbe. M. Lévy-Bruhl fait remarquer, avec raison, que toutes les circonstances qu'il nous viendrait rarement à l'idée d'exprimer, dans nos langues européennes, sont au contraire exprimées dans ces langues primitives (1) ; un même verbe reçoit des suffixes, des infixes ou des affixes différents selon que le sujet dont le verbe représente l'action est debout ou assis, s'il marche dans la plaine ou dans la montagne, s'il est jeune ou vieux, etc.

Il n'est guère possible, pensons-nous, que ces triturations et ces truquages de mots soient une conséquence, ainsi que l'affirme Gatschet dans son *The Klamath language*, de la préoccupation propre au primitif d'exprimer toute nuance de relation spatiale entre les objets. Ce procédé mental qui impose à chaque nuance de la réalité une dénomination spéciale, en se servant d'affixes, d'infixes et de suffixes, ne peut être comprise qu'en se référant à la conception matérielle des mots et aux craintes magiques des primitifs. Il est tout naturel que, si en accomplissant une action quelconque, je l'indique avec un nom qui peut aussi convenir à une action différente, ou bien à la même action mais située à un autre moment de son évolution, je risquerais de créer une action différente de celle que j'ai l'intention de créer. De là, la nécessité de réserver à chaque nuance de la vie réelle qu'on veut exprimer une nuance particulière dans le langage. Ces nuances linguistiques s'obtiennent à l'aide des affixes, des suffixes et des infixes.

(1) LÉVY-BRUHL, *les Fonctions mentales*, etc., déjà cité.

Il nous semble aussi que l'interprétation magique, proposée par nous, est de beaucoup plus simple que celle — très ingénieuse d'ailleurs — proposée par Cushing (1). Celui-ci a démontré l'importance du rôle que les mouvements des mains jouent dans l'activité mentale des primitifs. Ils parlent avec les mains, donc ils pensent avec les mains ; ils parlent en dessinant et en individualisant. Et puisque chaque action est décrite à l'aide de mouvements des mains, il est tout à fait naturel que toute nuance d'action, représentée par un mouvement spécial des mains, ait un mode spécial d'expression verbale.

Il semble d'ailleurs que les langues sémitiques aussi, et nos langues elles-mêmes, aient connu cette richesse de termes et cette multiplicité où se plaisent les langues des primitifs (2). Et cela très probablement pour les mêmes raisons. N'avons-nous pas tous traversé un âge, une époque, de la magie, ainsi que nous avons traversé un âge de la pierre ?

Chez les primitifs, le nom des nombres aussi est intimement lié à l'objet dénombré. Au fur et à mesure qu'on étudie la façon de compter des primitifs, on s'étonne toujours davantage des différences profondes qui à première vue séparent leur « logique arithmétique » de la nôtre. Cependant là aussi il y a un point de départ magique qu'il suffit de mettre en évidence pour tout comprendre. Dans la Colombie britannique, par exemple, on emploie sept séries distinctes de nombres pour compter les différentes classes suivantes de choses, d'êtres ou d'objets : 1) les objets définis ; 2) les objets plats et animaux ; 3) les objets longs et les divisions du temps ; 4) les hommes ; 5) les objets longs ; 6) les canots ; 7) les mesu-

(1) F.-H. CUSHING, *Manual Concepts*, in *American Anthropol.*, V.

(2) A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 2^e édition, p. 347.

res. Chez d'autres primitifs les nombres prennent, ainsi que nous l'avons vu pour les mots, des suffixes de classe.



Cette conception matérielle du mot et l'incorporation de celui-ci à la personne ou à la chose qu'il représente, nous font aussi entrevoir l'explication de l'attachement profond, quelquefois fanatique, qu'ont les différents groupes primitifs pour leur langage. Plus on descend vers les primitifs, et plus on retrouve une multiplicité de langages et de dialectes dont s'étonnent ceux qui ignorent la conception que se font les primitifs des mots et de la langue. Tout groupement australien, par exemple, possède son dialecte propre, parlé parfois par quelques douzaines d'individus seulement, de manière qu'il y a plus de 200 dialectes australiens pour quelques milliers d'individus (1). Dans l'île de Timor, on a compté quarante dialectes pour 400.000 individus, et dans la Nouvelle-Guinée quatre dialectes pour 290 habitants vivant en quatre villages (2). On a de même constaté, un peu partout en Afrique et en Amérique, l'existence d'un dialecte spécial pour chaque groupement ou « fraternité » (sociétés magico-religieuses) (3).

On a vite fait d'attribuer aux différences de lieu, ou bien de race, cette étonnante multiplicité des langages chez les primitifs. Explication superficielle, dont il est

(1) CURR, *The Australian race*, 1886.

(2) A. VAN GENNEP, *Linguistique et sociologie*, in *Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques*, 1908. Tous les travaux de ce savant ethnographe, concernant les idées fondamentales des primitifs, sont à consulter. Voyez spécialement son livre : *Tabou et Totémisme à Madagascar*. Paris, 1904, qui constitue un véritable traité sur la phénoménologie du tabou; et les trois volumes : *Religions, mœurs et légendes*. Paris, 1906, 1908 et 1911.

(3) MRS STEVENSON, *24th Ann. Rep. Bur. Ethnol. Wash.*

bien difficile de se contenter lorsqu'on se trouve en face d'un morcellement infini de langages et de l'énergie tenace, toute religieuse et sacrée, que le moindre groupement déploie pour conserver son patrimoine linguistique. Cependant combien notre explication magique, basée sur la conception primitive des mots, est plus satisfaisante ! Le mot fait partie de la personne et de la chose ; le langage fait partie du clan, de la « fraternité », de la classe, du groupement lui-même. Le groupe est donc jaloux de son langage, ainsi que l'individu est jaloux de son nom. Se dépouiller de son langage pour en adopter un autre, c'est subir une amputation, c'est briser la chaîne qui relie le groupement à ses propres ancêtres ; et cela, non pas d'une façon spirituelle et idéale, mais d'une manière toute matérielle.

En outre, consentir à employer les mêmes mots dont se sert l'étranger, n'est-ce pas s'exposer à être victime de sortilèges de la part de cet étranger ; n'est-ce pas lui donner la possibilité d'agir sur le groupement en agissant sur le mot ; n'est-ce pas, en un mot, se livrer à l'étranger ou à en subir la contagion ?

La jalousie farouche du groupement pour son langage devient ainsi très compréhensible. L'attachement qu'ont aujourd'hui les peuples pour leur langue nationale, pour cette langue dont Max Nordau a fait le symbole sacré de la nationalité dans une de ses chroniques sociologiques (1), ne constituerait-il pas toujours, au fond, la forme obscure et inconsciente de survivance de l'idée ancestrale, attachant aux mots la vie, la chair, le sang, des peuples qui les prononcent ? N'y-a-t-il pas encore aujourd'hui, surtout chez les peuples parlant des langues différentes, mais groupés sous le joug du même Etat, une véritable adoration, ayant quelque chose de religieux, pour les mots de la langue nationale qu'on sur-

(1) MAX NORDAU, *Paradoxes sociologiques*, Paris, 1897.

veille avec l'énergie la plus opiniâtre et la plus jalouse, comme s'il s'agissait d'un véritable talisman verbal?

LES INTERDICTIONS LINGUISTIQUES.

Après avoir pris connaissance de la conception que les primitifs se font des mots, nous pouvons maintenant commencer à comprendre la raison d'être des interdictions linguistiques.

Chez les primitifs, tout objet ou tout être qu'il ne faut pas toucher (sacré ou impur), car de lui émanent une puissance et une contagion funestes à l'homme, est environné par un système de *tabous* (interdictions). Ces objets, ou ces êtres, dont l'action funeste s'exerce au moindre contact, ne peuvent pas être indiqués par leurs véritables noms. Les noms des objets en question sont interdits: ils sont *tabou*. Prononcer ces noms, c'est véritablement, — grâce à l'idée que le primitif s'en fait, — comme si l'on touchait à l'objet défendu et c'est s'exposer aux plus terribles conséquences.

Les ethnographes modernes ont démontré que les primitifs appellent *sacré* (ce qui est tout puissant), toute chose de laquelle émane une contagion redoutable, funeste et fatale, comparable au courant électrique dont la violence extrême peut tuer celui qui s'en approche. Par cela même, la conception de *sacré* se marie à celle d'*impur*. Les deux conceptions — celle de l'*impur* et celle du très pur, ou du *sacré*, — reviennent au même; elles se fondent à l'origine en une seule conception: celle de l'objet *intangibile*, de l'objet qu'il ne faut pas toucher, de l'objet *tabou*.

C'est de cette même conception qu'ont surgi les rites de purification et les autres, concernant le contact avec les objets *taboués*; car les nécessités de l'existence réclament

que les hommes — soit des hommes déterminés, soit tous les hommes, en général, à un moment donné de leur vie — entrent en contact avec les objets sacrés et défendus.

Or, parmi ces interdictions, il y a l'interdiction linguistique. Il ne faut pas prononcer les mots indiquant certains êtres ou certains objets, sous peine d'être souillé ou d'être victime de la contagion spirituelle et matérielle qu'ils dégagent. D'où la nécessité de forger des noms conventionnels à l'aide desquels les individus peuvent indiquer l'être ou l'objet dont ils veulent parler, — des noms conventionnels qui remplissent absolument la même fonction que les véritables argotiers font accomplir à leurs mots d'argot créés intentionnellement dans un but de défense contre l'étranger. Dans ce cas d'« argot magique », les hommes ne se défendent pas seulement contre leurs semblables, mais aussi contre les êtres et les objets dont ils parlent et auxquels ils attribuent des facultés et des puissances redoutables; ils se défendent contre la contagion qui émane de ces êtres ou de ces objets qu'il ne faut pas toucher et dont personne n'ose prononcer le nom.

LES ÊTRES ET LES IDÉES SANS NOMS.

On commence alors à comprendre pourquoi les Yakoues — ainsi que le dit W. Sieroszewski dans son étude: *Du chamanisme, d'après les croyances des Yakoutes* (1) — n'appellent jamais le faucon que du nom de *chasseur*, et nomment l'ours noir, le *vieillard*, ou bien le *noir*, ou bien encore l'*esprit des forêts*; et l'on comprend aussi pourquoi en moyen-gallois on appelait l'ours *porc à miel*, — et en écossais le *bon*.

Remarquez que l'ours, qui était commun sur tous les

(1) *La Revue de l'Histoire des Religions*, 1902, tome XLVI.

territoires occupés au début de l'époque historique par les langues indo-européennes (1), n'a pas de nom en slave, ni en baltique, ni en germanique, où il est remplacé par des périphrases et des qualificatifs, tels que *mangeur de miel, lécheur, celui qui fait du bruit, le brun*. Ces dénominations, dont nous avons déjà donné des exemples, se rencontrent chez tous les peuples du Nord de l'Europe, tels que les Esthoniens, les Finlandais, les Lapons, qui évitent d'appeler l'ours par son nom et le désignent ainsi : *gloire de la forêt ; vieux ; le poilu ; le superbe patte de miel ; le pied large ; le mangeur de fourmis blanches, etc.* (2).

Il est évident que, pour ces peuples, l'ours n'a plus de nom, ce nom d'animal n'ayant plus été prononcé par de longues générations, grâce à l'interdiction imposée par la crainte de l'animal sacré et redouté ; --- le nom, alors, dut disparaître pour faire place à des substitutifs créés par l'ingéniosité et la crainte des hommes.

A. Meillet a constaté que les noms des maladies et des infirmités même les plus fréquentes, — telles que la boiterie, la cécité, la surdité, — diffèrent d'une langue à l'autre et ne sont que rarement réductibles à des formes indo-européennes. Il est tout naturel d'en déduire que les noms redoutés de ces maladies étaient soigneusement évités et taboués. Nous savons, en effet, que, chez les primitifs, certaines maladies sont considérées comme de véritables êtres matériels dont il ne faut pas prononcer le nom, de peur d'en absorber, par contagion magique, les redoutables qualités. Il en est de même aujourd'hui, chez les paysans russes, pour les mots indiquant la petite vérole, — et chez nous on se trom-

(1) O. KELLER, *Thiere des klassischen Altertum*, p. 106.

(2) V. le mémoire très ingénieux de A. MEILLET, *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes*. Chartres, 1906.

perait peut-être en voulant attribuer à la pudeur le soin avec lequel on évite de prononcer le nom de certaines maladies, telles que la syphilis. Il a fallu que M. Brieux débaptisât ce fléau en le désignant avec un nom créé de toutes pièces — l'avarie — pour que tous puissent parler de la chose et du mot. Il ne s'agit pourtant que d'une forme détournée d'indiquer la maladie, il ne s'agit que d'une interdiction linguistique, qui détermine la création d'un doublet permis, et qui doit être classée avec toutes les formes d'interdictions linguistiques dont nous allons nous occuper.

De même le philologue sera bien embarrassé d'expliquer pourquoi l'expression de l'idée DROIT se fait, dans presque tous les dialectes indo-européens, au moyen de diverses formations d'un même élément radical : *deks*, qui se rencontre depuis l'indo-iranien jusqu'à l'italo-celtique; — tandis qu'au contraire, pour l'idée GAUCHE, il y a plusieurs expressions distinctes (1). Mais l'ethnographe pourra expliquer cette anomalie ainsi qu'il l'a fait pour le mot *ours* et pour les noms des maladies qu'on craint le plus. Tout ce qui se rapporte à l'idée de gauche a toujours été considéré comme inférieur, comme non désirable, comme portant malheur, — sans doute par une idée d'analogie magique avec le côté gauche du corps, qui est aussi le plus faible, le moins doué au point de vue de l'action et de la force; — et il est donc très probable qu'on évitait le plus possible (ainsi qu'on le faisait pour l'ours) de prononcer ce nom redouté (2).

(1) Voyez SCHRADER, *Reallexikon*, sous *Rechts und Links*, etc. Strasbourg, 1904.

(2) Je maintiens cette explication contre celle qui fait remonter à des rites relativement récents et classiques (c'est toujours l'erreur de vouloir interpréter les survivances de la préhistoire avec les idées de l'ancien monde grec ou oriental) la prééminence de la main et du côté droits. On a plusieurs fois affirmé qu'il faut attribuer aux nécessités religieuses la prépondérance d'une des deux mains, car, à l'origine, le monde est dominé par l'opposition fon-

Les objets et les êtres perdent ainsi leur nom et deviennent des objets et des êtres sans nom ; chaque peuple, chaque groupe, chaque communauté, leur donne le nom d'emprunt, le doublet qui a plu à chaque imagination. C'est ce nom d'emprunt qui à la fin prend la place du véritable nom et fait partie de la langue parlée. De même que plus d'une fois on verra des mots d'argot, créés par les argotiers, entrer peu à peu dans le langage courant et faire finalement partie du dictionnaire de la langue la plus noble.

LES INTERPRÉTATIONS INEXACTES DES FAITS OUBLIÉS.

Certes, s'il nous prenait la fantaisie de demander aux hommes d'aujourd'hui pourquoi ils n'indiquent les êtres redoutés que par des noms conventionnels, ou bien si nous interrogeons les primitifs — dort on pourrait avoir des explications moins inexactes, — sur les causes qui les poussent, les uns et les autres, à agir ainsi, nous obtiendrions des réponses qui seraient bien loin de représenter l'exacte vérité sur l'origine du fait, de la croyance, ou de la superstition.

Il y a une règle générale, que ne doit jamais oublier celui qui se propose d'interpréter le sens profond d'une coutume et d'en comprendre l'origine : les causes ayant

damentale du sacré et du profane ; et, d'autre part, il est de l'essence de la pensée primitive d'opposer les éléments d'une symétrie bilatérale. Ainsi donc la religion devait honorer une des deux mains aux dépens de l'autre. Elle aurait baptisé la droite comme sacrée et la gauche comme profane, en raison d'une disposition physique, mais aussi parce que le fidèle se tournait dans ses prières vers le levant et qu'alors, cette position étant donnée, la main sacrée fut celle que le plein soleil du midi éclairait alors que l'ombre sinistre du nord se projetait sur la gauche. Et dans cette curieuse hypothèse on admet que la main sacrée, plus honorée, aurait, en raison de cela, acquis cette agilité physique qui lui donne actuellement sa prééminence.

déterminé la naissance d'une croyance, d'un geste, d'un rituel, disparaissent le plus souvent ; elles sont même oubliées ; mais les hommes ne continuent pas moins, pour cela, à garder la croyance ou à accomplir le geste et le rituel. Seulement, tout en continuant à agir ainsi, les hommes attribuent à la croyance ou aux gestes des raisons d'être toutes différentes de celles qui les ont fait naître. Car ils recherchent ces raisons dans la vie même de leurs temps, dans les idées, dans les faits et les croyances de leur siècle. C'est ainsi que ces explications *a posteriori* masquent d'une façon complète l'origine exacte, et depuis oubliée, du geste ou de la croyance.

Il est nécessaire de donner quelques exemples de ces explications *a posteriori*, qui non seulement se présentent à chaque pas dans la vie et dans l'évolution de l'argot et des interdictions linguistiques, mais qui dominent aussi à tout instant la vie des idées et des croyances. Voyez quelle est l'interprétation universelle donnée aujourd'hui à l'attitude classique de Vénus dans les statues qui représentent cette déesse : elle est représentée portant une de ses mains sur le sein et de l'autre main tâchant de couvrir ce qu'il y a de plus secret dans sa nudité. On interprète ce geste comme un geste de pudeur, sans réfléchir que le véritable geste de pudeur de la femme nue, lorsqu'elle est surprise par un indiscret, est tout autre : la femme nue, surprise debout, se croise les bras sur les seins, serre les cuisses en les croisant, comme pour défendre la fleur de sa sexualité, hausse les épaules et détourne légèrement le dos ; parfois, les bras étant croisés sur la poitrine, les mains cachent le visage (1).

Ce n'est pas là, certainement, l'attitude soi-disant « pudique » de nos statues représentant la déesse de l'Amour. Mais nous savons au contraire que la statuaire

(1) Voyez STRATZ, *Die Frauenkleidung und ihre natürliche Entwicklung*, avec documentation photographique, Stuttgart, 1901.

ancienne, et même la statuaire des primitifs et celle des sauvages, représentent la fécondité à l'aide d'une femme nue qui serre de ses mains les mamelles, ou qui d'une main serre le sein et de l'autre le bas du ventre : emblème de la fécondité nourricière et de la reproduction. Ratzel, dans son livre sur *les Races humaines* (1), a publié l'image d'une de ces statuettes forgées par les nègres Ogoué ; plusieurs statuettes semblables, — sculptées par les populations d'Afrique, — sont conservées au Musée ethnographique de Rome, et une collection semblable se trouve au Musée du Louvre, à Paris, dans une des salles consacrées aux antiquités orientales. S. Reinach fait remarquer que ce même geste est donné par une statuette de Chypre datant de 2.000 ans avant Jésus-Christ (2). Les statuettes de la déesse babylonienne de la fertilité, Istar, la représentent tenant de ses mains les seins ou le bas ventre.

Il est évident que l'ancien type de la déesse de l'amour, déesse de la reproduction et de la fécondité, était précisément donné par la femme nue qui offre les attributs de la reproduction, de la fécondité, de l'abondance et de la maternité ; et c'est seulement dans un temps bien plus récent que ces gestes ont été interprétés comme des gestes de pudeur. On a ainsi interprété un geste dont on avait oublié le sens exact, à l'aide d'idées et de croyances qui n'étaient pas celles d'où le geste avait pris la vie.



Nous pourrions multiplier ces exemples. L'usage, très répandu parmi les primitifs, consistant à décorer les statuettes, en bois ou en ivoire, de morceaux luisants et transparents, est interprété par plus d'un anthropologue

(1) Vol. I, 1891, de l'édition italienne.

(2) S. REINACH, *la Sculpture en Europe*, in *l'Anthropologie*, 1895.

(par exemple, par Ratzel, déjà cité) comme étant la manifestation du sentiment esthétique de l'artiste qui a sculpté la statuette. Mais nous savons, au contraire, que les pierres brillantes, le verre et les miroirs (parmi les primitifs qui en possèdent) servent à des pratiques magiques : la transparence et l'éclat de certaines pierres apportent avec elles, par association d'idées magiques, la facilité de découvrir la vérité, et par suite de connaître les coupables dans les rites primitifs d'instruction criminelle.

Une grande quantité des interprétations que nous donnons à nos gestes traditionnels, à nos croyances, à nos usages, ne sont que l'effet d'une de ces erreurs d'optique que nous venons de dénoncer. Il ne suffit pas de questionner ceux qui accomplissent le geste, ou qui nourrissent la croyance ; il faut accomplir un travail, souvent bien long et bien laborieux, de reconstruction, en poursuivant l'idée à travers toutes ses déformations et ses transformations, si l'on veut arriver à mettre la main sur la véritable origine du fait. « Si une tradition ininterrompue — écrit S. Reinach — ne nous rappelait pas la signification mystique du baptême, il se serait déjà trouvé des gens pour y reconnaître un bain de propreté (1). » Cette affirmation est certainement assez moins paradoxale de ce qu'elle pourrait sembler à première vue. N'a-t-on pas interprété à l'aide d'un bagage d'idées hygiéniques toutes modernes, les prohibitions et les interdictions mosaïques concernant l'alimentation, le sang menstruel, etc.? Cependant il suffit de réfléchir quelque peu pour s'apercevoir que l'hygiène n'a jamais eu rien à faire avec ces prohibitions.

De même, l'interprétation relativement récente du

(1) S. REINACH, *la Prohibition de l'inceste et le sentiment de la pudeur*, in *l'Anthropologie*, 1899. V. aussi, du même auteur : *Orpheus*, Paris, 1909.

précepte biblique : « Tu ne tueras point », réputé comme étant une haute formule humanitaire, comme étant une prohibition de tuer considérée telle que nous considérons la formule analogue de notre morale moderne, — nous masque le fond, l'esprit, et la raison d'être primitive du précepte, car il ne s'agit pas là d'un principe humanitaire, mais d'une prohibition concernant seulement les apparentés sociaux, et basée sur le *tabou* du sang. A côté de ce précepte, en effet, ne trouve-t-on pas, dans l'Ancien Testament, une quantité énorme de massacres d'étrangers (v. p. ex. les *Nombres*, 31, 7) qu'on est bien embarrassé de mettre en accord avec le principe, prétendu humanitaire, du livre sacré? Au contraire, tout s'explique si nous remontons jusqu'au *tabou* du sang. Il est défendu de répandre le sang du clan et la prohibition biblique n'est qu'une survivance du *tabou* du sang. Ce ne sont pas les idées humanitaires qui ont fait naître le *tabou* du sang : c'est probablement le *tabou* du sang qui a fait naître les idées humanitaires, ainsi que le respect aujourd'hui assez généralisé (il ne faut pas toutefois se faire des illusions sur ce sujet) de la vie humaine. La survivance du *tabou* du sang dans l'Ancien Testament a été interprétée, seulement après coup, comme ayant eu des origines humanitaires.

Encore un exemple. Ceux qui recherchent aujourd'hui les causes lointaines de la prohibition de l'inceste ont recours à des raisons hygiéniques; combien de fois, cependant, les biologistes ont démontré l'innocuité de la consanguinité par elle-même ! Celle-ci ne peut devenir redoutable, au point de vue physiologique, qu'en mettant en contact des êtres appartenant tous les deux à la même famille malade; seulement dans ce cas, l'union entre consanguins devient dangereuse, la pathologie du père et celle de la mère s'additionnant dans le produit de la conception, tandis que l'individu sain pourrait

apporter, dans son union avec l'individu de la famille malade, une correction du facteur pathologique et donner ainsi la vie à un produit sain et normal. Or, puisqu'il est probable qu'un malade atteint de maladies « familiales » trouve dans une jeune fille, appartenant à la même famille, les germes de la même maladie, ou d'une maladie équivalente, — le mariage consanguin est réputé dangereux : le péril est à redouter seulement dans des cas spéciaux, et non pas par le fait lui-même de la consanguinité. Certes, si l'inceste a été prohibé, les raisons en sont bien différentes de celles d'ordre hygiénique communément admises. Ce ne sont là que des raisons trouvées après coup; et les véritables causes sont à rechercher ailleurs (1).

Les interprétations des mots n'échappent pas aux causes d'erreur que nous venons d'indiquer. L'homme qui se sert couramment d'un mot d'argot ou de langage spécial ne peut donner assez souvent, en toute bonne foi, que de fausses explications sur l'origine du mot qu'il prononce. Combien de fois faut-il alors recourir à un travail très long et rigoureusement objectif de reconstruction pour arriver à découvrir la vérité !

L'INTERPRÉTATION INEXACTE DES MOTS D'ARGOT.

En serrant de près l'interprétation d'un mot d'argot, donnée par ceux-là mêmes qui le parlent, on se trouve souvent en face du dernier momert d'un procédé idéologique absolument semblable au procédé constaté chez les paysans ou chez les primitifs qui, étant interrogés sur l'origine et sur le sens du mot spécial et conventionnel usité par eux afin d'indiquer d'une façon détournée un

(1) Voyez sur ce sujet l'étude de M. DURKEIM, in *Année Sociologique*, 1898.

être ou un objet, donnent en toute bonne foi une réponse que plus tard l'ethnographe reconnaîtra comme étant inexacte. C'est que le fait initial, ayant donné naissance à la parole spéciale, a été depuis longtemps oublié, tandis que le mot a continué à vivre; l'homme qui s'en sert, alors, donne à lui-même de nouvelles explications concernant la raison d'être du mot.

Lansquiner pour pleuvoir! Quel mot pittoresque, — avait fait remarquer Victor Hugo (1), — quel mot pittoresque, créé par le bas langage populaire, afin d'indiquer la pluie! La pluie ne ressemble-t-elle pas aux hachures produites sur l'horizon par les lances d'une troupe de lansquenets? Ne croirait-on pas, lorsqu'on prononce ce mot, voir passer tout un défilé de lansquenets armés?

Cette interprétation, en effet, est donnée par plus d'un dictionnaire de l'« argot » parisien. Cependant, il n'est pas difficile de démontrer que le mot n'a absolument aucun rapport ni avec les fantassins d'autrefois, ni avec leurs lances de fer ou d'acier. Le mot a une origine bien différente, une origine qu'on avait oubliée; et après coup, puisque le mot persistait à vivre et à circuler, on chercha à lui en donner une autre, plausible et acceptable. L'ancien argot disait *lance* pour eau, mot qui n'avait, lui-même, aucun rapport avec la lance de l'homme d'armes, mais provenant du mot d'argot *ance*, eau. Le suffixe *quiner* a été ajouté, grâce à un procédé de truquage des mots très usité par l'argot qui aime ajouter des suffixes conventionnels aux paroles, ainsi que *ique*, *ème*, *uche*, *atte*, *oque*, *boche*, *anche*. De là, la forme *lancequiner* pour pleuvoir. L'on appelle également, dans le bas langage de Paris, *lanciers du préfet* les balayeurs et les arroseurs des rues, très probablement non pas parce que le balai et la lance de l'eau ont été comparés, par l'ima-

(1) *Les Misérables*, IV, VII, 2.

gination du peuple, à une lance, mais toujours en raison de la dérivation du mot *lance*, ayant la signification d'eau.

Le mot d'argot *tranche*, pour tête, a fait aussi trouver, *a posteriori*, l'interprétation analogique rapprochant ce mot du mot *trancher* ; expression bien pittoresque pour l'argot criminel. Ne croirait-on pas voir le couperet de la guillotine ! Mais en réalité l'origine du mot ne se trouve que dans une déformation bien innocente de la parole *tête*, dont on a gardé le radical, auquel on a ajouté la terminaison, bien usitée en argot, *anche*. D'où *tr-anche*.

Ainsi que Marcel Schwob et Georges Guieysse l'ont démontré dans leur étude brève, mais riche d'idées *Etude sur l'argot français* (1), une grande quantité de mots d'argot auxquels nous donnons — et les argotiers eux-mêmes avec nous — un sens métaphorique, ne sont au contraire que le résultat imprévu d'une déformation par suffixe. Le mot : *l'eau*, n'est lui-même devenu *lance* que par déformation et suffixe.



Un exemple du même ordre, quoique quelque peu différent en ce qui concerne le mécanisme qui a formé la phrase et l'interprétation, est donné par la phrase du langage populaire : *passer à tabac*. Les agents « passent à tabac » les détenus quand ils les frappent, après les avoir arrêtés. Le mot, tout policier et faisant partie du bas langage populaire, est passé aujourd'hui dans le langage courant ; tous les journaux ont annoncé, avec satisfaction, au lendemain d'une fameuse circulaire ministérielle, la fin du « passage à tabac ». Cette phrase indique aussi l'action, de la part des agents, de rouer de coups,

(1) In *Mémoires de la Société linguistique de Paris*, tome VII. Paris, 1889.

dans la rue, les individus prenant part à une manifestation, ou pendant les collisions qui peuvent s'en suivre. Mais ce sens, donné à la phrase, est postérieur à l'autre. Passer à tabac signifiait seulement, en origine, l'action de frapper les détenus, au « violon » ou en prison. Les gardiens des prisons « passaient à tabac » les détenus. Or, ayant demandé, il y a quelque temps, à un haut fonctionnaire de la police parisienne quelle était l'origine de la phrase, nous avons obtenu une réponse qui n'est autre chose qu'une interprétation *a posteriori*, et par conséquent fautive. — Je crois — nous a répondu notre interlocuteur — que la phrase a pris naissance de l'habitude qu'avaient les agents et les gardiens de provoquer, des individus arrêtés, les aveux les plus complets du crime pour lequel ils avaient été arrêtés, en leur laissant le choix entre du tabac (qu'on leur offrait pour solliciter la confession) ou des coups. Je tiens la chose — nous a-t-il ajouté — des agents eux-mêmes à qui j'ai posé la même question que celle que vous venez de m'adresser.

Nous sommes convaincu, au contraire, que le mécanisme à l'aide duquel la phrase s'est formée est bien différent. *Chiquer*, en argot, signifie battre ; et par association d'idées ce mot est étroitement lié à l'image du morceau de tabac que l'on mâche (*chique*) : de là, à substituer au mot *chiquer* une expression où le tabac (la *chique*) fait son apparition il n'y a qu'un pas. Ici donc le mot d'argot en suggère un autre qui à son tour suggère l'image ; il suffit d'oublier la façon dont ces deux passages consécutifs se sont faits, pour donner à l'image une explication *a posteriori* qui nécessairement ne tient pas compte de l'évolution réelle du mot et de l'idée.



Et l'origine du mot *rastaquouère* ? Sarcey a prétendu

que ce mot venait de deux mots espagnols (il ne les donne pas) qui signifient *traîner* et *peau de bœuf*. Rastaquouère serait donc, en Amérique, un traîneur de peau de bœuf, un propre à rien ; et les parisiens en auraient fait l'exotique. Mais non, — répondent d'autres, — le mot *rastaquouère* a été prononcé pour la première fois par l'acteur Brasseur dans *le Brésilien*. Cependant, en se reportant au texte de la pièce on n'y trouvait pas le mot. C'est que Brasseur — écrit M. Meilhac, auteur du *Brésilien* — en parlant *brésilien* (!) dans la pièce, prononçait des syllabes qui n'avaient pas de sens, Le mot *rastaquouère* est fait avec les dites syllabes. Il n'a donc pas de racine philologique ; c'est une improvisation d'acteur. Du théâtre le mot serait passé sur le boulevard. Certes, il ne s'agit là que d'une de ces explications à *posteriori* qu'on trouve si souvent lorsqu'on fait l'histoire des mots d'argots ou de langage spécial. Car un brésilien a fait remarquer à son tour (dans les *Echos du Mercure de France*, I, X, 1911) que le mot *rastaquera* est mi-portugais et mi-tupi (langue des aborigènes). Il se composerait du mot portugais *rasta*, qui signifie « traîner », et *quera* (tupi : *gurany*), qui veut dire « brave ». Le bas peuple emploie fréquemment le verbe *rastar* (altération de *arrastar*, traîner) dans le sens de « faire le fanfaron ». *Gosta de rastar, esta rastando atôa*, etc. (Il aime à faire le brave, il fait le brave, mais c'est un pauvre diable...) La langue populaire emploie aussi *rasta* avec le mot *mala*, valise, pour dire la même chose : *Gosta de rasta mala* (Il aime à menacer, à inspirer la terreur...) *Quera* signifie « brave », « fort »... Il n'est pas rare d'entendre, dans les rues, les gamins se vanter d'être des *queras* : *Eu sou um quera*, c'est-à-dire : je suis brave, je ne crains rien... Les mots *rasta* et *quera* ont à peu près le même sens. *Quera* signifie « brave » et *rasta* contient la même idée, mais au sens péjoratif.

Rastaquera équivaldrait donc à : poltron qui fait le brave.

En définitive, *rastaquouère* est un mot spécial dont on a oublié l'origine exacte; parmi les différentes tentatives d'interprétations *a posteriori*, celle ayant recours à l'origine portugaise et *tupi* est probablement la plus proche de la vérité.



La persistance d'un mot, malgré l'oubli du sens primitif qui y était attaché, est rencontrée partout par le philologue et l'ethnographe : les Fuégiens, en courant à l'assaut, crient : *Sai tava, sai tava, ka yau mai ka yavia a bure* (qui signifie, à la lettre : coupe, coupe, c'est le temple qui reçoit), mais ils ne savent pas expliquer pourquoi ce cri a été adopté comme cri de guerre et quelle est sa véritable signification (1).

A quelle torture, d'ici quelques années, les philologues mettront leur cerveau et leur doctrine, pour comprendre l'origine du mot *def*, signifiant casquette dans l'argot des apaches du *Sébasto*? Ils trouveront, sans doute, les étymologies les plus ingénieuses et les plus satisfaisantes, mais l'origine exacte restera toujours ignorée si quelqu'un ne rappelle pas que le mot *def* est tout simplement l'abréviation du nom du chapelier Desfoux, dont le magasin se trouvait rue de la Monnaie, en face de la Belle-Jardinière. Les bouchers de la Villette achetaient chez lui des casquettes qu'on appelait à trois-ponts. A cette époque (1880), les souteneurs ne portaient pas encore, comme aujourd'hui, le chapeau melon, et quand ils voulaient se coiffer richement ils achetaient une Desfoux, — une *def*, par abréviation.

De même, les pantalons « à patte d'éléphant », très

(1) RATZEL, OUV. cité, vol. I.

à la mode vers la même époque, s'appelaient des Besnard, du nom d'un tailleur de la rue du Temple, dont la coupe était très appréciée.

Demandez à un socialiste parisien militant pourquoi, dans son langage populaire, il appelle *radis* un radical-socialiste. Il vous répondra : « Parce que le radical socialiste est un bourgeois, qui, malgré son titre de socialiste, n'est rouge qu'au dehors ; il est resté blanc au dedans. » Cette réponse a été donnée à un journaliste pendant une réunion électorale, à Paris, en 1910. L'image est ingénieuse, mais en réalité le mot n'a pas été suggéré par l'image ; c'est du mot lui-même qu'est née bien innocemment l'image. Le langage populaire aime à retrancher la dernière syllabe ou les dernières syllabes du mot : vélo, pneu, métro, taxi, pour vélocipède, pneumatique, métropolitain, taximètre, sont là pour attester la généralisation de cette forme de déformation des mots. Ainsi le bas langage, et l'argot lui-même, diront *aff* pour affaires ; *Bot. d'Af.* pour bataillon d'Afrique ; *ces mess* pour ces messieurs, et, par dérivation, *la cemaïsse* pour la police (ces messieurs). Former *radi* de *radical* n'est qu'un jeu d'un instant (en italien, de même, le mot *radica* est un abrégé de *radical* ; il est prononcé par mépris par les conservateurs et a en même temps la signification de *racine*), mais du mot abrégé *radi* naît l'image du *radis*, rouge au dehors et blanc au dedans. Ceux-là même qui jettent le mot, avec cette signification ironique, à la face des radicaux, se trompent ainsi sur son sens et sur son étymologie.

Dans les milieux anti-parlementaires parisiens, on appelle aujourd'hui les députés du nom ordurier et ingénieux de q... m.... Il sera bien difficile, pour les philologues à venir, de comprendre l'origine de cette désignation, et l'on croira qu'il s'agit simplement d'une désignation injurieuse suggérée par la haine et exprimée

par la première image ordurière se présentant à la pensée. Cependant, combien de détours a dû faire la pensée pour arriver à l'expression de ce mot de bas langage, digne d'enrichir un dictionnaire de *sordida verba*!

Au lendemain du vote par lequel les députés s'alouèrent quinze mille francs d'appointement, le peuple créa, pour désigner les membres de l'assemblée nationale, le mot de Quinze Mille Balles (*balle*, franc). Un Quinze Mille Balles est un député : un Quinze Mille est aussi un député. L'usage, d'ailleurs, d'indiquer les groupements et les associations par des initiales, — ainsi que C. G. T. pour confédération générale du travail; P.-L.-M., pour Chemins de fer de la ligne Paris-Lyon-Méditerranée; P. T. T. pour Postes, Télégraphes et Téléphones, — a fait écrire à un journal parisien, dont la sympathie pour le « parlementarisme » n'est pas trop accentuée, Q. M. au lieu de Quinze-Mille. La lecture de ces deux lettres — en interprétant la deuxième à l'aide du nom rendu célèbre par Cambronne et en faisant du nom un adjectif, — a créé le nouveau mot, le nouveau sens, la nouvelle image, à l'aide desquelles aujourd'hui les antiparlementaires, à Paris, désignent les députés. Dans ce cas, aussi, l'image ordurière et pittoresque n'est pas née avec préméditation; elle est issue toute seule d'un accident dû à l'abréviation et à la prononciation.

Le mot mal compris ou mal interprété, — bien des fois aussi mal écrit — suggère donc l'image, et celle-ci, faisant oublier la véritable signification originaire du mot, fait surgir l'interprétation toute nouvelle : les conteurs de nouvelles ont plusieurs fois parlé de la pantoufle en verre de Cendrillon et se sont même attendris sur la délicatesse exquise de cette poétique création : une pantoufle en verre! Cendrillon, symbolisant le soleil, portait sans doute l'aurore sur le cristal des lointains océans. Cependant le bon sens dit qu'il était absolument impos-

ible qu'une fée raisonnable donnât à Cendrillon une pantoufle en verre ! Une simple recherche dans le Dictionnaire de Littré (1) vous fera comprendre que la pantoufle en verre de Cendrillon n'a d'autre origine qu'une faute de copiste ou une fausse interprétation de prononciation. La fée n'a donné à Cendrillon que des pantoufles en *vair* et le *vair* est une fourrure blanche et grise que connaissait bien Perrault. Les héraldistes ont fait de ce mot l'un des mots du blason : *vair*, fourrure faite de rangées de cloches d'argent sur champ d'azur... Cendrillon a oublié le vrai sens du mot, et, avec elle, les poètes et les conteurs, qui se sont extasiés sur la gracieuse image d'une jeune fille chaussant son pied mignon d'une pantoufle en verre !

LES ORIGINES PRÉHISTORIQUES DE L'ARGOT MAGIQUE.

Il ne suffit donc pas de s'adresser aux hommes qui s'abstiennent de prononcer certains mots, pour connaître la raison d'une interdiction de langage.

L'interdiction des noms d'animaux, et la substitution par d'autres appellatifs conventionnels sont interprétées, par ceux-là mêmes qui prononcent les noms truqués, ou par les folkloristes, des manières les plus différentes : quelquefois, par exemple, à l'aide d'une légende, ou par d'autres explications assez souvent bien ingénieuses. Les Yakoutes disent qu'il ne faut pas parler du loup ni de l'ours, car ces bêtes entendent tout ce qu'on dit et pourraient penser à se venger. Pour d'autres animaux — tels les animaux que l'on chasse — on craint que les esprits malveillants ne troublent la chasse en

(1) E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1873-1874, au mot *Vair*.

entendant les chasseurs parler de l'animal. D'autre croient qu'il ne faut pas parler d'un animal de peur qu'il ne vienne. Les Warramunga, au lieu d'appeler le serpent Wollunqua, par son nom, quand ils en parlent entre eux l'appellent Urkulunappaurima « parce que — nous disent-ils — s'ils l'appelaient trop souvent de son vrai nom, ils perdraient leur pouvoir par lui ; il sortirait de terre et les dévorerait tous (1) ». Ernest Martin, dans ses *Observations sur le Roman de Renart* dit que la fable (Branche IX du Roman) racontant qu'un paysan donna en plaisantant un bœuf à l'ours, et qu'il ne fut dégagé de sa promesse que par l'intervention du renard, vient de la croyance, « qui date de la plus haute antiquité, qu'il ne faut pas nommer les bêtes fauves sous peine de les voir venir » (page 58).

On a évidemment oublié les origines préhistoriques de ces interdictions verbales. L'homme préhistorique ainsi que l'homme primitif, est passé à travers un âge de la magie ; il a, tout comme le demi-civilisé d'aujourd'hui connu les prohibitions concernant tout ce qui est sacré et par conséquent tout ce que l'on craint. En s'inspirant de la croyance magique (le mot fait partie de la chose) le préhistorique a connu l'interdiction de prononcer le nom des animaux sacrés, des animaux représentant probablement les amis, les protecteurs, les ancêtres ainsi ils s'est trouvé dans la nécessité de substituer un nom d'emprunt, un nom conventionnel, au nom réel. S. Reinach a admis (2) — combattu cependant sur ce point par

(1) SPENCER et GILLEN, *The northern tribes of Central Australia* p. 227.

(2) S. REINACH, *les Carnassiers androphages dans l'art gallo-romain*, in *Revue celtique*, 1904. Pour l'existence des survivances totémiques dans nos usages et nos croyances, voyez aussi le tome I de l'ouvrage, déjà cité, de S. REINACH, *Cultes, Mythes, Religions* page 48.

van Gennep (1) — chez une ou plusieurs tribus celtiques, un *loup divin*, considéré comme ancêtre et comme protecteur, c'est-à-dire comme *totem*. Quoi qu'il en soit, le préhistorique a sans doute connu les systèmes de prohibitions que le primitif de nos jours nous a fait connaître; et de là vient aussi l'usage, que l'on rencontre chez les peuplades barbares et à demi barbares, de ne pas appeler de leur nom les êtres sacrés. La coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours à l'état de survivance, et a trouvé sans cesse, au fond de l'homme ingénu et primitif, tel que l'homme du peuple, une source intarissable de vie toujours nouvelle.

Les principes magiques constituent une sorte d'instinct profond et confus, une terreur vague et obscure, dont difficilement l'homme peut se débarrasser. L'interdiction de prononcer le nom de tout ce qui pourrait produire une contagion quelconque. — la contagion du sacré ainsi que celle de l'impureté, la contagion de la faiblesse et de la débilité, — a dû faire naître des mots, des doublets, des paroles de convention, dont les préhistoriques se servaient, de même que les primitifs le font aujourd'hui. Et ces croyances, ces formes spéciales d'exprimer sa pensée. — tout en la voilant, — sont restées, survivances tenaces, jusqu'à nos jours, où elles sont maniées par des hommes qui en ignorent la raison d'être originaire et qui leur attribuent, *a posteriori*, un sens et une origine qu'elles sont bien loin d'avoir.

NE PRONONCEZ PAS LE NOM
DE LA DIVINITÉ.

Timor Dei initium sapientiæ, disons-nous encore de nos jours, et nous nous faisons par là une idée du sacré qui n'est pas bien lointaine de celle que s'est faite

(1) VAN GENNEP, *Religions, mœurs et légendes*, Paris, 1906 et 1908.

l'homme primitif. Car plus nous descendons vers les primitifs et les demi-civilisés, plus nous trouvons la conception du *sacré* mêlée à celle de la *crainte*, jusqu'au point où l'idée de sacré et celle d'impureté n'en font plus qu'une. Tout ce qui est sacré n'est-il pas par là même tout puissant, et, par conséquent, dangereux ? Être sacré, c'est être doué d'une puissance immense, et par cela même être *tabou*, ainsi que sont *tabou* les objets impurs, dont on craint la contagion.

Qu'on ne touche donc pas, par crainte de la contagion magique, ce qui est sacré ; qu'on ne nomme pas tout ce qui est sacré, — soit la divinité, soit le chef, soit le roi ; qu'on ne se serve pas du même langage dont ces êtres sacrés se servent, — de même qu'on ne touche pas tout ce qui est impur et capable d'une contagion directe.

Nous disons encore aujourd'hui : ne prononcez pas le nom de Dieu en vain, — et pour les Israélites le nom de Jéhovah ne devait pas être prononcé, ni même écrit ; aussi on ignore encore aujourd'hui comment le groupe de quatre lettres qui représentent ce nom doit être vocalisé. La vocalisation ordinaire — Jéhovah — est conventionnelle, les points voyelles étant ceux de *Adonai*, qu'on substitue en lisant le groupe des quatre lettres. Cette interdiction rentre certainement dans les interdictions linguistiques dont nous nous occupons, et elle était très rigoureuse. Dans le Lévitique (XXIV, 16), on lit que le fils d'une Israélite et d'un Egyptien, s'étant pris de querelle avec un Israélite, proféra le Nom Sacré et fut lapidé par ordre de l'Éternel.

L'une des caractéristiques de la secte des Quakers était de ne jamais prononcer, même en serment, le nom de la divinité. « Nous ne faisons jamais de serment » — fait dire Voltaire au Quaker dans un dialogue de ses *Lettres philosophiques* (1) — pas même en justice ; nous

(1) VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, 1734. Lettre I, sur les Quakers

« Pensons que le nom du Très-haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissons devant les magistrats... nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, et les juges nous croient sur notre simple parole. »

Nous trouvons dans notre langage actuel une grande quantité de mots que la crainte magique du sacré, plus ou moins consciente, a fait substituer au nom de Dieu, ainsi que l'*Eternel*, le *Tout Puissant*, le *Créateur*, le *Seigneur*; et au nom de Jésus, ainsi que le *Sauveur*, le *Divin Maître*, le *Crucifié*, le *Nazaréen* (très usité en Italie) ou le *Bon Pasteur*. En français, *Notre-Dame* est une substitution au nom de Marie, mère de la divinité, ainsi que *Madone*; pour les Italiens, le mot *Madonna* (ma dame), tout comme le nom de *Santa Vergine*, a presque complètement remplacé le mot *Marie*. En roumain Dieu est appelé *le Saint* (Sfintul) et ce nom devient le nom de Dieu lui-même. Ces substitutions, indiquant l'être divin non pas directement par son nom, mais par ses attributs, ne suivent-elles pas rigoureusement le même procédé de formation à l'aide duquel nous voyons se former les appellatifs, pittoresques et respectueux, employés par les primitifs et le bas peuple pour désigner les êtres sacrés et redoutés, ainsi que l'ours, le loup, ou le totem ?

Ces noms ne sont que des expressions conventionnelles nous empêchant d'être victimes de la contagion dans le sens que l'ethnographie contemporaine donne à ce mot, c'est-à-dire dans le sens de transmission magique des qualités redoutables d'un objet à l'autre, contagion qui émane d'un mot trop plein de puissance et de force pour qu'il puisse être prononcé sans nuire à l'être trop faible qui veut le prononcer.

Nous sommes certain que des raisons analogues ont fait surgir les mots conventionnels qu'on substitue au juron pour jurer tout en ne prononçant pas le nom de la

divinité. On sait que l'on jurait au XIII^e siècle, et après, par la mort dieu, par le corps dieu, par la tête dieu, par le sang dieu, par le ventre dieu (1); et Ducange nous apprend (au mot *Juramentum*) que l'on jurait aussi par la gorge, la langue, la dent, la chair, la figure de Dieu (2). Mais en même temps on cherchait à substituer à ces mots indiquant directement la divinité, des mots de convention qui révèlent toute la foi inconsciente qu'on a toujours eue dans la puissance magique du mot. Dulaure, dans son *Histoire de Paris* (3), expose toute une série de ces mots de convention : au mot Dieu on substitua les mots *di*, *dié*, *dienne*, *bleu*, *guieux*, et l'on dit *pardi*, ou bien *pardieu*, ainsi que *pardié* et *pardienne*; *corbleu* (par corps de dieu), *morbleu*, *mordienne* (par la mort de dieu) et ainsi de suite : *tête bleu*, *cap de dis*, *ventre bleu*, *sang bleu*, *sang dis*, etc. L'intention d'indiquer la divinité y est toujours, — mais le mot lui-même n'est pas prononcé. Pourrait-on trouver un plus éloquent hommage au pouvoir magique de la parole? De même l'italien, qui n'épargne pas Marie, la Madone, dans ses jurons — au contraire! — a trouvé le moyen de se servir de mots de convention pour ne prononcer ni le nom de Marie ni celui de Madone (qui à son tour est une substitution, ainsi que l'Eternel est une substitution à Dieu, et Sauveur à Jésus) et il jurera par la *Mattina*, par le *Madosca*, exactement comme fera le Vénitien, habitué à jurer par l'hostie consacrée (*ostia*!), mais en substituant au mot *ostia* le mot du patois *ostrega* (huitre). L'Anglais, dira *gog* au lieu de *God*. Les mots conventionnels en grande foule entrent ainsi dans le langage, pour défendre les hommes qui les prononcent de la contamination et du danger auxquels ils s'exposeraient en prononçant les vrais noms interdits.

(1) Voyez *Innocentis III Epistolæ*. Baluzii édit., tome II, p. 735.

(2) *Glossarium*, etc. Parisiis, 1840.

(3) Paris, 1859, tome VI, note 178.

LA CRAINTE DU CHEF ET LE
LANGAGE DE L'ESCLAVE.

Chez toute société inférieure, ou à demi civilisée, le chef est regardé comme sacré. Ce sentiment ne persiste-t-il pas encore, sous forme de survivance assez évidente (et nous en donnerons de suite les preuves linguistiques), dans nos sociétés modernes les plus civilisées et les plus démocratiques? Il faut donc, puisque le chef est sacré, ne pas prononcer son nom. Il faut recourir à des noms conventionnels; il faudra aussi — toujours en hommage à la puissance magique de la parole — ne pas parler le même langage que les chefs, afin d'empêcher d'une part que les mots dont il se sert, s'ils sont prononcés par le vulgaire, ne causent malheur à celui-ci, tout imprégnés qu'ils sont de la redoutable force du sacré; et pour que, d'autre part, les sujets ne tâchent pas, étant en possession des mots que le chef prononce, d'agir sur le chef et de lui nuire, en agissant magiquement sur les mots eux-mêmes.

A Madagascar, — voyez à ce propos l'ouvrage déjà cité de A. van Gennep — chez les Antimerina, le souverain change de nom le jour de son couronnement; son véritable nom, ainsi, est comme s'il était ignoré: *Rabodo* devint *Ranavalona I*; *Rakoto* s'appela *Radama II*; de même la femme de celui-ci devint la reine *Rasoherina* et sa cousine *Romana* devint *Ranavalona II*. Cette précaution de magie linguistique n'est pas la seule. En même temps qu'on choisit les mots pour former le nouveau nom royal, tous les objets et les êtres, qui par leur nom rappellent le nouveau nom du souverain, disparaissent du vocabulaire et sont substitués par des noms différents et conventionnels. Lorsque la reine *Rasoherina* monta sur le trône, le mot *soherina* (ver-à-soie) fut exclu du vocabulaire et remplacé par *zana dandy*, qui signifie: *l'enfant*

de la soie. Même usage pour les chefs tout puissants. Le seigneur prend-il le nom Andriamambra? Le mot *mambra* (crocodile) est remplacé, dans le langage vulgaire, par *voay*. Le chef a-t-il, ou prend-il, le nom de chien (*amboa*) et s'appelle-t-il *Ramboa*? Le chien est indiqué par un nom conventionnel : *fandroaka* (celui qui chasse) ou *famovo* (celui qui aboie) (1).

L'usage de donner aux chefs — et même aux simples sujets — le nom d'un animal est très répandu chez les primitifs, et nous pouvons nous demander si les interdictions linguistiques concernant le nom de l'animal ne provenaient pas, outre que du totémisme, du système d'interdictions concernant le chef. L'usage d'appeler les hommes par des noms d'animaux se trouve aussi à l'origine de quelques-uns de nos noms actuels de famille. Beaucoup de noms de famille germaniques sont composés à l'aide du nom du loup (*wolf*), de l'aigle (*adler*), de l'ours (*baer*), du faucon (*falke*), du vautour (*geier*), de la chèvre (*geiss*), du corbeau (*rabe*). Les Français ont, parmi leurs noms de famille, les noms de Lion, Papillon, Mouton, Lagneau, Belier, Poulain, Lebœuf, Dubœuf, Leporc, Cauchon, Leloup, Chevreuil, Decerf, Renard, Rossignol, Poisson, Poulet, Piedecoq, etc. Les Italiens ont les *Gatti* (chat), les *Cavalli* (chevaux), les *Uccelli* (oiseaux), les *Pappagallo* (perroquets), les *Porcheddu* (petit cochon), le *Troja* (truie), les *Vacca* (vache), etc. Si on dépouille le Bottin parisien on retrouve parmi les noms les plus fréquents, — à côté de plusieurs centaines de noms de Dubois, Simon, Durand, Petit, Lefèvre, Richard, Rousseau, Lambert, Legrand, Garnier, etc., — le nom de Martin; et si on consulte le répertoire des fiches conservées dans les bureaux de l'identité judiciaire, ainsi que l'a fait A. Bertillon, on découvre que les Martin de Paris viennent en très grande majorité des Alpes Savoyardes,

(1) J. SIBREE, *Madagascar et ses habitants*. Toulouse, 1873.

où l'ours, grâce aux survivances d'interdictions linguistiques que nous connaissons bien, n'est appelé que de son sobriquet « Maître Martin ».



La substitution du nom du chef, usitée chez les Sakalava de Madagascar, a fait forger à ces hommes le nom de *ampainsick*, pour désigner les étrangers, car on substitua ce nom au mot *vahiny*, étranger, dès qu'il fut décidé que la mère de Rataratsa, qui vint au monde avant terme, prendrait le nom de *Ravahiny* (1).

Max Müller, dans ses *Lectures on the Science of language* (nouv. édit., 1891), avait déjà remarqué ce même usage chez les Tahitiens, qui défendent à quiconque de porter le nom du souverain; et s'ils le portent ils doivent le quitter. La défense s'étend aux noms des proches parents du roi, ainsi qu'aux noms communs homophones. Un des rois s'appelant *tia*, il faut aussi changer, dans le langage courant, *fetu* (étoile), *tui* (frapper), *tupapau* (cadavre), etc. De quelle manière s'y prend-on, dans ces cas, pour trouver un nouveau nom? On change, généralement, quelques-unes des lettres : *hapoi*, porter à bras, devient *hepoi*; *heno*, raccommoder, devient *eno*; *tio*, regarder, *hio*; *ara* sentir, *eu*; *waru*, huit, *wau*. Le procédé est tout à fait semblable aux procédés de truquage dont nous avons déjà parlé.

L'interdiction linguistique, ou *tabou* linguistique, touche aussi, très souvent, à toute partie du corps du chef, ou à tout ce qui lui appartient et dont il se sert. Les parties du corps, les actes, les ustensiles du chef seront donc désignés à l'aide de mots conventionnels. Car les parties du corps, les actes, les ustensiles du chef font partie du chef lui-même; parler d'eux, c'est toucher le chef, c'est

(1) J. SIBREE, *Curiosities of words, etc.*, in *Ant. Ann.*, n° XI, 1887.

toucher l'objet sacré et intangible ; on aura, par cela, recours à des circonlocutions et à un langage de convention. On ne dit pas, chez les Antimerina, que le roi est *maray* (malade), mais qu'il est *plutôt chaud* ; il ne meurt pas, *il se retire* ; ou bien, *il tourne le dos*. On ne l'enterre pas, on le *cache*. Son cadavre n'est pas appelé cadavre, mais *la chose sainte*.

Sibree et Rajaonary (1) nous ont largement renseigné sur le parler conventionnel dont se servent les Betsileo du Nord, à Madagascar, lorsqu'ils parlent des chefs. Ils ont d'abord des mots qui s'appliquent exclusivement aux fils des souverains tant que le père et la mère sont vivants. Un enfant, dans le langage ordinaire, se dit *kilonga*, mais dans le langage conventionnel, réservé pour parler des enfants du chef, on dira *anakova* (qui signifie *enfant de Hova*). *Mihinana* est un mot du langage ordinaire, pour indiquer le repas ; mais en parlant du repas des fils du chef, le mot conventionnel usité est *misoa* (de *soa*, bon). Pour le vulgaire, *miteraka* signifiera avoir des enfants, mais l'on emploiera le mot conventionnel *manidina* (faire descendre) si l'on parle du fils d'un chef. Viennent ensuite les mots appliqués aux chefs âgés, ayant perdu leur père et leur mère :

Mots vulgaires	Signification	Mots conventionnels pour parler du chef
Loha	tête	<i>kabeso</i> (de <i>cabeça</i> , espagnol)?
Maso	œil	<i>faniho</i> (torche).
Nify	dent	<i>faneva</i> (le flottant).
Mandeha	aller	<i>mamindra</i> (changer de place).
Maty	mort	<i>very</i> (perdu).

Enfin certains mots conventionnels sont usités lorsqu'on parle de chefs, qu'ils soient jeunes ou vieux :

(1) Voyez ABINAL LA VAISSIÈRE, *Vingt ans à Madagascar* Paris, 1885.

Mots vulgaires	Signification	Mots conventionnels employés pour parler des chefs.
Fasana	tombe	<i>tranomena</i> (maison rouge).
Manderina	enterrer	<i>maniritra</i> (plonger).
Marary	malade	<i>manelo</i> (ombrager, voiler).

Nous pouvons faire ainsi une quadruple classification des langages des tribus du sud et du sud-ouest de l'île : a) les mots conventionnels qui ne s'emploient qu'en parlant du chef suprême, roi ou reine ; — b) les mots conventionnels qui ne s'appliquent qu'aux membres de familles royales et aux chefs secondaires ; c) les mots conventionnels qui s'appliquent, en même temps qu'au roi, aux membres de la famille royale et aux chefs secondaires ; d) les mots du langage habituel. On se servirait donc, pour exprimer la même idée, de quatre mots différents, dont trois conventionnels, créés pour défendre et protéger les hommes et les êtres sacrés de la contagion magique de la parole (1).

Nous avons déjà rappelé que les Bâzigar, nomades hindous, parlent un langage spécial, mais il faut maintenant faire remarquer qu'ils ne parlent pas le même langage spécial. Un langage spécial obtenu par la mutation des syllabes (transposition or change of syllables) est réservé aux chefs. Il en est un autre, basé également sur le truquage des mots de la langue habituelle, mais celui-ci est réservé au reste de la population ; ce dernier truquage se contente de changer ou d'ajouter une lettre au nom clair. Ainsi les mots : *ag* feu, *sona* or, *qeella* forteresse, deviennent pour cette deuxième forme de langage, *kag*, *nona*, *rulla* (2).

(1) Voyez J.-T. LAST, *Salutations and other Customs among the Malagasy*, etc., in *Antananarivo Ann. and Madagascar Magazine*, XXIII, 1899.

(2) DAVID RICHARDSON, *ouv. cité.*

LE LANGAGE DE LA MORT.

Le mort est « sacré » comme est sacré le chef, car on craint le pouvoir formidable de la mort. Prononcer le nom du mort, parler du mort ou de la mort, c'est provoquer, à cause de la puissance matérielle du mot, une contagion matérielle entre le mort et l'homme qui en a parlé. De plus, c'est aussi s'exposer à nuire au mort, surtout pendant la période qu'il passe encore sur la terre, en associant la prononciation de son nom à des actes qui, par analogie magique, pourraient produire sur le mort des effets fâcheux. De là les interdictions linguistiques concernant le mort, interdictions pouvant se prolonger soit pendant le deuil seulement, soit pendant le temps que le cadavre met à se décomposer, ou enfin jusqu'à ce que l'âme ait atteint la région d'outre-tombe où demeurent les morts.

Quelques-uns ont cru (1) que l'interdiction linguistique concernant le nom du mort provient du fait que celui-ci peut apparaître lorsqu'on le nomme. D'autres croient, — à la suite des affirmations faites par les indigènes observant de telles coutumes — que le fait de nommer le mort met les individus au pouvoir des mauvais esprits. Si le mort, disent d'autres, entend prononcer son nom, il conclut que ses parents ne le pleurent pas convenablement.

Quelques-unes de ces explications peuvent être, dans un certain sens, exactes, car elles sont des explications *a posteriori*, qui à leur tour ont fait naître des usages, des mœurs et des croyances venant se greffer sur la coutume et le geste primitif. Mais l'ethnographe doit savoir distinguer ce qui est primitif de ce qui est plus récent :

(1) FRAZER, *The Golden bough*, III^e édition. Londres, Macmillan, 1914, part. II, *Taboo*, chapitre VI, pp. 318-418. *Tabooed Words*.

le paysan d'aujourd'hui, par exemple, croit effectivement ne pas pouvoir appeler l'ours de son nom sous peine de le voir accourir, et il agira en conséquence. Mais cette interprétation, qui fera surgir de nouvelles croyances et de nouveaux gestes concernant les rapports entre l'homme et l'ours, ne répond pas à l'origine primitive de la croyance. Il est hors de doute qu'aucune des explications que nous venons de citer concernant le mort ne peut nous faire comprendre la grande quantité de faits et d'interdictions touchant le mort. En réalité, selon nous, il ne faut pas prononcer le nom du mort tout simplement parce que le mort rentre dans la catégorie des êtres intangibles (sacrés et impurs) à qui on ne peut toucher sans les plus grandes précautions. En outre, le nom du mort et le mort lui-même ne font qu'un seul être.

La contagion du mort (considéré à la fois comme sacré et comme impur) s'accomplit à l'aide de la parole, grâce au principe magique qui fait du mot la chose même qu'il représente. En étudiant les rites des primitifs concernant le mort, sans en oublier les survivances actuelles, le principe général qui les anime apparaît d'une manière bien évidente : l'esprit reste pendant un certain temps sur la terre, ayant besoin de quelques semaines ou de quelques mois pour se débarrasser du corps (1) et l'interdiction linguistique porte généralement sur cette période.

A Madagascar le nom du mort est supprimé et on lui substitue une périphrase conventionnelle, telle que *tompokolahy* (mon maître, ma maîtresse). S'ils s'agit d'un esclave, on l'appellera *rabevoina* (celui qui est né pour de grandes infortunes) (2). Chez les Sakalava du Sud on prie ceux

(1) R. HERTZ, *les Représentations collectives de la mort*, in *Année Sociologique*, X^e année. Paris, 1907.

(2) L. CRÉMAZY, *Notes sur Madagascar*, in *Revue Maritime et Coloniale*, LXXV.

qui ont un nom approchant de celui du défunt de vouloir bien le changer : on les menace même de mort, et cela dans la crainte que, par analogie magique, les hommes portant le même nom que le mort puissent agir sur le mort et lui nuire. Quant au chef, une fois qu'il est mort, on remplace son nom par une épithète commençant toujours par *Andrian* (prince) et se terminant par *arivo* (mille); ensuite, tous les mots ordinaires identiques au nom du souverain, ou formés à l'aide des composantes radicales de ce nom, sont substitués par d'autres. Ainsi la reine saka-lava *Taosi* reçut après sa mort le nom de *Andriantangianiarivo*, c'est-à-dire *Princesse-regrettée-de-mille*, et un chef du nom de *Raimosa* fut appelé *Andriamandionarivo*. A la mort de la reine *Taosi*, les mots *taosi* (beau, belle), *antetsi* (vieux, vieille), *matoatsi* (avoir peur), *vosi* (châtrer), *nosi* (île) furent substitués, à cause de leur ressemblance avec le nom de la défunte, par les mots *senga* (beau, bonne), *matoe* (mûr), *metuhore* (craindre), *manapaka* (couper), *vario* (lieu où il y a du riz) (1).

Tous les primitifs, ainsi, se défendant de prononcer le nom du mort ont su trouver des procédés linguistiques conventionnels d'ordres divers, soit en ne nommant le mort que par des phrases et des appellations vagues : *celui qui n'est plus*; soit en créant des nouveaux noms. Chez les indigènes de Victoria, on ne prononce jamais le nom du mort, mais on dit : *ce pauvre garçon, celui qui n'est plus*. La même répugnance, écrit Frazer, est éprouvée par les Indiens d'Amérique, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la Patagonie. Chez les Karoks de Californie, un des plus grands crimes qu'on puisse commettre est le *pet-chi-é-ri* ou le fait de prononcer le nom d'un parent mort. Mêmes interdictions chez des peuples aussi éloignés les uns des autres que les Samoyèdes de Sibérie et les

(1) A. VAN GENNEP, *Tabou et Totémisme à Madagascar*, Paris, 1904.

Todas de l'Inde méridionale, les Mongols de Tartarie et les Touaregs du Sahara.

Les Indiens de l'Amérique du Nord changent de nom lorsque quelqu'un qui a le même nom vient de mourir ; quelquefois, le changement se fait pour tous les proches du défunt. En Australie, si quelqu'un vient à mourir dont le nom est celui d'un objet naturel — ce nom doit être remplacé ; ainsi lorsqu'un homme appelé *Ngnke* (eau) meurt, toute la tribu (tribu de la baie de la Rencontre, Australie) doit employer un autre nom pour désigner l'eau.



Le seul fait de prononcer le nom du mort souille tout autant que le corps ou le cercueil lui-même ; de là non seulement l'interdiction de prononcer le nom redouté, et sa substitution par d'autres noms, mais aussi l'interdiction, pour les hommes qui ont été en contact avec le mort — les parents et les familiers — de toucher à quelque ce soit, de crainte qu'ils ne transmettent aux objets touchés la contagion du mort. De là l'isolement rituel, souvent très rigoureux, auquel ces hommes — parents et familiers. — sont condamnés après la mort pendant le deuil ; et il faut voir certainement dans cette idée centrale la raison d'être des signes spéciaux — habits de deuil, signes de deuil — dont les parents du défunt sont marqués pendant une certaine période de temps.

Nous disons aujourd'hui : ce sont des signes qui marquent et qui attestent la douleur ; ce sont des marques de respect et d'affection envers le défunt. Ce sont, au contraire, faut-il dire si on ne se contente pas de ces explications *a posteriori*, des signes visibles attestant au public l'état d' « impureté » où se trouvent les hommes ayant été en contact avec le mort ; ce sont des signes qui avec

leur évidence protègent le public de la contagion émanant des parents du défunt. Le voile noir qui tombe devant les yeux de la veuve et qui la cache complètement, presque en l'isolant partout où elle se trouve, n'est aussi que le produit d'une survivance : l'isolement de la personne souillée.

C'est toujours grâce à cette même idée que les parents du défunt ne peuvent pas s'occuper, pendant quelque temps, à cueillir les fruits, planter, faire la moisson, de crainte qu'ils ne transmettent à ces choses la contagion du mort. Chez les Antimérina de Madagascar on se débarrasse de ces interdictions gênantes, créées par le deuil du chef, en supprimant le nom de l'action qu'on ne pourrait pas accomplir, et en lui substituant une périphrase conventionnelle. On ne dira pas : bêcher la terre, mais *s'en aller à la campagne* ; on ne dira pas : *planter le riz*, mais *s'établir dans les champs* ; on ne dira pas : *le marché*, mais *le lieu de réunion*.

N'avons-nous pas, nous civilisés, des survivances de ces croyances? N'évitons-nous pas de nommer le mort, de le désigner sous son nom, et ne recourons-nous pas à des tours de phrases qui rappellent à s'y méprendre ceux dont on se sert pour les mêmes occasions chez les primitifs? — Ne disons-nous pas, en parlant du mort : *mon bien aimé — la buona anima di...* (en italien ; *la bonne âme de*) et n'évitons-nous pas de prononcer le mot même de *mourir*, en lui substituant d'autres mots : — *il est expiré, je l'ai perdu, etc., etc. ?*

Certes, nous nous donnons aujourd'hui, pour expliquer le pourquoi de ces phrases et de ces paroles substituées à celles du dictionnaire courant, des raisons qui ne sont pas exactes, — si toutefois nous nous apercevons qu'en nous servant de ces mots nous nous servons d'un dictionnaire spécial ; — mais nous avons déjà montré comment il est facile, dans ces questions, de se tromper

en fournissant des explications *a posteriori*, — tandis qu'il faut au contraire remonter jusqu'à la source des faits dont tout ce qui nous apparaît aujourd'hui n'est que la survivance affaiblie et décolorée.

LES SURVIVANCES ACTUEL-
LES DU LANGAGE CON-
CERNANT LE CHEF.

Il est très facile de trouver encore aujourd'hui des mots conventionnels qui ont été substitués aux mots réels indiquant les souverains et les chefs, et formant ainsi les survivances certaines de l'usage primitif. Le mot *Sa Majesté*, appliqué au roi ; les mots *Son Altesse Royale*, appliqués aux fils du roi ; les mots *Augusta Signora* (Auguste Dame) usités en Italie pour indiquer la reine mère ; et les appellations *Son Eminence*, *Sa Sainteté*, *le Saint Père*, *Sa Grandeur*, ainsi que l'usage de parler aux membres des familles royales à la troisième personne, comme s'ils n'étaient pas présents (parler directement à l'objet sacré, au chef, c'est le toucher, action dangereuse, défendue, et *tabouée*) de même que l'usage d'adresser la parole aux grands chefs en les appelant du nom d'Excellence, — constituent des indices de survivance. L'usage, pour les lords anglais, de changer de nom dès qu'ils sont investis de leur haute charge ; — et l'usage, très répandu en certains pays, comme en Allemagne et en Italie, d'appeler toujours les hommes de qualité ou de noblesse non pas par leur nom (même s'il est précédé par l'appellatif monsieur), mais exclusivement par leur titre, ainsi que l'on fait sur une échelle très large en Allemagne, où chaque catégorie sociale a ses titres, en Russie (votre grandeur, votre altesse, votre illustration, votre haute dignité), en Chine,

— ne sont que des survivances inconscientes des usages préhistoriques dont nous avons fait la description.

Ne nous servons-nous pas aussi de noms spéciaux pour parler entre nous, non seulement des souverains, mais (comme il arrive à Madagascar) des faits touchant de très près le souverain lui-même et faisant ainsi partie de sa personnalité? N'avons-nous pas à ce propos les deux dictionnaires — dont l'un, pour le vulgaire, dira : *l'accouchement*, et l'autre, pour indiquer l'accouchement de la reine, dira, ainsi que l'on fait en Italie : — *il lieto evento* (l'heureux événement)? Les Italiens ne disent-ils pas : *le real nascituro* (le royal qui doit naître) pour indiquer l'enfant que la reine attend?

Ces modes de parler viennent de l'usage primitif de ne nommer ni le chef, ni les choses le touchant de près, et de substituer aux mots clairs touchant le chef, des mots conventionnels, ou d'altérer par quelques légers changements les mots usuels concernant le souverain. C'est de ces usages que provient la survivance du double dictionnaire usité chez presque tous les peuples selon qu'on adresse la parole à un égal ou à un supérieur. Les domestiques ne parlent jamais aujourd'hui aux maîtres qu'à la troisième personne; ils mettront comme sujet de la proposition les mots : madame, monsieur, ou votre seigneurie.

Un fait de survivance bien étendue et bien caractérisée se rencontre de nos jours dans le langage basque, qui fait varier la conjugaison entière du verbe, quelle que soit la personne qui parle, suivant la dignité hiérarchique de l'un ou de l'autre des interlocuteurs. Le basque possède ainsi une conjugaison *familière*, puis une conjugaison *indifférente* (dont on se sert usuellement) et finalement une conjugaison spéciale qui apparaît lorsqu'on s'adresse à un supérieur. Elle consiste essentiellement dans une substitution de lettres ou dans une sorte

d'apposition de suffixes au langage courant. *Je suis*, c'est *niz* en langage courant (indifférent) et *nuzu* lorsqu'on parle avec quelqu'un qu'on veut respecter. *Il est*, c'est *da* dans le premier cas, et *dazu* dans le second (1).

Même système chez les Birmans et chez les Coréens. Les Birmans insèrent une particule spéciale : *taunin*, dans le verbe. lorsqu'ils parlent à un supérieur (*pru-thi*, je fais, devient *pru-taùmù-thi* si l'on parle au supérieur). Les Coréens en font de même. Le Nahuatl, langue de Aztèques, possède également une particule : *tzin*, qui s'ajoute au substantif, au verbe, à toute partie du discours, si la parole est adressée au supérieur. La particule est aussi quelquefois redoublée afin d'augmenter l'effet (2). Les Japonais connaissent ce même procédé et appliquent au substantif et au verbe des particules déformant le mot, ou changent le mot tout entier.

Mais c'est surtout le javanais qui a créé, pour ainsi dire, autant de stratifications de langage qu'il y a de stratifications sociales; de manière qu'on ne s'adresse aux hommes d'une classe sociale déterminée qu'avec un langage déterminé. Le langage vulgaire est le *ngoko*; mais on parle aux souverains, aux princes et aux grands personnages en *krama*, langage spécial; — et entre ces deux langages il existe une série de langages intermédiaires : le *madya*, d'abord, langage moyen, qui est le langage usité pour les chefs, mais écourté; le langage du palais, ensuite, ou *basu kadaton*; le *krama inggil*, enfin, dont on se sert en parlant, entre inférieurs, de personnes d'un rang supérieur. Cette forme de langage ne peut être usitée en parlant de soi-même que par les princes. Le mécanisme d'après lequel est formé le langage spécial pour les chefs, ou *krama*, ressemble sensiblement au

(1) GÈZE, *Grammaire de la langue basque*, Bayonne, 1873.

(2) R. DE LA GRASSERIE, *le Nahuatl, langue des Aztèques*, Paris, 1903.

mécanisme de formation de l'argot. Fabre, dans sa *Grammaire de la langue javanaise*, y compte cinq procédés différents de formation. Le *krama* javanais peut d'abord emprunter des mots au malais ou au sunda ; d'autres mots sont empruntés au sanscrit ; il peut aussi modifier la langue vulgaire au moyen de changements de lettres, de préfixes et de suffixes ; il peut indiquer l'objet non pas par son nom, mais par des périphrases. Il peut enfin créer le mot de toutes pièces.

M. de la Grasserie a donné, dans quelques-uns de ses intéressants ouvrages traitant de la psychologie du langage (1), une grande quantité d'exemples de ces doublets du langage réservés à la conversation avec les supérieurs ou à celle qui s'occupe des supérieurs ; et il appelle cette forme de langage « langage révérentiel ». C'est en effet aujourd'hui, pour nous, un langage révérentiel, et il peut sembler à tous que la révérence seulement en ait déterminé la naissance. Mais en réalité l'origine en est, selon nous, quelque peu différente. Nous l'avions oubliée, mais le fait est resté, et à ce fait nous avons donné plus tard une interprétation qui est en rapport avec notre façon de sentir, de penser et d'agir.

Le langage spécial pour les chefs et les supérieurs, occasionné par la crainte du chef, par le caractère sacré de celui-ci, et par la foi en la puissance et la matérialité de la parole, est devenu aujourd'hui le langage dont se sert l'inférieur en s'adressant au supérieur, quoique les sentiments et les croyances qui avaient fait naître ce langage spécial aient disparu. Nous croyons aujourd'hui devoir changer quelques formules de nos discours en adressant la parole à un supérieur, par un sentiment de révérence, réelle ou feinte. Tandis qu'en réalité nous ne

(1) Voyez R. DE LA GRASSERIE, *Du langage subjectif, biologique ou émotionnel, et sociologique ou révérentiel*, Paris, 1907 ; et : *Des parlars des différentes classes sociales*. Paris, 1909.

faisons que respecter une survivance trouvée par nous encore pleine de vie, tout en lui donnant un sens et une interprétation inexacts. Les langages spéciaux préhistoriques, dont on se servait pour s'adresser aux chefs, sont devenus des langages de « hiérarchie ». Les hommes les ont trouvés déjà forgés quand les motifs qui les avaient fait surgir avaient disparu, et ils ont continué à s'en servir.

On a même créé de nouvelles formes verbales dans ce sens et dans cette direction. Les formules verbales dites de « politesse », usitées non seulement lorsqu'un inférieur s'adresse à son supérieur, mais aussi dans le langage courant, sont certainement des créations linguistiques issues d'une obscure survivance des interdictions linguistiques concernant les personnes supérieures. Puisque le nom du chef est interdit et qu'il ne faut s'adresser à lui qu'avec des précautions verbales infinies, puisque ces formes de langage ont continué à différencier les classes inférieures des supérieures et ont été interprétées et ressenties comme étant des marques de respect et de révérence, le langage courant, pour indiquer le respect que tout homme doit à son semblable, a créé des formules verbales obéissant aux mêmes règles du langage spécial primitif. A côté du mot usuel *toi*, voici surgir soit le mot *vous*, soit l'indication à la troisième personne du singulier ou du pluriel, destinée à remplacer l'indication *toi*, comme si nous ne pouvions pas parler directement à la personne à laquelle nous nous adressons. Les Italiens parlent toujours entre eux à la troisième personne du singulier et se servent des pronoms *ella, lei*; les Espagnols font de même en se servant de *Usted* (contraction de *vuestra Merced*); les Roumains disent *dumniata* (seigneurie : unde ai fost dumniata; où était-elle votre seigneurie; où étiez-vous ?); les Allemands et les Français emploient respectivement la troisième et la deuxième personne du pluriel.

LA CONTAGION MAGIQUE DE
LA FEMME ET LE DOUBLE
DICTIONNAIRE DES SEXES.

Si les peuples, vivant plus ou moins consciemment sur le fonds inépuisable et tout puissant des idées magiques, ont su créer un dictionnaire spécial pour ce qui touche la divinité, le chef, la mort, — ils ont dû créer aussi un dictionnaire spécial touchant tout ce qui concerne les classes d'individus auprès desquels ils sont forcés de vivre, mais de qui peut émaner une contagion fâcheuse.

Ainsi la classe formée par les femmes, et même par les enfants, vivant constamment à côté des hommes — ne pourrait-elle pas, par son contact, c'est-à-dire par contagion magique, — transmettre ses caractères : la faiblesse, l'impureté sacrée du sang des menstruations, l'ignorance, etc., aux hommes de la tribu? De là, en effet, une quantité d'usages concernant les rapports entre les sexes; usages qui, si souvent, sont restés inexplicables par les philosophes, les juristes et les ethnographes mêmes, mais qui se placent sous un jour nouveau lorsqu'ils sont examinés et interprétés à l'aide de la conception magique primitive.

Les découvertes modernes de l'ethnographie — celles surtout de l'école anthropologique — nous permettent aujourd'hui de nous faire une idée bien différente de celle généralement acceptée sur les rapports sociaux entre les sexes aux temps primitifs. Tandis qu'on aime encore aujourd'hui à croire que la femme se trouvait dans la position d'une esclave assujettie dont l'homme ne prenait pas soin, nous savons au contraire que la femme constituait plutôt un être redouté à cause des contagions pouvant émaner d'elle, et par cela même un

être qu'on ne pouvait impunément ne pas respecter (1).

Étant donné un tel état d'âme de la part des hommes à l'égard des femmes, et même des enfants, ne serait-il pas à craindre que la contagion ne s'effectuât à l'aide des paroles? La parole de la femme, ainsi que celle de l'enfant, répétée par les lèvres de l'homme, aurait suffi pour produire la contagion, grâce à la magie sympathique du contact et à la conception toute matérielle qu'on avait du mot. Pourquoi donc alors l'homme n'éviterait-il pas le langage des femmes et des enfants? Il est donc nécessaire que les deux langages — le langage masculin et le féminin, — restent séparés.



C'est le Père dominicain G. Breton, missionnaire, qui, l'un des premiers, constata, dans la deuxième moitié du xvii^e siècle, l'existence d'un double langage chez les Caraïbes, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Plus tard, le Père Labat confirma l'observation. « Les Caraïbes, dit-il dans son *Voyage aux Iles d'Amérique* (tome VI), ont deux sortes de langage. Le premier, le plus ordinaire, est comme affecté aux hommes, le second est tellement propre aux femmes qu'encore bien que les hommes l'entendent ils se croiraient déshonorés s'ils l'avaient parlé et s'ils avaient répondu à leurs femmes au cas où elles eussent eu la témérité de leur parler ce langage. Les femmes savent la langue de leur mari et doivent s'en servir quand elles leur parlent, mais elles ne s'en servent jamais quand elles parlent entre elles et elles n'emploient alors d'autre idiome que

(1) V. le livre de E. CRAWLEY, *The Mystic Rose*, Londres, 1902. Sur la crainte « religieuse » que le primitif a pour les femmes, voyez aussi, plus loin, le paragraphe dédié aux interdictions de langage concernant la vie sexuelle.

le leur particulier, qui est totalement différent de celui des hommes. »

En réalité, le plus grand nombre des mots et des formes grammaticales proprement dites étaient communs aux Caraïbes des deux sexes, et le bilinguisme des sexes, ainsi que plus tard le démontra Lucien Adam dans une brochure traitant ce sujet (1), était constitué, lexicologiquement, par 400 couples de mots environ ; grammaticalement par une double série de préfixes pronominaux, ainsi que par un double verbe négatif, — les uns réservés aux hommes, les autres aux femmes. Ainsi, par exemple, pour dire : visage, les hommes diront *embatali*, les femmes *ichibou* ; mais le parler des hommes se distingue du parler des femmes essentiellement par l'emploi, aux deux premières personnes du singulier et à la première personne du pluriel, de préfixes pronominaux différents. Les pronoms préfixes

i, a, k

sont réservés aux hommes. Les pronoms préfixes

n, b, oua

sont réservés aux femmes.

Les pronoms *l, t, h, nh*, sont communs aux deux sexes.

En outre, pour former les verbes négatifs, les hommes ajoutent au thème verbal la particule *pa*, tandis que les femmes lui préfixent la particule *ma, m*. « Je ne cache pas » se dira : *arameton-pa-ti-na*, si c'est un homme qui parle, et *m-arameton-tina*, si c'est une femme (2).

Les ethnographes et les voyageurs ont découvert le double langage des sexes un peu partout dans le continent américain : chez les Esquimaux, dans le Makenzie, chez les indiens Ciokta, chez les Chiquitos en Bolivie, et chez les Guaycurus du Chaco Nord.

(1) L. ADAM, *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue Caraïbe*. Paris, 1879.

(2) V. le *Dictionnaire français-caraïbe*, du P. BRETON. Auxerre, 1665.

Quelquefois l'interdiction linguistique est restreinte, pour les femmes, à quelques noms seulement, comme chez les femmes Cafres et Zoulous, qui ne peuvent prononcer le nom de leurs conjoints et substituent ainsi des phrases de convention (1). Chez les Warramunga, les femmes ne peuvent prononcer le nom d'un homme (2). Chez les tribus vivant au nord du lac Nyassa, les femmes ne doivent pas prononcer le nom de leurs beaux-frères, ni de leurs frères, ni aucun des mots du langage usuel rappelant ces noms ou se rapprochant d'eux. Si le nom de l'homme signifie *filz du bœuf*, la femme devra remplacer tous les mots interdits, et en créera des nouveaux, soit en modifiant certaines parties du mot primitif, soit en recourant à des périphrases. Ainsi *ikilombe*, maïs, devient *ikijebele*; *amisi*, eau, devient *amalenga*; *inyoka*, serpent, devient *inendahasi* (celui qui marche bas); *ilisuba*, soleil, devient *ilibaligwa* (le brillant), etc. (3). Chez les femmes Kirghises (tartares), si le mari s'appelle *Berger*, la femme supprimera le mot *berger* de la conversation commune et le remplacera par le mot « l'animal bêlant », de même qu'elle remplacera le mot *bergère* par la périphrase, « la demeure des animaux bêlants » (Frazer).

La langue basque, — que nous avons déjà vue présenter un curieux phénomène très évident de survivance du langage spécial d'inférieur à supérieur, — présente aussi une conjugaison *masculine* et une *fémminine*, usitées selon le sexe de la personne à qui on parle (4). Le verbe a ainsi un traitement sexuel. Pour dire : *je suis, tu es, il est*, l'interlocuteur dira *nuc, hiz, duc*, s'il s'adresse à un

(1) R. LASCH, *Ueber Sondersprachen und ihre Entstehung*, in *Mitteilungen der anthrop. Gesellschaft*, Wien, 1907.

(2) SPENCER et GILLEN, *Northern Tribes of central Australia*, 1905.

(3) SCHÜLER, in *Zeit f. Ethnologie*, 1904, et VAN GENNEP, *Religions, mœurs et légendes*. Paris, 1908, troisième partie.

(4) V. GÈZE, *Grammaire de la langue basque*, Bayonne, 1873.

homme; — et *nun, hiz, dun*, s'il s'adresse à une femme.

L'explication donnée par les géographes et les ethnographes, à propos du double langage des sexes, est aussi une de ces explications à *posteriori* dont nous avons donné maints exemples.

Les femmes parleraient autrement que les hommes, simplement parce qu'elles représenteraient les restes d'une tribu vaincue et dont les vainqueurs n'auraient conservé que les femmes. Le langage spécial des femmes serait ainsi la survivance de l'ancien langage du peuple vaincu et détruit; la conquête aurait été suivie du massacre des hommes et du rapt des femmes, qui auraient gardé leur langage (Humboldt; G. Breton; Labat).

La séparation primitive des sexes, pour d'autres, en éloignant les femmes des hommes, eut pour effet la création d'un langage spécial pour chaque groupe vivant séparé et éloigné de l'autre. Pour d'autres encore l'exogamie aurait nécessairement occasionné le parler spécial des femmes.

En réalité, toute hypothèse de ce genre ne résiste pas à la critique la plus superficielle, — et c'est seulement l'explication magique (crainte de contagion à l'aide de la parole) qui peut satisfaire l'observateur et l'ethnographe, tout en expliquant aussi les faits analogues au bilinguisme primitif des sexes, tels que le langage spécial touchant le sacré, l'impur, le cadavre, etc.

L'ARGOT MAGIQUE DES OCCUPATIONS ET DES MÉTIERS SACRÉS.

Les ethnographes ont plusieurs fois remarqué chez certains peuples l'usage d'un langage spécial, où les mots de convention sont substitués aux mots habituels, pen-

dant la chasse, la pêche, ou la culture de plantes déterminées.

Frazer, dans son ouvrage déjà cité, a énuméré une très grande quantité d'exemples à ce sujet. Les Alfoors de Poso (Célèbes) ne peuvent pas employer, pendant qu'ils moissonnent, les mots de la langue habituelle, qu'ils remplacent par des périphrases. Ils diront *boiter*, pour courir ; *ce qui sert à attraper*, pour main ; *ce qui sert à boiter*, pour pied ; *ce qui sert à entendre*, pour oreille ; ils diront, pour boire, *avancer la bouche* ; pour passer, *baisser la tête* ; pour fusil, *le producteur de feu* ; pour le bois, *ce qui se porte sur l'épaule*. Les Alfoors eux-mêmes, interrogés sur la raison d'être de cet usage, donnent une explication qui n'est certainement qu'une explication *a posteriori*. Ils pensent que les mauvais esprits comprennent le langage ordinaire des humains. Si on l'employait en récoltant le riz, on attirerait leur attention et ils détruiraient la moisson.

Dans le Minahassa, le langage secret que l'on parle aux champs renferme des périphrases, dont certaines très poétiques ; ici encore — ajoute Frazer, — ce langage est employé pour déjouer les ruses des mauvais esprits et pour les empêcher de connaître les intentions de ceux qui parlent.

Qu'il nous soit permis, cependant, de faire remarquer qu'en réalité les mots conventionnels usités pendant ces opérations ne se réfèrent généralement qu'aux objets eux-mêmes du travail et de l'occupation. Il est donc plus rationnel d'interpréter le langage spécial usité pendant ces travaux, à l'aide du même principe qui nous a aidé à comprendre la raison d'être de toute interdiction de langage chez les primitifs. Chaque interdiction de langage n'est essentiellement qu'un *tabou* ; et au fond de chaque tabou se cache ce qui est sacré, ou impur, et dont peut émaner une contagion redoutable. Or, de même qu'il

faut employer un langage spécial pour le dieu, pour le chef, pour tout ce qui est sacré, ainsi on se sert d'un langage spécial, d'un langage de convention, dans l'exercice de tout métier qui a un caractère sacré. La culture de certaines plantes, la pêche, la chasse, le travail des métaux, surtout du fer, n'ont-ils pas eu toujours, et encore aujourd'hui n'ont-ils pas, chez les primitifs, un caractère sacré ?

L'interdiction de nommer les choses ayant trait à l'exercice du métier ou de l'occupation ayant un caractère sacré, ne peut que dériver de la même source d'où découle tout langage spécial concernant ce qui est sacré : la crainte de la contagion si l'on prononce le nom de la chose sacrée ou de tout ce qui la touche de près, la crainte de cette contagion qui émane de tout objet sacré, et par conséquent du nom qui la représente. En appelant d'un mot de convention toute chose sacrée, ou ayant un caractère sacré, et tout acte ou tout objet se référant à la chose sacrée, les hommes se mettent à l'abri de la contagion. Ils peuvent, en même temps, parler de la chose sacrée et agir sur elle sans crainte d'être contaminés, ou de contaminer. Ils prennent enfin toutes les précautions verbales dont les primitifs se servent lorsqu'ils parlent de ce qui est dangereux et redouté.

Quand les Kayans de Bornéo vont à la recherche du camphre, ils n'appellent jamais le camphre par son nom, mais par une périphrase, ainsi que : la chose qui sent bon ; de même tous les outils qui servent à le récolter reçoivent des noms conventionnels. Les mineurs travaillant aux mines d'étain (le travail des métaux, ainsi que la culture de certaines plantes et la chasse de certains animaux, ont un caractère sacré) de la péninsule de Malacca font de même ; ainsi, d'ailleurs, que les chasseurs d'éléphants du Laos, qui, pendant la chasse, sont obligés de donner des noms de convention à tous les objets d'usage

courant. Les Tchames et les Orang-glaï de l'Indochine emploient aussi des mots conventionnels quand ils sont à la recherche du précieux bois d'aigle. Pendant la chasse, à Bornéo, les chasseurs ne désignent les animaux qu'à l'aide de périphrases. Le cochon est « l'animal qui grogne », le buffle « l'animal qui dit wak », etc.

Il faut bien remarquer que le langage de convention n'est pas usité pendant toute occupation humaine, mais seulement pour les travaux et les occupations ayant un caractère sacré, tels que la culture de plantes rares, précieuses ou de caractère totémique, ou pendant la pêche et la chasse (ne pas oublier les chasses rituelles, totémiques), ou pendant le travail des métaux (les forgerons occupent, dans nombre de sociétés, une position intermédiaire entre le profane et le sacré). Ce fait constitue bien l'indice que cette sorte de langage spécial n'est pas né comme défense contre les esprits, mais tout simplement comme défense et comme protection contre tout ce qui touche à la chose sacrée.

L'interprétation que nous suggérons n'a-t-elle pas aussi l'avantage de cadrer avec le même principe qui explique toute forme d'interdiction de langage ? La crainte du sacré — en même temps que la protection du sacré — a suggéré l'interdiction des mots concernant les animaux, les dieux, les souverains : pourquoi faudrait-il faire exception pour les interdictions linguistiques des métiers et des occupations, d'autant plus que ces interdictions ne sont usitées que pour les métiers et les occupations ayant eu ou ayant un caractère sacré ? Ce fait, d'ailleurs, ne serait qu'un cas particulier d'un fait plus général déjà constaté : tout groupe exerçant des fonctions sacrées parle, pendant l'exercice de ces fonctions, un langage différent de celui que parlent les profanes.

Certes, les interprétations données par ceux-là mêmes qui se soumettent aux interdictions linguistiques ne sont

pas toujours celles que nous venons de donner ; mais ne faut-il pas toujours se mettre en garde contre les interprétations des faits qui continuent à vivre et dont on a oublié l'origine ? Ces faits constituent déjà des survivances pour les indigènes et les primitifs, aussi bien que pour les « civilisés » d'Europe. Les pêcheurs écossais, pour obtenir une bonne pêche de harengs, substituent des mots de convention aux mots habituels, pendant la pêche ; les pêcheurs Shetlandais de la Terre de feu emploient, lorsqu'ils sont en mer, un langage spécial dans lequel presque toute chose reçoit un nouveau nom. Les habitants de l'île de Lewis, à l'ouest de l'Écosse, lorsqu'ils se rendent aux îlots Flannamp pour y tondre leurs chèvres, en une sorte de pèlerinage annuel sacré, n'indiquent qu'à l'aide de noms de convention les noms réels des choses de l'île : l'île Flannamp devient *le pays* ; le rocher est appelé *le dur* ; le rivage *la caverne*. Les marins de Galéla, dans l'Inde hollandaise, ne parlent de leurs bateaux, lorsqu'ils sont en mer, qu'à l'aide de substitutions de mots. La proue devient *le bec de l'oiseau* ; le babord *le srabe* ; le tribord *le bouclier*.

LES MOTS IMPUDIQUES.

Nous possédons aussi, aujourd'hui, une autre série de mots qu'il est défendu de prononcer, même dans le langage le plus intime et le plus familier. Et de là la création d'un dictionnaire spécial formé de mots conventionnels destinés à substituer les mots défendus. C'est le dictionnaire des mots et des phrases se référant aux objets et aux faits de la vie sexuelle.

Tout geste, toute partie du corps, tout fait concernant la vie de l'amour, et que la « pudeur » nous interdit d'appeler de son véritable nom, trouve, dans le dictionnaire spécial que les peuples ont su créer, un *doublet*

du nom défendu. C'est de ce doublet que nous aimons nous servir, non seulement en présence des étrangers, mais aussi bien souvent dans les conversations les plus intimes. « Un vocabulaire spécial — écrit Havelock Ellis dans son étude sur *la Pudeur* (1) — a été élaboré pour désigner les fonctions et les parties du corps regardées comme impudiques. Cet argot particulier, qui a pris naissance dans les familles, et surtout parmi les femmes et les amants, est de nos jours presque universel. Il n'est pas spécial à telle ou telle contrée d'Europe, et Nicesoro, qui l'a étudié pour l'Italie, le regarde comme une arme de défense sociale contre un milieu hostile, puisqu'il permet de dire des choses avec des mots inintelligibles à tout autre qu'aux initiés. Sans doute, cette coutume doit de durer à ses avantages pratiques, mais elle provient originairement du désir d'éviter ce qui est ressenti comme vulgaire et impudique dans le langage direct. »

Cependant, faisons-nous remarquer, est-ce vraiment dans la pudeur qu'il faut rechercher l'origine lointaine et première des substitutions linguistiques dont nous nous servons si volontiers en parlant ou en écrivant des faits et des objets touchant à la vie sexuelle? Nous sommes absolument convaincu que non.

L'existence, dans nos civilisations modernes, d'un langage spécial (à côté du langage clair et précis, mais peu usité), indiquant tout caractère sexuel et tout geste de la vie sexuelle, ne peut être contesté par personne. Et c'est sans doute la nécessité de créer des doublets aux noms clairs désignant les choses et les objets interdits, qui a amené ce résultat très intéressant à constater : tandis que nous ne possédons qu'un seul mot pour indiquer les parties du corps sur lesquels ne pèse pas

(1) HAVELOCK ELLIS, *Etudes de psychologie sexuelle*, tome I^{er}, dit. franç., traduction de Van Gennepe, Paris, 1908.

l'interdiction, tels que la tête, l'œil, la bouche, la main, etc., chaque partie du corps, au contraire, qu'il nous est interdit d'appeler par son véritable nom a une très grande quantité d'appellatifs.

Il est un fait général à constater : lorsqu'on peut appeler un objet par son véritable nom clair, ce nom, pour ainsi dire, se cristallise et ne produit pas de doublets ; mais si on est obligé de trouver différentes façons indirectes, euphémiques et métaphoriques de remplacer la parole interdite, les doublets jaillissent de tous côtés et se multiplient ; ils font même quelquefois oublier le nom interdit, le nom clair, véritable, originaire, de la chose, ainsi qu'il est très probablement arrivé aux mots primitifs indiquant certains animaux ou certains faits.

L'abbé de l'Aulnay, déjà cité, avait observé que la langue érotique était l'une des plus riches au xvi^e siècle. Il n'y avait pas moins de 300 mots ou périphrases pour indiquer l'acte de l'amour, et 400 mots différents pour indiquer les organes génitaux. Nous pouvons aussi rappeler un sonnet du célèbre poète satirique Gioacchino Belli écrit, avant 1870, en patois de Rome : ce sonnet est exclusivement composé de mots du patois romain, tous différents les uns des autres et désignant uniquement les parties génitales de l'homme (1). Les anthropologues criminalistes, qui, après avoir étudié l'argot des criminels, ont constaté la très grande quantité de mots créés par ces derniers afin de désigner les parties sexuelles du corps et l'amour, ont cru pouvoir en déduire la grande lubricité de ces argotiers ; ils se sont certainement trompés, de même qu'ils se sont trompés chaque fois qu'ils ont voulu expliquer les croyances, les superstitions et les gestes des criminels et des primitifs, sans tenir compte

(1) GIOACCHINO BELLI, *Poesie complete*, volume VI. Rome, dernière édition, 1906.

des principes généraux que la nouvelle école d'ethnographie a si brillamment mis en lumière. Les criminels ont, en effet, une très grande quantité de mots d'argots concernant le vie sexuelle, mais simplement pour les mêmes raisons qui ont déterminé les honnêtes gens à créer les nombreux doublets aux paroles « impudiques ».



Nous ne donnerons pas ici la liste des mots clairs exprimant les faits de la vie sexuelle et celle de leurs nombreux doublets employés dans le langage usuel. Ce qui nous paraît bien plus important, c'est de rechercher les raisons de la naissance de ces doublets et d'indiquer que la création des doublets ne constitue pas un fait tout récent, issu des conventions de notre vie civilisée. Ne trouvons-nous pas sur une assez large échelle ces mêmes doublets chez les primitifs ?

Car les primitifs qui forgent des mots de convention pour indiquer les objets ou les personnes dont les noms sacrés ne peuvent être prononcés, créent aussi un dictionnaire de convention pour désigner d'une façon détournée les fonctions et les caractères sexuels. Chez les Malais il y a un mot clair, qu'il ne faut jamais employer pour désigner les parties féminines (*puki*), et un autre dont on peut se servir couramment en substitution du mot taboué (1). A Samoa les jeunes filles se servent d'un mot spécial et admis qu'elles ont substitué au vrai mot pour indiquer les parties masculines (2). Dans le Queensland du nord-ouest, le mot exact indiquant les parties féminines est *pukkil*, mais c'est un mot interdit, de même que *koon-ja* ;

(1) W. GILMAN ELLIS, *Latah*, Journ. of mental science, janvier, 1897.

(2) B. FRIEDLAENDER, *Zeitschrift f. Ethnologie*, 1899.

leur doublet admis est *me-ne* (1). Dans l'Afrique Orientale, les femmes Swahéli possèdent tout un langage spécial, à base de métaphores, pour parler des détails de la vie sexuelle (2).

Les causes de ces interdictions linguistiques doivent évidemment être recherchées dans les interdictions qui, chez les primitifs, pèsent sur les actes et les organes mêmes de la vie sexuelle. Ces interdictions primitives n'ont aucun rapport avec la pudeur, mais seulement avec ce qui est sacré (sacré et impur à la fois). Or, chez les sociétés primitives, les organes de la vie sexuelle sont précisément revêtus d'un caractère *sacré* et c'est pour cela qu'ils sont protégés par un système de tabous ou d'interdictions.

Nous avons déjà dit que, chez les primitifs, tout objet estimé comme réservoir de forces puissantes, dont l'action s'exerce au moindre contact, est protégé par un système d'interdictions qui, d'un côté, empêche l'objet lui-même d'être la victime d'un artifice magique funeste de la part des hommes pouvant le voir, le toucher, le nommer, et qui, de l'autre, protège les individus de la puissance qui se dégage de l'objet lui-même.

Ainsi on rencontre toujours chez le primitif la préoccupation de protéger les organes sexuels contre toute influence magique et contre tout mauvais sort. En Malaisie les seins restent nus à la maison, mais sont couverts dehors; et les parties les plus intimes sont toujours couvertes, « car un diable pourrait y entrer (3) ». Les indigènes du Queensland septentrional ont inventé des systèmes, très compliqués, en coquillages ou en peau d'opossum, pour se couvrir à proximité des demeures

(1) W. E. ROTH, *Ethnological Studies among the N.W.C. Queensland Aborigines*, 1897.

(2) H. ZACHE, in *Zeitschrift f. Ethnologie*, 1899.

(3) H. ELLIS, *Etudes de psych. sexuelle*, vol. I, déjà cité.

étrangères où habitent les Blancs (1). Les systèmes de protection imaginés par les primitifs pour défendre, d'une façon souvent toute symbolique et schématique les parties du corps qu'on craint et qu'on protège à la fois, sont très variés: assez souvent ils se limitent à concentrer la défense et la protection à une partie minime des organes, celle où sont censées se trouver la force et la puissance.

D'ailleurs, les organes et les fonctions sexuels sont supposés exercer des influences qu'il faut craindre. Non seulement la vue de ces objets et de ces gestes est interdite, mais aussi leur représentation symbolique est soumise à des interdictions très rigoureuses dont on ne peut se passer sans prendre les plus grandes précautions et sans se soumettre à des purifications bien déterminées.

Il est tout naturel que ces interdictions s'étendent aux noms de ces choses et de ces gestes, puisque, pour le primitif, le nom est intimement lié à l'objet qu'il désigne. Si l'objet, ou le geste, exerce une influence qu'il faut craindre et dont il faut se protéger, il en sera de même pour la prononciation du nom. Or, si les faits et les gestes de la vie sexuelle possèdent en eux-mêmes des influences très puissantes capables soit de provoquer des bienfaits, soit, le plus souvent, de nuire aux hommes coupables de voir, de toucher, d'agir, de prononcer, — ces influences s'étendent aussi aux noms qui représentent les faits et ces gestes. C'est exactement ce qui arrive pour toute chose sacrée, très puissante, capable à la fois d'une action bienfaisante et malfaisante, que les primitifs craignent et dont il ne faut s'approcher ou parler qu'avec la plus grande circonspection.

En d'autres termes, les gestes et les choses de la vie sexuelle exercent sur les populations primitives une véri-

(1) W. E. ROTH, *Ethnological Studies*, etc., 1897.

table *terreur sacrée*. Comme tout objet duquel émane une terreur sacrée, les gestes et les objets de la vie sexuelle sont considérés à la fois comme sacrés et impurs, — et des *tabous* d'interdiction et de protection pèsent sur eux.

LES ORIGINES MAGIQUES DE LA PUDEUR.

Il faut maintenant serrer de plus près la question et voir pour quelle raison les actes de la vie sexuelle ont pour le primitif un caractère sacré, et sont pour lui censés avoir une influence toute puissante qu'il faut craindre et qu'il faut revêtir d'un tabou de protection et d'interdiction.

Sur le caractère sacré (redoutable, impur, saint) donné aux gestes de l'amour par les primitifs il ne peut pas y avoir de doute. C'est à ce caractère qu'il faut attribuer la raison d'être, — à première vue inexplicable quand on juge avec notre esprit et notre moralité moderne, — de certaines cérémonies primitives du mariage : la perforation de l'hymen par une tierce personne, par exemple, ou à l'aide de moyens mécaniques, afin d'éviter, — dans un cas comme dans l'autre, — que ce soit au mari que revienne la responsabilité d'avoir violé le *tabou*. Des prescriptions rigoureuses règlent l'union sexuelle chez les nègres de Loango, et elles sont évidemment associées à des conceptions de terreur et de crainte religieuse (1). Le commerce sexuel est environné partout d'une quantité de tabous très rigoureux qu'on ne peut éviter qu'à l'aide de rites prescrits par un cérémonial très minutieux formant précisément le cérémonial du mariage.

C'est que le fait de s'approcher de la femme a cons

(1) WESTERMARCK, *The History of Human Marriage*, p. 92. London 1901.

titué pour les primitifs un événement qu'il ne faut pas accomplir sans avoir pris les plus grandes précautions, puisque la femme et ses organes sont protégés et interdits par des *tabous*. Il faut observer tout un système de précautions pour contrebalancer cette force prohibitive.

Tylor avait déjà montré, dans *Primitive culture*, que les cérémonies du mariage avaient essentiellement pour objet d'écartier un danger attribué par l'homme primitif à l'acte sexuel. La survivance de cet état d'âme se trouve encore parmi les « civilisés » d'aujourd'hui qui adressent des prières aux esprits pendant l'acte sexuel : Renan a parlé d'une Bretonne qui, dans ces moments, faisait le signe de la croix. Toutefois, tandis que, selon Tylor, il faudrait rapprocher cet usage de l'usage analogue chez les primitifs consistant à prendre toute sorte de précaution lorsqu'on mange, de peur que quelqu'un ne jette un mauvais sort sur les aliments, et par analogie sur l'homme ou sur la femme pendant les moments de faiblesse et d'abandon que procure l'ivresse de l'amour, il nous semble plus rationnel d'expliquer l'ensemble des craintes qui environnent l'acte sexuel par d'autres raisons bien différentes.

Les ethnographes modernes ont plus d'une fois remarqué la crainte qu'éprouve l'homme primitif pour tout ce qui touche les rapports intimes avec la femme (1). E. Crawley, dans son livre *The Mystic Rose*, a tracé un tableau saisissant de ces craintes perpétuelles et très complexes, desquelles dérive une véritable interdiction de s'approcher de la femme tout particulièrement pendant les périodes marquant les faits caractéristiques de sa vie sexuelle, tels que la puberté, la menstruation, la grossesse et l'accouchement. Pendant ces périodes de temps, la femme est *tabou* ainsi que tout objet dont le contact

(1) V. par exemple : E. WESTERMARCK, *The position of Women in early civilisation*, in *The American Journal of sociology*, 1904.

peut occasionner une contagion. On évite même que le soleil ne touche de ses rayons la femme à l'époque de ses menstruations, de peur que la lumière en se répandant sur les hommes ne serve d'agent de transmission magique. Mais de transmission de quelle contagion? Certes, d'une contagion dangereuse et toute puissante qu'il faut craindre.

Nous avons admis que tout ce qui tient à la femme, et pour cela tout ce qui marque d'une façon toute spéciale la vie physique de la femme, peut, dans la pensée de l'homme primitif, transmettre les caractères de la faiblesse, de la timidité et de l'infériorité : de là l'état perpétuel de crainte où se trouve l'homme vis-à-vis de la femme. Cependant, en ce qui concerne les faits et les interdictions de la vie sexuelle, — où l'interdiction touche aussi bien les parties du corps masculin que celles du corps féminin et n'oublie pas le geste même de l'amour, — il s'agit selon nous d'une crainte toute différente; il s'agit de la crainte du fait essentiel de l'acte d'amour : l'effusion du sang.

La vie sexuelle féminine, — de la puberté au premier acte d'amour qui fait de la vierge une femme capable d'être mère, — repose tout entière dans l'épanchement ou l'effusion du sang féminin ; elle trouve dans ce fait son point initial de départ. Or, la crainte du sang des menstruations, ou du sang de la défloration, a toujours inspiré aux primitifs une crainte religieuse, car le sang a tous les caractères de ce qui est sacré. M. Durkeim, en constatant l'existence de ce sentiment chez les primitifs, n'a-t-il pas construit une ingénieuse théorie sur les origines de la prohibition de l'inceste ?

Le sang de la menstruation, ainsi que le sang de la défloration, est sacré, puisqu'il représente le sang de la race et puisqu'il contient un principe spirituel : l'âme du vivant (c'était aussi l'opinion des Juifs, des Romains, des Ara-

es). Il représente aussi le *totem*, c'est-à-dire l'ancêtre et le protecteur du clan, qui réside dans le sang de chaque individu. Quand le sang s'écoule, c'est l'être totémique, c'est un dieu, c'est ce qui est sacré, qui se répand; donc le sang est sacré, il est *tabou*. De là le rituel spécial surveillant et réglant l'effusion du sang de la part des membres du clan, et toutes les interdictions concernant soit le sang féminin, soit les objets et les gestes de la vie sexuelle.



Ce n'est pas la retenue sexuelle qui arrête le primitif; c'est la crainte d'enfreindre le rituel. Le geste de l'amour est essentiellement l'effusion du sang. — et le tabou du sang, que l'on retrouve partout, doit nécessairement engendrer le tabou des noms et des faits de la vie sexuelle.

Il faut remarquer que l'interdiction linguistique du sang des menstruations existe encore de nos jours chez les civilisés, de même qu'existe le tabou des faits de la vie sexuelle. Havelock Ellis a rappelé avec une grande justesse, au chapitre dédié à la *pudour*, dans le premier volume de ses *Etudes de psychologie sexuelle*, déjà cité, la répulsion qu'éprouvent les femmes, et même les hommes d'aujourd'hui, à prononcer le nom clair des menstruations. Le nom même de *menses* n'est-il pas déjà par lui-même un euphémisme, un doublet? On pourrait, pour ce nom qui n'est qu'un doublet, faire l'observation déjà faite pour les noms de certains animaux — tel que : serpent — constituant, eux-mêmes, des euphémismes puisque le véritable mot, inusité et oublié depuis, devait être un nom défendu. Schuring a donné la terminologie choisie pour désigner cette fonction, antérieurement au VIII^e siècle (1). Chez les peuples latins et germaniques

(1) SCHURING, *Parthenologia*, 1739.

les femmes recouraient à des métaphores suggérées par le mot *fleur*, « parce que, dit-il, c'est la fleur qui présage la possibilité du fruit ». Les paysannes allemandes l'appelaient *Rosenkranz* (couronnes de roses); nos dames italiennes contemporaines l'appellent *marchese* (marquis); les françaises : *les anglais*, ou *les affaires*; les dames allemandes disent : *j'ai reçu une lettre*; les femmes du bas peuple en Italie, disent : *je suis empêchée*. Encore aujourd'hui, on ne veut donc pas parler du sang des menstruations; il est tabou, comme il l'était dans les jours les plus lointains de notre civilisation.

Cette interdiction linguistique est tellement ancrée dans nos mœurs que, pour la plupart des cas, les mères elles-mêmes n'osent pas en parler à leurs filles. Hélène Kennedy, dans son étude de 125 jeunes filles américaines, a trouvé que la grande majorité d'entre elles arrivèrent à l'âge de la puberté sans être renseignées d'aucune façon par leurs mères. Plusieurs d'entre elles furent même très épouvantées par la première apparition du sang (1) — tout comme l'héroïne d'Edmond de Goncourt qui s'effraie — dans *Chérie* — de voir s'épanouir la fleur de sa puberté. Il est clair que tous les tabous linguistiques d'aujourd'hui sur ce sujet ne sont pas autre chose que les survivances du tabou primitif du sang menstruel. On ne pourrait pas les comprendre si on ne les rattachait aux interdictions qui pesaient sur la femme à l'époque de la menstruation et si on ne savait pas — par exemple — que, chez les nègres de Surinam, une femme doit vivre solitaire tout le temps de ses règles; que, chez les Australiens, la femme qui voit apparaître pour la première fois son époque, doit rester cachée, même aux rayons du soleil, et que personne

(1) HELEN KENNEDY, *Effects of High-School work upon girls during adolescence*. Pedagogical Seminary, 1896. Voyez l'enquête analogue faite par ENGELMANN : *The Health of the american girl*. Transactions, Southern Surgical and Gynecological Society, 1890.

ne peut manger des aliments touchés par la femme au moment de son époque; il est même interdit aux hommes de poser leurs pieds sur les traces que la femme a pu laisser sur le chemin.

Il existe un conte populaire moderne où une princesse, au moment de la puberté, ne doit pas permettre aux rayons solaires de la toucher (1); c'est là évidemment un fait de survivance. De même que la prescription aux femmes portugaises de porter un pantalon pendant leurs époques (H. Ellis). C'est aussi une survivance que le précepte religieux de l'Eglise affirmant l'état d'impureté de la femme au moment de la menstruation. L'Ancien Testament décrète des pénalités très lourdes contre ceux qui se rapprochent d'une femme ayant ses règles : « Si il y a quelqu'un qui se couche avec une femme ayant ses immondices et qui dévoile ses parties, il dévoile le sang de cette femme; qu'ils soient tous les deux exterminés » (Lévitique, XX, 18).

Une croyance populaire affirme que la cuisine faite par la femme à ses époques se gâte ou tourne. Dans les grandes raffineries du Nord de la France, on croit que le sucre noircit si une femme entre dans la fabrique au moment de ses époques; dans les campagnes, et même à Paris, on soutient que la sauce mayonnaise, préparée par une femme ayant ses règles, tourne; et si en 1878 un membre de l'Association médicale britannique posait à la rédaction du *British Medical Journal* cette question : Est-il vrai qu'une femme ayant ses règles gâte les jambons qu'elle prépare (2), aujourd'hui encore, dans la *Chronique Médicale de Paris* (octobre 1909), nous trouvons cette curieuse déclaration signée du D^r Legris : « Il est évident que certaines femmes, pendant la menstruation, font tourner les sauces mayonnaises et qu'elles se

(1) FRAZER, *Golden Bough*, t. II.

(2) Voir aussi la *Chronique médicale* du mois de décembre 1897

voient interdire par les vigneronns l'entrée du cellier au moment de la fermentation du vin nouveau (1). »



Pourrait-on croire que l'interdiction linguistique qui pèse aujourd'hui sur le mot *piéd* appartient à la même catégorie d'interdictions linguistiques concernant les parties sexuelles et les gestes de la vie sexuelle ?

Nous ne parlons jamais, dans le langage poli, de nos *piéds* ; nous dirons : les extrémités. Cependant, la main aussi, qui est une « extrémité », n'a pas été honorée d'un doublet semblable. C'est que le pied, surtout le pied de la femme, — a été considéré comme faisant partie des caractères sexuels, et qu'on l'a caché pendant un très long temps avec le soin le plus jaloux. Il a ainsi partagé les honneurs des interdictions linguistiques propres aux parties du corps les plus secrètes. Il est devenu, lui aussi, un objet interdit, — d'où très probablement l'interdiction du mot.

L'interdiction du pied, cependant, ne doit pas être une interdiction primitive, comme celle des organes et des faits de la vie sexuelle. — mais une interdiction relativement récente, créée par les civilisés sous l'influence des idées plus modernes de la pudeur. Ceci n'empêcha pas que le mot aussi ne devînt interdit, — avec l'interdiction, d'origine sexuelle, de la chose. Rittich a raconté que les dames turques du Volga considèrent comme immoral de montrer leurs piéds nus. Vaubery raconte la même chose sur les Turques de l'Asie Centrale, qui disent mille injures aux Turcomanes parce qu'elles marchent

(1) Voir les nombreuses croyances analogues citées dans le mémoire de L. LAURENT : *De quelques phénomènes mécaniques pendant la période menstruelle*, in *Annales des sciences psychiques*, sept.-oct. 1897.

pieds nus, même devant les étrangers; et l'on sait qu'en Chine regarder les pieds des dames passe pour une inconvenance et même un crime (1). Salomon Reinach, dans son article sur *les Pieds pudiques* (2) nous montre comment fut exagérée et répandue la « pudeur du pied » au xvii^e siècle, en Espagne : un cavalier qui avait touché le pied de la Reine, pour le délivrer de l'étrier où il s'était engagé, fut obligé de se retirer dans un couvent pour attendre sa grace. Même « pudeur du pied » au xv^e siècle, — et il semble que la domination espagnole ait introduit le *tabou* du pied en Italie.

Aujourd'hui encore le mot *leg.* — jambe, pied, — n'est-il pas interdit aux Etats-Unis et substitué par le mot *limb* (membre, partie, morceau) (3).



Evidemment, tous ces *tabous* linguistiques et la substitution des mots interdits par des *doublets* conventionnels et universellement admis ne sont que les survivances des *tabous* analogues des noms et de la chose observés par nos ancêtres. Tout comme les populations contemporaines non civilisées, nos ancêtres préhistoriques devaient considérer comme *sacres* les faits de la vie sexuelle, — et si l'on se sert aujourd'hui de doublets conventionnels pour indiquer ces faits, ce n'est pas dans la pudeur qu'il faut en chercher la cause, — mais tout simplement dans ces mêmes croyances et ces mêmes rituels qui ont empêché les primitifs, et qui nous empêchent encore, de prononcer les noms du chef, de l'animal sacré, du mort, — de toute chose, de tout objet

(1) PLOSS et BARTELS, *Das Weib*, 3^e édition, 1906, tome I.

(2) In *l'Anthropologie* 1903.

(3) V. l'enquête de la *Saturday Review*, 1902 : *What is bad language?*

et de tout être, enfin, qui, ayant un caractère sacré, pourrait engendrer une contagion, grâce à la puissance magique du contact et des mots.

La pudeur elle-même, loin de constituer un état d'âme primitif, ne constituerait donc, selon nous, que la dérivation de la *crainte primitive et sacrée des faits de la vie sexuelle*, y compris le sang menstruel.

Les ethnographes, d'ailleurs, sont aujourd'hui, pour la plus grande partie, d'accord pour reconnaître dans la pudeur un état d'âme dérivé, et non pas un sentiment primitif. Seulement, les opinions se partagent lorsqu'il s'agit de constater les formes, les modes et les sources de cette dérivation. On a recherché le fait initial dans l'ornement (1), ou dans le besoin de se couvrir, ou dans le désir de cacher les parties qui pourraient inspirer le dégoût, etc. Cependant toutes ces interprétations ne nous donnent aucunement la clef pour comprendre la raison d'être du rituel des fonctions sexuelles chez les primitifs; rituel basé tout entier sur l'idée de sacré et d'impureté. Elles ne nous expliquent pas non plus les interdictions linguistiques constatées un peu partout à ce sujet.

Tandis que, si l'on admet que la pudeur, comme sentiment secondaire et dérivé, ait été occasionnée par les interdictions primitives portant sur les faits de la vie sexuelle et du sang menstruel et engendrés par la crainte magique de ce qui est sacré, tout l'ensemble de ces faits devient clair et compréhensible, et se coordonne, en outre, à tout l'ensemble des faits analogues, tels que les interdictions linguistiques de toute espèce, dictées par la crainte du sacré.

La réglementation du commerce des sexes est restée pendant, très longtemps, strictement dominée par ces idées de craintes magiques, et nous vivons, aujourd'hui,

(1) V. ERNEST GROSSE, *Die Anfaenge der Kunst*, Leipzig, 1894.

— en ce qui concerne nos rapports sexuels et nos dictionnaires du langage sexuel — en pleine survivance des idées que l'on croyait oubliées et à tout jamais disparues.



Les mots conventionnels, que, dans le langage usuel, nous substituons aux mots défendus, constituent donc, dans leur ensemble, un véritable langage engendré par la crainte magique de la contagion : on ne prononce pas le mot, parce que prononcer le nom de l'objet, c'est toucher l'objet lui-même, ce qui est interdit et dangereux. Ces langages fonctionnent ainsi comme de véritables langages de défense dont se servent les personnes et les groupes qui, d'une façon plus ou moins consciente, craignent la toute puissance et la contagion se dégageant de l'objet taboué, interdit et sacré. Ils font partie de ces sortes de parler que le sociologue ou l'ethnographe doit étudier lorsqu'il se propose l'analyse — toujours si séduisante — de la façon dont naissent et se développent les langages spéciaux.

FIN



TABLE

<i>Introduction</i>	5
LES LANGAGES SPÉCIAUX	9
LES LANGAGES SPÉCIAUX ET L'ARGOT	92
L'ARGOT DES COUPLES	104
L'ARGOT DES GROUPES	129
LA MAGIE DES MOTS	201

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix avril mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon					
Le Dilemme de la Nouvelle Sorbonne.....	3.50				
Antoine Allart de Méritens					
Les inédites à Sainte-Beuve.....	3.50				
Pierre D'Alheim					
Les points (mœurs et usages).....	3.50				
Aurel					
Le Dilemme.....	1 »				
Henri Bachelin					
Le Dilemme et son Œuvre.....	0.75				
J. Barbey d'Aurevilly					
Le Dilemme de J. Barbey d'Aurevilly.....	3.50				
Les inédites à Léon Bloy.....	3.50				
Les inédites à une Amie.....	3.50				
J.-M. Barrie					
Le Dilemme Ogilvy.....	3.50				
Charles Baudelaire					
Œuvres, 1841-1866.....	3.50				
Œuvres posthumes (in-8).....	7.50				
Œuvres posthumes (in-18).....	3.50				
Léon Bazalgette					
Whitman. L'Homme et son œuvre.....	7.50				
André Beauvier					
Œuvres nouvelles.....	3.50				
Imitri de Benckendorf					
Œuvres favorites d'un Tsar.....	3.50				
Paternelle Berrichon					
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50				
Ad. Van Bever et Paul Léautaud					
Œuvres d'aujourd'hui. <i>Morceaux choisis</i> . 2 vol.....	7 »				
Van Bever et Ed. Sansot-Orland					
Œuvres galantes des Contes italiens.....	3.50				
Œuvres galantes des Contes italiens, II ^e série.....	3.50				
Léon Bloy					
Œuvres nouvelles de la Mort.....	2 »				
Œuvres qui pleurent.....	5.50				
Œuvres Dernières Colonnades de l'église.....	3.50				
Œuvres des Lieux Communs de Louis XVI.....	3.50				
Œuvres Inédites.....	3.50				
Œuvres tendant à l'ingratitude.....	5 »				
Œuvres Journal (pour faire suite à <i>Mendiant Ingrat</i>).....	3.50				
Œuvres choisies.....	3.50				
Œuvres Les Ans de Captivité à Châteaillon-sur-Marne.....	3.50				
Œuvres Les lieux de la Montagne.....	3.50				
Léon Boequet					
Albert Samain.....	3.50				
Georges Buisseret					
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren.....	0.75				
Mélanie Calvat					
Vie de Mélanie.....	3.50				
Gaston Capon					
Les Vestris.....	3.50				
Louis Carillo et Ch. Régismanset					
L'Exotisme.....	3.50				
Thomas Carlyle					
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.....	3.50				
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.....	7 »				
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I.....	3.50				
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.....	3.50				
Eugène Carrière					
Œuvres et Lettres choisies.....	3.50				
Félix Castigat et Victor Ridendo					
Petit Musée de la Conversation.....	3.50				
Fernand Caussy					
Laclos.....	3.50				
F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge					
Les Derniers jours de Paul Verlaine.....	3.50				
Chamfort					
Les plus belles pages de Chamfort.....	3.50				
Paul Claudel					
Connaissance de l'Est.....	3.50				
Art poétique.....	3.50				
Charles Collé					
Journal historique inédit.....	7.50				
Vicomte de Colleville					
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.....	2 »				
J.-A. Coulangheon					
Lettres à deux femmes.....	3.50				
Marcel Coulon					
Témoignages.....	3.50				
Témoignages, II ^e série.....	3.50				
Cyrano de Bergerac					
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac.....	3.50				
Eugène DeFrance					
Catherine de Médicis.....	3.50				
Charlotte Corday et la Mort de Marat.....	3.50				
La Maison de Madame Gourdan.....	3.50				
Paul Dellor					
Remy de Gourmont et son Œuvre.....	0.75				
Eugène Demolder					
L'Espagne en auto.....	3.50				
Henry Detouche					
De Montmartre à Montserrat (<i>illustré</i>).....	3.50				
Dostoïevski					
Correspondance et Voyage à l'étranger.....	7.50				
Pierre Dulay					
Victor Hugo à vingt ans.....	3.50				
Edouard Dujardin					
La Source du Fleuve chrétien.....	3.50				
Georges Duviquet					
Héliogabale.....	3.50				
Georges Eekhoud					
Les Libertins d'Anvers.....	3.50				
Edmond Fazy et Abdul Halim Memdoul					
Anthologie de l'amour turc.....	3.50				
Gauthier Ferrières					
François Coppée et son œuvre.....	0.75				
André Fontainas					
Histoire de la Peinture française au XIX ^e siècle.....	3.50				
Paul Frémeaux					
Dans la chambre de Napoléon mourant.....	3.50				
Ernest Gaubert et Jules Véran					
Anthologie de l'Amour Provençal.....	3.50				
André Gide					
Oscar Wilde.....	1 »				
Prétextes, <i>Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale</i>	3.50				
Nouveaux Prétextes.....	3.50				
A. Gilbert de Voisins					
Sentiments.....	3.50				
Comte de Gobineau					
Pages choisies.....	3.50				
Jean de Gourmont					
Henri de Régnier et son œuvre.....	0.75				
Muses d'Aujourd'hui.....	3.50				

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS

Vingt-troisième année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Le *Mercury de France* occupe dans la presse du monde entier une place unique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose que signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement dire, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tout ce qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inappréciable valeur documentaire, car les deux tiers au moins des matières qu'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait, outre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger de son abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses sommaires et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voir la couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercury de France*, qui ne demande à ses rédacteurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions : les opinions les plus contradictoires s'y rencontrent.

Il n'est peut-être pas négligeable de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la demande un spécimen du *Mercury de France*.

TABLES DV MERCURE DE FRANCE

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans le *Mercury de France* font de nos Tables un instrument de recherches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct. Outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes mêmes de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties : *Table par noms d'auteurs d'Articles publiés dans la Revue*, *Table systématique des Matières*, *Table des principaux Noms cités*. On a placé en tête de ces trois tables un *Tableau de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination*.

PRIX DES TABLES

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de viii-88 pages. 3
 Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de viii-168 pages. 7

A32033

432033

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois. et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
 Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
 Bibliophilie, Sciences occultes
 Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Anguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Riciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Phileas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménof.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messe.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure

VENTE ET ABONNEMENT

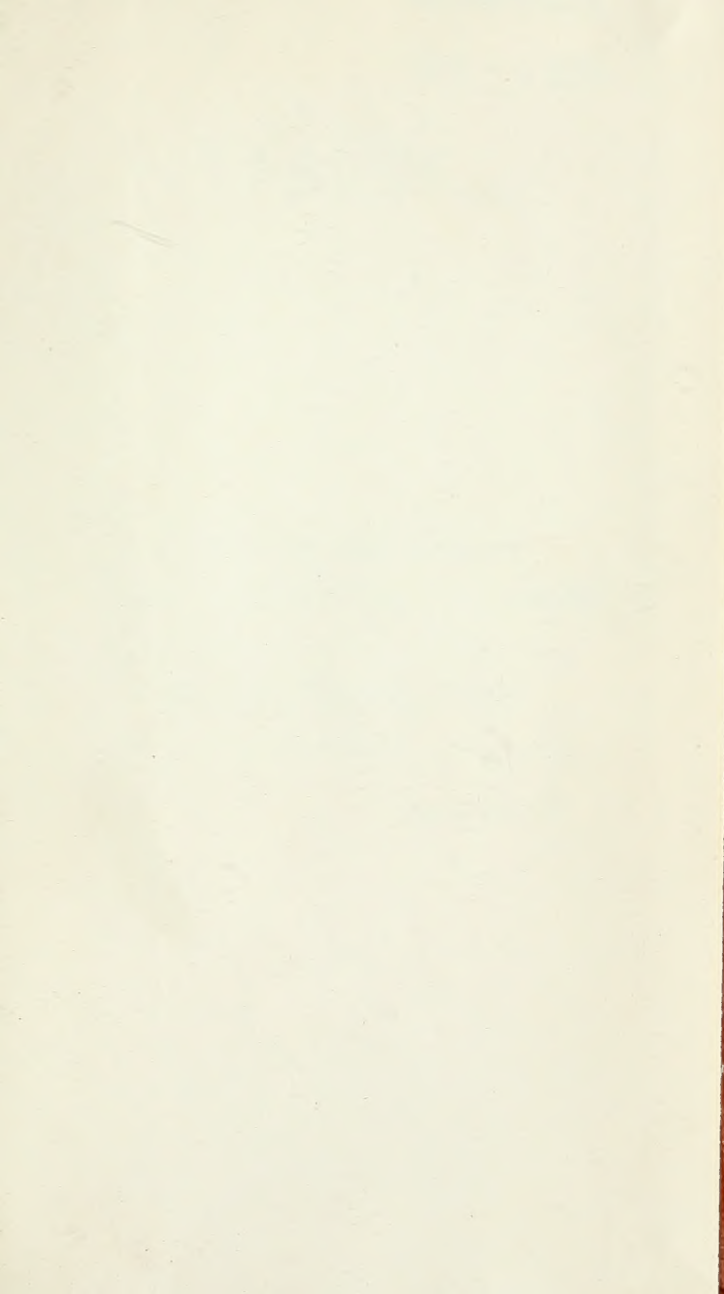
Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

ÉTRANGER

UN NUMÉRO.....	1.5
UN AN.....	30 f
SIX MOIS.....	17
TROIS MOIS.....	10



BINDING SERVICES
APR 15 1974

P
409
N5

Niceforo, Alfredo
Le génie de l'argot

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

ERINDALE COLLEGE LIBRARY

50711315

